N° 426 — Tome CXIV

16 Mars 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



DOCTEUR BARBILLION, M. Y. BITAR, R. DE BURY,
JULES CHOPIN, LOUIS DUMUR, GUSTAVE KAHN, P.-G. LA CHESNAIS,
PHILÉAS LEBESGUE, FRANÇOIS LOUIS, CHARLES MERKI, FRITIOF PALMER,
MARCEL ROBIN, PROSPER SARDOU, A. VAN GENNEP, FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN,
WALT WHITMAN (LÉON BAZALGETTE *trad.*).

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 426. — 16 MARS 1916

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne........ 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve........ 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski........ 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)........ 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale........ 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin........ 3.50

Aurel
Jean Dolent........ 1 »
La Semaine d'Amour........ 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly........ 3.50
Lettres à Léon Bloy........ 3.50
Lettres à une Amie........ 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy........ 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866........ 3.50
Œuvres posthumes........ 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre........ 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale........ 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse........ 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar........ 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud........ 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches........ 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo........ 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert........ 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*, 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens........ 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon........ 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure........ 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise........ 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II........ 3.50
Le Fils de Louis XVI........ 3.50
L'Invendable........ 3.50
Le Mendiant ingrat........ 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies........ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu........ 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne........ 3.50
Le Sang du Pauvre........ 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain........ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs........ 3.50

Georges Brandès
Essais choisis........ 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren........ 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie........ 3.50

Gaston Capon
Les Vestris........ 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme........ 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère........ 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol........ 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I........ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II........ 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III........ 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation........ 3.50

Fernand Caussy
Laclos........ 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine........ 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort........ 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique........ 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine........ 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages........ 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat........ 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte........ 3.50
La Maison de Madame Gourdan........ 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre........ 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........ 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot........ 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger........ 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel........ 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien........

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet

Héliogabale................ 3.50

Georges Eekhoud

Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch

L'Œuvre de Maurice Maeterlinck................. 0.75

Paul Escoube

Préférences.............. 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh

Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières

François Coppée et son œuvre................... 0.75

André Fontainas

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux

Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50

Edouard Ganche

Frédéric Chopin.......... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran

Anthologie de l'Amour Provençal.................. 3 50

André Gide

Oscar Wilde.............. 1 »

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins

Sentiments............... 3.50

Comte de Gobineau

Pages choisies........... 3.50

Edmund Gosse

Père et Fils............. 3.50

Jean de Gourmont

Henri de Régnier et son œuvre................ 0.75

Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont

Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées* 3.50

La Culture des Idées...... 3.50

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse.............. 0.75

Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50

Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50

Epilogues, 1905-1912. Vol. complém 3.50

Esthétique de la langue française................... 3.50

Livre des Masques, *Portraits symbolistes*...... 3.50

Le IIe Livre des Masques.. 3.50

Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série).................. 3.50

Le Problème du Style...... 3.50

Promenades littéraires (I).. 3.50

Promenades littéraires (II).. 3.50

Promenades littéraires (III) 3.50

Promenades littéraires (IV) 3.50

Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges

La Presse littéraire sous la Restauration............ 7.50

Maurice de Guérin

Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison

John Ruskin.............. 3.50

Lafcadio Hearn

Le Japon................. 3.50

Henri Heine

Les plus belles pages de Henri Heine............ 3.50

A.-Ferdinand Herold

Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................... 6 »

Alexandre Herzen

Pages choisies........... 3.50

Albert Heumann

Le Mouvement littéraire Belge.................. 3.50

Robert d'Humières

L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne............... 3.50

Francis Jammes

Feuilles dans le vent....... 3.50

Ma Fille Bernadette....... 3.50

H. Jelinek

La Littérature tchèque contemporaine............. 3.50

Virgile Josz

Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*........... 3.50

Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*................. 3.50

Rudyard Kipling

Lettres du Japon.......... 3.50

Paul Lafond

L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos

Lettres inédites.......... 3.50

Madame Lafarge

Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue

Mélanges posthumes...... 3.50

Wanda Landowska

Musique ancienne......... 3.50

Pierre Lasserre

La Doctrine officielle de l'Université 3.50

Portraits et Discussions.... 3.50

Le Romantisme français ... 3.50

Marius-Ary Leblond

Leconte de Lisle.......... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay

La Littérature contemporaine (1905)............... 3.50

Edmond Lepelletier

Histoire de la Commune de 1871. I................ 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II................ 7.50

Histoire de la Commune de 1871. II............... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre................. 3.50

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre................... 3.50

Loyson-Bridet

Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

Jean Lucas-Dubreton

La Disgrâce de Nicolas Machiavel.............. 3.50

Émile Magne

L'Esthétique des Villes.. . 3.50

Madame de Chatillon...... 3.50

Madame de la Suze........ 3.50

Madame de Villedieu...... 3.50

Le Plaisant Abbé de Boisrobert................. 3.50

Scarron et son milieu..... 3.50

Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet................. 3.50

Henri Malo

Les Corsaires............. 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart........... 3.50

Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II......... 3.50

René Martineau

Tristan Corbière.......... 3.50

Ferdinand de Martino

Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis

La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier

Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair

Jules Laforgue........... 2.50

Édouard Maynial

Casanova et son temps.... 3.50

La Jeunesse de Flaubert... 3.50

La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant........... 3.50

Henri Mazel

Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia

Les Idées de Stendhal..... 3.50

Stendhal et ses commentateurs................. 3.50

La Vie amoureuse de Stendhal.................. 3.50

George Meredith

Essai sur la Comédie...... 2 »

Adrien Mithouard

Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel

Propos de Littérature...... 3 »

Jean Moréas

Esquisses et Souvenirs.... 3.50

Réflexions sur quelques Poètes................... 3.50

Variations sur la Vie et les Livres............... 3.50

Eugène Morel

Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice

Eugène Carrière........... 3.50

Jacques Morland

Enquête sur l'influence allemande.............. 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset......... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton................. 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol........... 7 »

Gérard de Nerval
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot....... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge................ 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne......... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis................... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques................. 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV....... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps............. 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques........... 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens....... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde.............. 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française....... 1 »
Figures et Caractères...... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages........ 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz........ 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations......... 2
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud................. 3.50
Une Saison en Enfer....... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol.................. 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens........ 3.50
Sésame et les Lys......... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis...... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant............ 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond......... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon............ 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier........ 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires............. 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.................. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol........... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol............ 7 »
Le Cénacle de la Muse Française.................. 3.50
Delphine Gay............. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville...... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol.................. 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain.............. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui.................. 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.......... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio earn........... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise............... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.5

André Spire
Quelques Juifs............

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal............... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*).............. 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3.50
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique................... 3.50
Le Théâtre Libre.......... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile.............. 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol.................. 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.. .... 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve... .... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896 .... 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis............. 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin........... 2 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain.............. 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading....... 3.50
Les Origines de la Critique historique............... 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre............ 3.50

L'AUTRICHE-HONGRIE

« BRILLANT SECOND »

—

Le « brillant second », dit-on fréquemment, avec une certaine ironie, en parlant de l'Autriche-Hongrie et de son rôle dans la guerre actuelle. Pourquoi « second » ? Pourquoi laisser croire ainsi que l'empire de l'aigle double n'est, dans ce terrible drame, qu'un comparse? C'est que, connaissant mal l'Autriche, et ses gouvernants, on la croyait à la remorque du militarisme prussien. C'est qu'on la croyait entraînée, presque malgré elle, à travailler pour le roi de Prusse. C'est que, ne voyant en cet Etat qu'un assemblage hétéroclite de peuples aux tendances opposées, nous le croyions incapable d'avoir des visées personnelles. Pourtant, ce manque d'homogénéité est, selon nous, la cause de tout le mal. Dès 1912, dans un article paru dans *la Vie*, nous montrions le danger de cette Autriche-Hongrie où les Habsbourgs divisaient pour régner. Nous ne croyions pas alors être si bon prophète, encore que nous eussions prévu les raisons qui pousseraient à la guerre les gouvernants de Vienne. Car, malgré l'opinion courante, nous sommes persuadé que l'Autriche, autant, sinon plus que l'Allemagne, voulait la guerre dont le gouvernement austro-hongrois avait le plus pressant besoin. Elle lui était nécessaire d'abord pour permettre aux Habsbourgs d'accomplir deux tâches fortement compromises par le progrès des idées modernes : la germanisation de l'Autriche et la magyarisation de la Hongrie. Une guerre aurait, d'autre part, contribué à améliorer ou, tout au moins, à masquer l'état précaire des

finances. Elle favorisait enfin la réalisation des aspirations ambitieuses de l'archiduc François-Ferdinand, qui méritait fort peu la pitié dont on entoura son assassinat. Telles sont les trois raisons qu'un long séjour tant en Cisleithanie qu'en Transleithanie nous a fait découvrir et que nous voudrions analyser.

I

Il faut, en effet, pour bien connaître l'Autriche-Hongrie, avoir vécu longtemps dans la double monarchie et s'y être mêlé à la vie des peuples. Il est surtout nécessaire de parler au moins les principales langues des populations pour comprendre ce qu'est cette tour de Babel qui, selon un publiciste, « fait le bonheur du philologue et le désespoir du politique ». L'empereur lui-même est incapable de se reconnaître dans le maquis des idiomes de son Etat. Il est vrai qu'il parle à contre-cœur une autre langue que l'allemand. Lui et son gouvernement sont, de fait, germanisants par essence. François-Joseph n'a-t-il pas naguère déclaré à un représentant de la France : « Je suis un prince allemand » ? Les Habsbourgs ont de tout temps cherché à imposer aux habitants de l'empire un centralisme germanique qui n'hésitait devant aucune oppression.

Tout d'abord, pour favoriser l'hégémonie des Allemands, il fallait fausser les statistiques. Les recensements de la population eussent été défavorables aux Germains si on les avait faits sur la base des nationalités ou si même ils avaient porté sur la langue maternelle. On chercha donc et l'on trouva un moyen terme. On demanda à chaque habitant quel est l'idiome qu'il emploie dans ses relations habituelles (*Umgangssprache*). L'allemand étant considéré comme usuel dans tout l'empire, les Germains peuvent partout mentionner cette langue comme leur *Umgangssprache*. Les Slaves et les Latins, par contre, s'ils vivent dans des régions réputées purement allemandes, ou s'ils sont employés par des Allemands, ne peuvent avoir que l'allemand comme *Umgangssprache*. Ainsi en décident les commissions de recensement. Je les ai vues à l'œuvre. Appelé en 1910, à Prague, à fournir des renseignements sur mon humble personne, je déclarai avoir deux *Umgangssprachen* : le français et le tchèque. Je fus, quelques jours après, mandé devant un commissaire. « Vous ne pouvez avoir

deux langues usuelles, me dit cet homme aimable ; et, du reste, le français n'est pas une des langues parlées en Autriche.» — Je vous demande bien pardon, fis-je, beaucoup de gens le parlent et je ne me sers que de cette langue avec eux ; avec les autres, je parle tchèque.— Mais avec les Allemands? — Il en va de même; et s'ils ne parlent ni tchèque ni français, je ne m'entretiens pas avec eux. » Procès-verbal fut dressé de mes déclarations. Je serais curieux aujourd'hui de savoir quelle nationalité me fut, sur ces données, attribuée. Car ayant ainsi recensé la population sur la base d'une langue usuelle, le gouvernement établit, comme conclusion, une statistique des nationalités qui, naturellement, profite aux Allemands. Telle quelle cependant, cette statistique menteuse est instructive. Celle de 1900 donne pour la Cisleithanie les chiffres suivants: Tchèques, 5.955.000, Polonais, 4.259.000; Ruthènes, 3.345.000; Slovènes, 1.192.000 — soit un total de 14.751.000 Slaves, plus 957.000 Latins (Italiens, 721.000, et Roumains, 230.000) contre 9.170.000 Allemands. Malgré cette disproportion officiellement constatée, les Allemands doivent dominer. Ils ne le peuvent que par l'injustice. En dehors du moyen préconisé par le fameux historien Mommsen, qui voulait que l'on fît entrer à coups de crosse la culture allemande dans les crânes tchèques, cette injustice se manifeste de différentes façons. Les deux plus courantes sont la germanisation de la jeunesse et la spoliation des droits politiques.

Pour germaniser la jeunesse, le gouvernement autrichien refusa d'abord de créer des écoles non allemandes. Lorsqu'il s'y vit obligé, il en créa le moins possible. Il mit même toutes sortes d'obstacles à l'établissement d'écoles libres dues à l'initiative privée de ligues scolaires. On vit, par exemple, fermer à Vienne, où le recensement officiel compte 102.712 Tchèques, une école ouverte par l'*Association Coménius* et préalablement autorisée. On refusa longtemps des écoles secondaires aux Slovènes. On finit pourtant par leur en accorder deux, dont l'une est à demi allemande. Il est vrai que, d'autre part, ces Slovènes, pas plus que les Italiens, ne possèdent d'université. Les 3.345.000 Ruthènes de la Bukovine, eux, sont mieux partagés : ils ont à Czernowitz une université — mais allemande. D'autre part, 6.000.000 de Tchèques, à cause du véto allemand, ne peuvent obtenir une seconde université,

celle de Prague, qui compte plus de 5.000 étudiants, étant notoirement insuffisante. Par contre, des écoles allemandes sont établies partout. On a même vu de telles écoles maintenues dans certaines communes slaves bien qu'aucun élève n'y fût inscrit. Il est rare cependant que ce fait se produise, car un *Schulverein*, subventionné par le gouvernement de Berlin, est chargé de recruter des élèves slaves, dont il peuple ces écoles germanisantes. Il faut le dire néanmoins, cette iniquité n'a guère profité aux ambitions germaniques. Beaucoup des élèves ainsi recrutés et instruits dans une langue étrangère pour eux sont restés slaves.

Les Allemands n'ont pas gagné davantage au régime politique qu'ils firent longtemps (de 1861 à 1907) peser sur l'Autriche et qui devait assurer leur hégémonie. *Reichsrat* et diètes locales étaient organisés de façon à étouffer les majorités slaves sous les minorités allemandes. « Ce régime substituait à la représentation des Etats celle des intérêts; il admettait trois curies d'électeurs : les grands propriétaires, les bourgeois des villes et les paysans des campagnes. La grande propriété qui appartient à des familles inféodées à la dynastie, les villes où, même en pays non allemand, il y a de nombreuses colonies germaniques, étaient particulièrement favorisées. Les circonscriptions étaient réparties de la façon la plus arbitraire : en Bohême, par exemple, les villes slaves avaient un député pour 12.020 électeurs, tandis que les villes allemandes en avaient un pour 10.315. Dans les circonscriptions rurales, les Slaves avaient un député par 52.200 habitants, tandis que les circonscriptions allemandes en avaient un pour 40.800 électeurs (1). » Les députés slaves, pour ne pas laisser écraser leur pays par une artificielle majorité allemande, furent obligés plus d'une fois de recourir à une *obstruction* systématique qui rendait tous travaux parlementaires impossibles.

Cependant cette constitution ne mécontentait pas seulement les non-germains, si peu représentés au Parlement, mais encore toute la classe ouvrière qui en était absolument exclue. Or, le parti socialiste-démocrate commença, vers 1900, à s'organiser pour une campagne en faveur du suffrage universel. Dans ce but des manifestations eurent lieu dans toute l'Autriche. Rigoureusement réprimées, elles furent présentées à

(1) Louis Léger : *Histoire de l'Autriche-Hongrie* (Paris, Hachette et Cie).

l'étranger comme des révoltes slaves, comme les effervescences du mouvement panslaviste. Le fait est que, nous l'avons vu de nos propres yeux, les provocations de la police surent, dans les villes slaves, transformer ces dignes démonstrations de la volonté du peuple en véritables émeutes. Dès que les ordres de répression eurent été levés, les manifestations reprirent, silencieuses, imposantes ; et le gouvernement, qui avait d'abord essayé de donner le change, fut bien obligé de tenir compte d'une volonté si nettement exprimée. François-Joseph accorda donc le suffrage universel. C'était, à vrai dire, un suffrage universel boiteux ; mais, malgré une « géométrie électorale » qui rendait encore les circonscriptions favorables aux Allemands, leur accordant 233 mandats sur 516 (1), c'était une victoire slave. Les Germains en furent profondément affectés. Ils sentaient que, sans un coup de force, leur règne était fini. Ce coup de force devait être une guerre contre les Slaves représentés par la Russie et la Serbie.

En Hongrie, la suprématie magyare n'était pas en meilleure posture. Elle voyait se dresser contre elles les revendications des nationalités opprimées, encouragées par la victoire des peuples balkaniques. Ces revendications étaient nombreuses, car les 8.742.000 Magyars du recensement officiel, c'est-à-dire menteur, qui se représentaient volontiers aux yeux de l'étranger comme un peuple chevaleresque, refusaient à peu près tout aux 10.921.000 autres habitants de la Transleithanie. C'est ainsi que, sous prétexte que *kasa nem étel; Tot nem ember* (le Slovaque n'est pas plus un homme que la purée n'est un mets — proverbe magyar), ils n'accordèrent jamais aucune école à 2.019.000 Slovaques, pas plus du reste qu'aux 2.799.000 Roumains de la Transylvanie. « Toutes les manifestations de la vie nationale sont réprimées chez les Serbes, les Slovaques, les Roumains, les Ruthènes, les Saxons, dit M. Louis Léger ; ces divers peuples sont à peine représentés au Parlement de Budapest (2). Pour diminuer le nombre des Slovaques et augmenter celui des Magyars, on a même imaginé d'enlever les

(1) Cette transformation parlementaire laissait aux Slaves et Latins un pouvoir d'autant plus restreint que, suivant la constitution, aucune motion ne peut être adoptée par le *Reichsrat* si elle n'a pas réuni au moins les 2/3 des suffrages des députés.

(2) C'est ainsi que les Slovaques (2.019.000) n'ont qu'un seul député. Nous avons vu les élections dans le comitat de Poszony (Presbourg), en partie slovaque. Des gendarmes, fusil en main, y surveillaient le vote des électeurs.

orphelins slovaques et de les transférer dans des comitats purement hongrois. » Le violent réveil des nationalités commençait pourtant à effrayer les chevaleresques descendants d'Attila. Des manifestations nombreuses, à Budapest même, en faveur du suffrage universel faisaient craindre une prochaine défaite magyare et la fin d'un régime peu conforme aux idées modernes.

Pour réagir, les gouvernants magyars s'allièrent aux gouvernants pangermanistes de la Cisleithanie dans la lutte contre les nationalités. Toute autre arme ayant raté, il ne leur en restait plus qu'une : fournir à la Triplice le prétexte d'une guerre où, grâce à l'appui de l'Allemagne, triompheraient le *Deutschtum* et la magyarisation. Dans ce but, se basant sur des documents fabriqués à la légation autrichienne de Belgrade, ou d'ailleurs, ils intentèrent des procès retentissants où ils impliquaient les gouvernements serbe ou russe (procès anti-serbes d'Agram, — affaire Friedjung, de Vienne, — procès anti-russe de Marmaros-Sziget). Ils escomptaient l'intervention de la Serbie et de la Russie ainsi provoquées, et la possibilité d'un conflit. Ils ne réussirent qu'à se couvrir de honte. Enfin l'archiduc François-Ferdinand alla chercher en Bosnie le prétexte souhaité. Il y trouva la mort. Le surlendemain même, 30 juin 1914, la *Militarische Rundschau*, de Vienne, porte-parole du ministère de la guerre, lança le mot d'ordre dans un article intitulé : *A Belgrade!* et qui était plus qu'une provocation. « Ce n'est pas nous qui poussons ce cri, écrivait la revue ; ce sont les journaux bourgeois, qui représentent les intérêts de la population civile et sont accoutumés à faire de la paix à tout prix la base du bonheur bourgeois... A Belgrade! Ce n'est pas nous qui jetons cet appel, c'est un organe du libéralisme, le *Neues Abendblatt* (1) de Budapest, qui, énumérant toutes les faiblesses du gouvernement de la Bosnie, toutes les audaces des nationalistes, juge qu'il n'y a pas lieu d'être surpris si de tous les cœurs, de toutes les lèvres, jaillit un seul et même cri : A Belgrade! Ecoutera-t-on enfin la voix de la raison? Nous l'espérons, car *nous avons reçu hier d'un haut fonctionnaire des déclarations qui nous ont donné l'espoir*. Nous avons le strict devoir d'imposer à la

(1) Organe officieux magyar publié en langue allemande pour les relations avec la Cisleithanie.

Serbie une enquête approfondie et de nous faire livrer les promoteurs du crime. A la moindre tentative de nier ou de tergiverser, notre seule réponse doit être enfin, enfin, la marche sur Belgrade! »

Oui, enfin, la guerre allait, pensait-on, permettre au germanisme autrichien et au magyarisme hongrois de triompher à la faveur d'une prompte victoire de l'invincible Allemagne. C'est si vrai que le gouvernement autrichien n'attend même pas l'issue de cette lutte. Profitant de succès sûrement passagers, il a imposé à tout l'empire l'usage de la langue allemande et supprimé, après les hommes politiques, les principales institutions slaves.

II

Mais tout s'enchaîne, et cette première raison qui poussait à la guerre en fit naître une autre, plus pressante encore. L'œuvre d'oppression germano-magyare, qui oblige à créer d'inutiles fonctions, à entretenir d'inutiles écoles, coûte fort cher. L'alliance avec l'Allemagne, qu'il faut suivre dans ses armements, la fiévreuse préparation d'une croisade antislave, coûtent plus cher encore. Toutes ces dépenses pesaient lourdement sur un État pauvre comme l'Autriche, deux fois, en 1811 et en 1874, ruiné au cours du XIXe siècle. Un développement économique considérable ne suffisait pas à combler les vides, aussi la dette publique, déjà très élevée, s'était-elle encore largement accrue en ces dernières années de déficits sans cesse croissants. Le dernier budget que nous connaissons, celui de 1914, laissait prévoir un déficit de 1/2 milliard. Nous pourrions citer des chiffres officiels, mais les faits nous semblent plus éloquents. Ils montrent plus clairement la misère du trésor autrichien et les expédients dont le gouvernement usait pour essayer d'y remédier.

Le régime fiscal lui-même est un aveu de pauvreté. La principale contribution directe est l'impôt progressif sur le revenu, qui frappe — à partir d'un maigre revenu de 1200 couronnes — surtout le commerce et l'industrie. Commerçant ou industriel paye un premier impôt, le plus élevé, sur le chiffre de ses recettes brutes; puis un second sur son revenu net. Il doit donc payer deux fois sur ses bénéfices et une fois sur les dépenses nécessitées par son entreprise. Cette injustice se double

d'une autre, plus caractéristique encore : ce double impôt est payable à l'avance. Il faut, au 1er janvier, s'acquitter de l'impôt pour l'année qui commence, de l'impôt sur un revenu... à venir. Ne discutons pas. Contentons-nous de constater que chaque année l'Autriche est ainsi obligée de manger son blé en herbe.

L'Etat a même un appétit qui le rend égoïste et l'oblige à garder pour lui seul la presque totalité de son herbe. Il accapare en effet à peu près tout le rendement des impôts, forçant les pays et les villes à prélever des centimes additionnels dans d'incroyables proportions.

A part la ville de Vienne, sciemment favorisée, et qui se contente de 57 o/o, aucune autre cité ne prélève moins de 100 o/o (Prague 121 o/o ; Lwow-Lemberg (1) 128 o/o ; — Brno-Brünn 147 o/o ; — Innsbruck 156 o/o, pour n'en citer que quelques-unes). La contribution particulière des pays elle-même, du reste, aurait bientôt fini par passer dans les caisses de l'Etat. Le gouvernement s'était déjà, par exemple, approprié celle de la Bohême, la région la plus riche de l'empire. Il y a quelques années l'empereur ayant trouvé un prétexte pour suspendre la Diète du royaume de Bohême, l'État autrichien s'enrichit des impôts établis par elle. C'était simple et pourtant insuffisant encore. Le gouvernement songea alors à remanier l'impôt sur le revenu. Il présenta donc en 1913 au *Reichsrat* un projet qui, après de longues discussions, fut enfin voté. Il permettait de pressurer un peu plus le contribuable en le taxant davantage et en lui imposant l'inquisition du contrôle de la comptabilité.

Si les contributions directes augmentaient, il y avait plusieurs années que le rendement des contributions indirectes avait dû être renforcé. On avait ainsi été jusqu'à doubler le prix des tabacs, à frapper les allumettes d'un impôt impopulaire, à surélever les tarifs postaux. On alla même jusqu'à faire payer le moindre formulaire, dont on rendit l'emploi obligatoire, destiné à l'envoi des colis postaux, déclarations en douane, télégrammes, avis téléphoniques, etc. Mieux encore, on tarifa, en sus du timbre, le bout de papier de la carte-lettre ordinaire.

(1) Faisons remarquer, en passant, que nous avons peine à comprendre pourquoi nos géographes et cartographes continuent à désigner par des noms allemands des villes polonaises, tchèques, serbes, etc., qui n'ont cependant rien de germanique. Espérons que l'on remédiera sous peu à cet état de choses trompeur.

Mais vendre du papier rapporte peu. On trouva mieux. On dépouillait déjà les classes pauvres et superstitieuses par la loterie à 4 sous (20 hellers). Pourquoi ne pas continuer dans cette voie en s'attaquant aux classes plus riches? L'Autriche, suivant l'exemple plus ancien de la Hongrie, créa donc la loterie d'Etat où les billets, coûteux, peuvent être achetés par fractions. De nombreuses protestations s'élevèrent de toutes parts contre cette institution. On faisait ressortir que le gouvernement, qui interdisait comme immoraux les jeux de hasard et les loteries étrangères, était inconséquent. Les journaux ou brochures à ce sujet furent impitoyablement saisis. Y a-t-il quelque chose d'immoral pour un Etat aux abois qui ne recule pas même devant l'altération des monnaies?

Car c'est un des faits les plus graves et, chose curieuse, le fait le moins remarqué, que la spéculation hasardeuse à laquelle l'Autriche s'est livrée sur sa propre monnaie. Elle possédait naguère comme unité le florin, dont le change était de 2 fr. 45 à 2 fr. 50. Brusquement elle décréta que l'unité serait la couronne, qu'elle venait de créer et qui ne valait que de 1 fr. 04 à 1 fr. 05. Elle décida en outre que le florin continuerait à circuler avec une valeur de deux couronnes. L'Etat gagnait donc environ 20 o/o au change. Il ne s'en contenta pas. La pièce d'un florin pèse 12 gr. 5 et contient pour environ 1 cour. 70 d'argent. La pièce d'une couronne pèse 5 grammes et, étant d'un faible titre, ne contient que pour environ 0,40 hel. de métal fin. Il résulte de là un bénéfice considérable pour le Trésor. A titre égal, il eût pu faire de 2 florins (= 4 couronnes) cinq pièces d'une couronne. La différence de titre lui permet de transformer 4 pièces d'un florin en 17 pièces d'une couronne. Il réalise ainsi à son profit une différence de 9 couronnes, c'est-à-dire 112,50 o/o.

Le double impôt sur le revenu, l'augmentation du prix des tabacs, l'élévation des tarifs postaux, la vente des petits papiers, des billets de loterie, l'altération des monnaies, tout cela, et bien d'autres choses encore, n'arrivait pas malgré tout,à combler le gouffre du déficit. Il était si profond, ce gouffre, qu'il devenait impossible de le dérober à la vue des populations. On ne pouvait même plus faire face aux dépenses nécessaires et prévues. Des projets en voie d'exécution durent être abandonnés, faute d'argent, telles la construction du canal de l'Elbe au

Danube ou l'édification, à Prague, des nouveaux locaux universitaires. Le gouvernement aux abois chercha alors à contracter des emprunts : l'archiduc François-Ferdinand devait, en 1913, lors de son voyage en Angleterre, tâter le Royaume-Uni à ce sujet. Il fut même question qu'au retour il passerait par la France pour essayer de l'apitoyer sur le sort financier de l'Autriche. N'ayant pas réussi dans cette entreprise, le gouvernement de Vienne chargea celui de Budapest d'une nouvelle tentative. On comptait que la propagande faite par les Magyars pour gagner nos sympathies assurerait le succès de l'entreprise. La France refusa nettement de se prêter à cette comédie. L'Autriche se voyait donc réduite à chercher un prêteur « à la petite semaine ». C'est ce qu'elle fit. Une certaine banque américaine consentit à lui prêter la modique somme de vingt-cinq millions — une goutte d'eau dans la mer — à un taux qui, en tenant compte du cours d'émission et du change, atteignait à peu près dix pour cent.

Cet emprunt onéreux faisait ressortir plus encore la détresse financière de la monarchie danubienne. La crainte d'une banqueroute nouvelle s'exprimait partout. Un ancien ministre autrichien, emprisonné depuis la guerre, et que je ne nommerai pas pour ne pas aggraver son cas, m'affirmait un jour que cette pénible détresse forcerait l'Autriche à faire la guerre. « C'est, disait-il, le seul remède. Il est radical, mais sûr. Vaincue, l'Autriche rendra la guerre responsable de sa ruine. Vainqueur, et elle compte sur l'appui de la solide Allemagne pour la victoire, elle espère qu'une indemnité lui permettra de remettre de l'ordre dans ses finances compromises. » La prédiction de cet homme clairvoyant s'est réalisée.

III

Il fallait moins de clairvoyance pour savoir que l'archiduc François-Ferdinand, l'héritier présomptif, voulait cette guerre. Tout le monde en Autriche-Hongrie connaissait l'esprit belliqueux du futur empereur, mais personne n'était d'accord sur les raisons qui le poussaient. Nous croyons pourtant, de ce que nous avons vu et entendu, surtout des confidences qui nous ont été faites par des gens de l'entourage même de Ferdinand d'Este, avoir dégagé ces raisons : c'était un bigotisme

intransigeant doublé de folie et une ambition démesurée à laquelle la compagne du prince n'était pas étrangère.

A part Joseph II, le desposte libéral, comme il s'appelait lui-même, les Habsbourgs ont toujours été les fermes soutiens du catholicisme, François-Joseph, empereur apostolique, ne manque jamais d'assister, plein de toute l'humilité conciliable avec la pompe impériale, aux processions publiques de sa capitale. La piété de François-Ferdinand était plus étroite encore. On sentait toujours en lui l'ancien élève de l'évêque Marschall. Les leçons de ce précepteur dominèrent toute la vie du prince, gravées au plus profond d'un esprit morbide. Elles furent renforcées encore par la dévotion exagérée et intransigeante de la comtesse Chotèk, duchesse de Hohenberg, — allemande de cœur si tchèque de nom, soit dit entre parenthèses, — qui exigeait de tous ses gens et de tous les fonctionnaires attachés à la personne de l'archiduc qu'ils assistassent régulièrement aux offices religieux.

L'élève de l'évêque Marschall prit plus tard pour confesseur, confident et conseiller un moine allemand, le P. Alban, grand prieur des Bénédictins de l'abbaye d'Emmaus, à Prague. Il trouva en ce moine intelligent et instruit non seulement un guide spirituel pour sa vie privée, mais un guide politique pour sa vie de futur monarque. Ce fut ce confesseur qui traça à François-Ferdinand sa ligne de conduite vis-à-vis de la Bosnie-Herzégovine et des Serbes en général. C'est lui qui lui conseilla de soutenir Mgr. Stadler, archevêque de Sarajevo, et les Serbo-croates catholiques en lutte contre les Serbes orthodoxes. C'est lui qui le poussa à demander la création d'un royaume d'Albanie catholique qui s'opposerait à la Serbie orthodoxe. Les mauvaises langues disaient même que ce P. Alban voulait ambitieusement qu'un pays portât son nom. Quoi qu'il en soit, l'Autriche argua alors hypocritement en faveur du pays nouveau du droit des nationalités, méconnu en Autriche même, et des intérêts catholiques.

L'idéal mystico-politique inculqué ainsi à l'archiduc par son éducation et son entourage, d'autre part son origine et ses sentiments germaniques, firent que François-Ferdinand ne s'attacha qu'à un seul parti politique, au parti social-chrétien. Le programme de ce parti fut le sien et il finit par confondre la religion et la patrie, l'Autriche et le catholicisme. Le cerveau

déséquilibré qui, à Konopischt, lui faisait tuer des mouches à coups de revolver ou cravacher sans raison l'avocat qu'il venait d'appeler (1), poussait peu à peu l'héritier de François-Joseph, devenu chef des armées de l'empire, à une croisade contre tout ce qui n'était ni allemand ni catholique. Pour cet esprit malade, en effet, tout ce qui n'était ni allemand ni catholique était un danger pour l'Autriche. « Les ennemis de l'Eglise sont les ennemis de notre patrie », proclama-t-il un jour. On s'explique donc sa haine pour la Russie et la Serbie orthodoxes, qu'il craignait de voir bientôt convertir à l'orthodoxie tous les Slaves de son Etat (2). On comprend aussi, disons-le, l'antipathie qu'il ne cachait pas à l'égard de la France. Il la croyait ennemie de la religion, et par conséquent de sa patrie, parce qu'elle avait séparé l'Eglise et l'Etat.

Les aspirations austro-catholiques, pour ainsi dire, de Ferdinand d'Este, correspondaient parfaitement aux visées de son ambition personnelle et aux intimes désirs de sa morganatique épouse. Il ne se résignait que difficilement à devenir empereur et roi sans avoir à ses côtés une impératrice et reine. Il ne se résignait pas du tout à songer qu'aucun de ses enfants ne pourrait lui succéder sur son double trône. Pour vivre heureux, vivons cachés, dit le proverbe. Il vécut caché au fond de ses châteaux pour échapper à la rigoureuse étiquette de la cour, qui eût froissé l'amour-propre de la comtesse Chotek, et pour faire en même temps oublier à son vieil oncle le désappointement d'une mésalliance. D'autant plus que la comtesse gagnait à être entrevue de loin, plongée dans les bourgeoises douceurs d'une vie familiale et dévote. Elle y gagna d'abord l'estime du monarque et, bientôt, le titre et les prérogatives de duchesse. Elle eût pu, plus tard, à la mort de François-Joseph, obtenir un titre plus élevé avec une place sur un trône. Les Magyars, en effet, connaissaient l'ambition de l'archiduc. Plus libres dans leur constitution et secrètement poussés par leur désir de séparatisme, ils laissèrent maintes fois comprendre que le renoncement de François-Ferdinand ne

(1) Le quotidien tchèque *Cas*, de Prague, consacra un jour un article à la démence d'un prince autrichien qu'il ne nommait pas. Le numéro fut saisi par la police. Des exemplaires circulèrent néanmoins sous le manteau et, aux traits cités, chacun reconnut sans peine qu'il s'agissait de l'archiduc François-Ferdinand.

(2) Le concordat conclu en 1914 entre la Serbie et le Saint-Siège, et qui fut une défaite morale pour l'Autriche-Hongrie, ne contribua sans doute pas peu à pousser à l'action François-Ferdinand et ses acolytes.

s'appliquait pas au royaume de Hongrie. C'était pour la comtesse Chotek, duchesse de Hohenberg, l'espoir d'être reine, et pour l'archiduc la certitude de voir un de ses fils devenir l'héritier d'un trône. La perspective était douce mais dangereuse, car elle eût déchaîné, tôt ou tard, une guerre entre les deux Etats de la double monarchie. Elle était donc loin de satisfaire François-Ferdinand.

Ce qu'il lui fallait, c'était faire l'Autriche-Hongrie germano-magyare grande et forte, s'y rendre indispensable, et en devenir le maître absolu. Qui eût alors osé mettre obstacle aux désirs d'un monarque si puissant? Quel parlement eût été assez hardi pour refuser à un tel souverain d'effacer ses promesses passées? Pour arriver à ce résultat, il fallait deux moyens : l'alliance d'un pays fort, et une puissante armée. L'un existait, l'alliance austro-allemande; il fallait créer l'autre. François-Ferdinand se mit courageusement à l'œuvre. Il sut efficacement remanier les cadres, non seulement de l'armée, mais encore du gouvernement. Il mit partout des gens habiles, généralement peu scrupuleux, mais dévoués à sa cause. Lorsqu'il jugea son œuvre à point, il songea à utiliser pour une guerre les moyens ainsi obtenus. Cette guerre devait lui permettre d'abattre les ennemis du catholicisme, qu'il croyait les ennemis de sa patrie, de confondre les adversaires de son ambition d'époux et de père, en même temps qu'elle permettrait à l'Allemagne de se débarrasser de la France. « Ce n'est un mystère pour personne, écrivait un journal magyar, le *Pesti Naplo*, au lendemain du meurtre de Sarajevo, que François-Ferdinand voulait consolider et renforcer la monarchie par une guerre. »

En 1911, il commença donc à chercher noise à la Serbie et à la Russie. Son futur complice Guillaume II, moins pressé que lui alors, fut même, dit-on, obligé de le rappeler à l'ordre lors d'une entrevue qu'ils eurent aux obsèques du roi de Bavière. « Ne fais donc pas tant de bruit avec mon sabre », lui aurait-il signifié. L'archiduc patienta jusqu'en 1913. Il ordonna alors une mobilisation qui coûta beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes (1), mais n'eut aucun autre résultat. Force

(1) La *Canadian Pacific Railway Company* créa en Autriche des bureaux d'émigration qui devinrent de véritables bureaux de désertion. On s'aperçut en haut lieu que, grâce à eux, plus de 200.000 jeunes gens slaves, par crainte de la guerre, avaient pu quitter l'Autriche et échapper à la conscription.

fut donc d'attendre un an. En mai 1914, tout étant prêt, François-Ferdinand convia Guillaume II à une partie de chasse au château de Konopischt. L'amiral de la flotte autrichienne, Montecucolli, et celui de la flotte allemande, von Tirpitz, furent de la partie. Entre deux coups de fusil l'affaire fut réglée. A quelques jours de là, le chef du grand état-major allemand, Moltke, et celui du grand état-major autrichien, Conrad von Hoetzendorf, réunis à Carlsbad, la mettaient définitivement au point. Il ne restait plus qu'à provoquer le conflit. L'archiduc s'en chargea. Dans ce but il alla, malgré les avertissements de la légation serbe, avoués par la presse autrichienne, à cause d'eux peut-être, présider en Bosnie, en plein pays de nationalité serbe, à des grandes manœuvres militaires. Il y trouva la mort, et l'on sait le reste : son âme belliqueuse lui avait survécu.

On s'est étonné en Autriche même, et l'on s'étonnera sûrement partout, qu'un tel rêve, qui entraînera la monarchie vers sa perte, ait pu germer dans le cerveau d'un Habsbourg. Car, vaincue, l'Autriche court les plus grands dangers et, vainqueur aux côtés de l'Allemagne, elle deviendra la proie de son alliée. Mais c'est là le raisonnement d'un esprit bien équilibré. François-Ferdinand, et ceux qu'il avait grisés de son rêve, voyaient les choses autrement. Pour eux l'Autriche-Hongrie sortait de la lutte plus forte et plus allemande. Loin alors d'être enchaînée à l'Allemagne, elle entraînait celle-ci à renouveler l'ancienne confédération germanique où les Habsbourgs, comme chefs de l'Etat allemand le plus important, auraient repris leur place prépondérante.

§

Quelles qu'aient été néanmoins les pensées intimes de l'archiduc, il apparaît nettement que tout le poussait à la guerre. Il avait minutieusement préparé jusqu'aux détails sa belliqueuse entreprise. Le gouvernement qu'il avait mis à la tête des destinées de son futur empire, et qui sut entraîner le vieux François-Joseph, avait trop de raisons pour ne pas reculer. Il est donc bon que l'on sache, pour s'en souvenir en temps utile, sur qui doivent retomber les responsabilités.

Il est clair que le conflit, qui devait profiter aux Germains et aux Magyars, sauver le gouvernement imprévoyant d'une formidable banqueroute et relever, avec leur puissance, le

prestige des Habsbourgs, n'engage pas tous les peuples de la monarchie. Les Slaves et les Latins sont d'autant moins responsables que cette guerre s'est faite malgré eux. Le gouvernement avait eu soin, pour n'être pas gêné par leur majorité, de suspendre le *Reichsrat* en juillet 1913. Il a pu ainsi, sans consulter ses peuples, déclarer une guerre à laquelle la majorité slavo-latine se serait opposée. Il peut aujourd'hui s'accorder sans scrupule des crédits qui lui seraient sûrement refusés. C'est donc au seul gouvernement austro-hongrois et à la minorité germano-magyare qui le soutient, qu'il faudra, l'heure venue, demander raison.

Il faut, en attendant, s'efforcer de convaincre certains diplomates timorés que l'existence de l'Autriche, loin d'être nécessaire à l'équilibre européen, lui est, au contraire, néfaste et que le premier devoir, après la victoire, sera de démembrer un empire qui jusqu'ici n'a fait que du mal, et de reconstituer les anciens Etats, jadis si florissants, qui ne demandent qu'à revivre : Bohême et Pologne.

JULES CHOPIN.

RACINE ET BOILEAU EN CAMPAGNE

LETTRES DU FRONT AU XVIIe SIÈCLE

—

Si l'on en croyait ses contemporains, Racine n'aurait écrit ses diverses œuvres que pour obéir à des sollicitations féminines. Au dire de Mme de Sévigné, c'est pour la Champmeslé qu'il faisait ses tragédies, excepté pourtant *Esther* et *Athalie* qui furent composées sur la demande de Mme de Maintenon. Sans les plaintes et les larmes de Quinault, jaloux et navré de se voir de tels rivaux, nous devrions à Mme de Montespan un opéra, *la Chûte de Phaéton*, auquel Racine, en collaboration avec Boileau, s'était mis à travailler « avec un assez grand dégoût ». Enfin, c'est encore pour Mme de Maintenon que furent composés les *Cantiques spirituels*, et c'est à son instigation que Racine entreprit une œuvre historique dont il ne nous reste malheureusement que quelques pages.

Phèdre venait de subir les coups d'une cabale, et Racine, fuyant brusquement le théâtre, effrayé des périls que son âme, certains disent son honneur, avaient couru dans ce milieu assez mêlé où il vivait, Racine avait en quelques jours complètement changé d'existence. L'ami de la Champmeslé hésita quelque temps s'il se ferait chartreux ou s'il se marierait. De prudents personnages, confidents de son trouble, le détournèrent du premier parti et l'amenèrent au second dès qu'il eut fixé son choix par des motifs si pleins de raison que l'intérêt ni l'amour n'y avaient aucune part.

La première représentation de *Phèdre* eut lieu le 1er janvier 1677, le mariage de Racine est du 1er juin, et sa nomination d'historiographe date de la même année.

Cette charge d'historiographe du roi, que Racine partageait avec Boileau, fut très consciencieusement remplie par le premier. Racine, qui avait des tendances au scrupule, était d'ailleurs résolu à tout prendre au sérieux.

En vue de se préparer à ses nouvelles fonctions, il étudia l'histoire générale de la France et plus particulièrement celle du règne où il vivait. Il lut Mézeray et Siri ; il compulsa, dans les archives qui lui étaient ouvertes par ordre du roi, les textes, les instructions et les ordonnances ; il consulta les mémoires et les lettres ; il interrogea les ministres, les hommes de guerre et les diplomates ; il chercha jusque dans l'antiquité grecque les règles et les méthodes de la science historique, et c'est peut-être bien parce que Lucien, dans un traité que Racine a traduit, a écrit que l'historien doit avoir vu l'armée, que l'auteur de *Phèdre* a suivi de nombreuses campagnes, passant des mois « sur le front », parcourant tranchées et boyaux.

Dès sa nomination, il se mit en mesure de suivre l'armée ; mais la campagne de 1677 fut si heureuse que la guerre était finie alors que les préparatifs du poète n'étaient pas encore terminés. Comme, à son retour, Louis XIV s'étonnait que ses deux historiographes n'eussent pas eu la curiosité de voir un siège et leur faisait remarquer que leur voyage aurait été court, Racine répondit habilement :

Il est vrai, mais nos tailleurs furent trop longs. Nous leur avions commandé des habits de campagne ; lorsqu'ils nous les apportèrent, les villes que Votre Majesté assiégeait étaient prises.

Cette réponse plut au roi, qui pourtant insista pour que Racine et Boileau le suivissent désormais dans toutes ses campagnes.

Il est certain que son instinct très sûr de courtisan aurait dicté à Racine la même décision qu'une invitation aussi nette. Dans la plupart des guerres qu'il entreprit, Louis XIV était au milieu de ses armées, et il s'y rendait entouré d'une cour brillante et si nombreuse que Racine pouvait, dans les camps, se croire à Versailles.

Aussi, l'année suivante, lors du siège et de la prise de Gand, nos deux poètes partirent dès février pour rejoindre l'armée. Bien que leur courage ne fût pas contesté, leur inexpérience

14

et leur qualité de gens de lettres leur valurent, de la part des seigneurs de la cour et même de leurs meilleurs amis, quelques-unes de ces mystifications et brimades où se sont toujours complus les militaires et que tous les « bleus » ont connues.

Leur nomination d'historiographes fut d'ailleurs assez généralement critiquée par leurs contemporains. Mme de la Fayette en parle dans ses *Mémoires* en termes aussi malveillants qu'inexacts : « Racine.... que l'on a tiré de sa poésie où il était « inimitable pour en faire, à son malheur et à celui de ceux « qui ont le goût du théâtre, un historien très imitable » ; et Valincour, l'ami et le successeur de Racine, dit non moins injustement : « Despréaux et Racine, après avoir longtemps « essayé ce travail, sentirent qu'il était tout à fait opposé à « leur génie. »

Que ce travail fût opposé à leur goût, peut-être. Ce qui est certain, en effet, c'est que, quatorze ans plus tard, Racine gardait encore très vivant le désagréable souvenir des fatigues de sa première campagne. On ne saurait dire si Racine fit meilleure figure que son collègue. Son seul apprentissage dans l'art de la guerre, c'étaient les rixes auxquelles, enfant, il avait pris une part ardente au collège de Beauvais, alors que sévissaient les troubles de la Fronde. Blessé d'un coup de pierre au front, il avait conservé de ces luttes une cicatrice au-dessus de l'œil gauche et l'orgueil amusé d'avoir été cité comme brave par le principal.

Il ne manquait pas de courage, mais, comme le dit son épitaphe composée par Boileau, il eut toute sa vie une extrême frayeur de la mort, et c'est pourquoi l'intrépidité chrétienne qu'il montra dans sa dernière maladie étonna Louis XIV qui, ayant vu ses deux poètes au péril, reconnaissait Boileau pour le plus courageux. Du moins Racine était très appliqué à son nouvel état et si désireux de satisfaire le roi que lorsque, treize ans plus tard, la guerre de la ligne d'Augsbourg ramena Louis XIV sur les champs de bataille, le poète l'y suivit.

Boileau, au contraire, eut vite assez du rôle malencontreux et peu sûr que lui valait son titre d'historiographe. Il tenait à ces fonctions à cause de l'honneur qu'elles lui apportaient (il l'avoue dans son discours de réception à l'Académie française) et aussi du profit qu'il en tirait (car, s'il n'était pas avare, il

aimait l'argent). Mais il était le premier à rire de se voir changé, lui l'auteur des *Satires*, en historien officiel, et avec sa hardiesse accoutumée, dès sa nomination, il disait dans sa troisième épître au roi : « J'amasse de tes faits le pénible volume. » Au bout de dix ans, il conseillait à Racine de ne pas faire grand fond sur sa collaboration et s'en remettait simplement à l'aide de Dieu, tandis que Racine, quoique guère plus avancé, « beaucoup d'idées, avoue-t-il, et peu d'écriture », se réjouissait des belles matières qu'il préparait, s'applaudissait d'être « riche de bons mémoires » et très renseigné par Louvois lui-même.

Par-dessus tout, Boileau redoutait les fatigues de la vie aux armées. Sa santé avait toujours été délicate. Tout jeune, il avait subi l'opération de la taille qui, mal réussie, lui laissa des infirmités gênantes. Il semble bien toutefois que nous ne devons pas accepter sans réserves ce que certains ont dit des suites qu'aurait eues un accident survenu dans son enfance et qui expliquerait son indifférence sentimentale et sa misogynie (1).

Boileau était de ces valétudinaires perpétuels, dont Voltaire a été le plus remarquable exemplaire, qui vivent plus longtemps que des gens bien portants, parce que les premiers traitent des infirmités légères par des soins incessants, alors que les seconds négligent les graves maladies qui les atteignent. C'est ainsi que Boileau, qui ne cessa de gémir sur sa santé, qui à 51 ans était aphone et sourd à 55 ans, vécut pourtant jusqu'à 75 ans.

La vérité est qu'il préférait rester tranquillement à Paris dans la compagnie de ses chers livres, avec les distractions périodiques des séances de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres (la petite académie, comme on disait alors) où il était fort assidu. Aux premières chaleurs, il s'installait dans sa villa d'Auteuil. Il y menait l'existence d'un de nos habitants de la banlieue, s'occupant avec Antoine, son jardinier, de ses bosquets, de ses puits et de ses abricotiers, et à l'occasion envoyant un panier de ses pêches à la nièce de Mme de Maintenon, Mme de Caylus, qui

(1) On lit, dans *l'Année littéraire*, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba : « Dans sa chute, sa jaquette se retrousse et un dindon lui donne plusieurs coups de bec sur une partie très délicate... » (Œuvres de Boileau, édition Amar.)

les recevait, dit-il, « avec de grandes marques de joie ». Il aimait à inviter dans la semaine quelques amis de choix qu'il traitait de son mieux, convives aussi gourmets qu'érudits, et parfois, le dimanche, quand son confrère était aux armées, Mme Racine et toute sa petite et agréable famille, et cela se passait fort gaiement, avec de nombreuses parties de quilles, jeu auquel Boileau excellait.

On comprend donc très bien qu'il s'en soit tenu à cette seule campagne de 1678, une des plus courtes et des plus heureuses, puisque la même année était signé le traité de Nimègue qui marque l'apogée du règne de Louis XIV.

§

Louis Racine nous dit que son père suivit toute les campagnes du grand roi. Mais il faut se souvenir que Racine fut nommé historiographe en 1677 et que, de 1678 à 1689, la France jouit d'une tranquillité parfaite : « on ne connaissait « plus d'autres armes, dit Mme de la Fayette, que les instru- « ments nécessaires pour remuer les terres et pour bâtir. »

En 1689 commença la guerre de la ligue d'Augsbourg qui dura jusqu'à 1697, mais ce serait une erreur de croire que les hostilités se poursuivaient alors sans répit, comme de notre temps. D'abord l'hiver les suspendait en général ; « les hivers, écrit Mme de Caylus, ne se ressentaient point de la guerre », et c'est pourquoi les contemporains de Turenne et plus tard les historiens ont tant admiré sa conquête de l'Alsace pendant l'hiver 1674-1675. En outre, chaque campagne, du moins la phase intéressante à laquelle le roi assistait, ne durait guère plus de trois ou quatre mois. C'est ainsi qu'en 1692, Racine part de Paris le 10 mai et y rentre en août ; en 1693, il rejoint l'armée en mai et la quitte au début de juillet.

Néanmoins, ces courtes campagnes nécessitaient un équipement et des frais que Racine jugeait assez considérables pour admettre que sa pension, nous dirions son traitement, d'historiographe fût fixé à 4.000 livres, alors que celle de Boileau n'était que de 2.000.

Je ne laisse pas, écrit-il à son ami, d'avoir une vraie peine de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous. Mais outre les dépenses et les fatigues des voyages dont je suis assez aise que vous soyez délivré, je vous connais si noble et si plein d'amitié que je suis

assuré que vous souhaiteriez de bon cœur que je fusse encore mieux traité...

Et Boileau répondait avec sa vivacité ordinaire :

Etes-vous fou avec vos compliments ?... tout va le mieux du monde et je suis encore plus réjoui pour vous que pour moi-même.

Le paiement de cette pension n'allait pas toujours sans difficultés : c'était parfois le manque d'argent et d'autres fois — déjà — la mauvaise volonté des bureaux. Racine aurait voulu recevoir son argent aux armées même, et Boileau, qu'il avait chargé d'intervenir à cet effet, représentait à l'abbé Bignon, neveu du secrétaire d'Etat et contrôleur général Pontchartrain, que Racine était « actuellement dans le service et « qu'ainsi il était au même droit que les soldats et les autres « officiers du roi ».

Ainsi l'auteur d'*Athalie* peut être comparé dans ses fonctions d'historiographe à un officier attaché à l'état-major du généralissime. Il usait souvent du carrosse, mais parfois aussi du cheval. Il semble avoir eu deux montures : un petit cheval auquel il devait beaucoup tenir, puisque, dans une lettre, il marque une forte colère que cette bête ait été blessée par les valets qui l'ont ferrée ; un grand cheval qu'il montait dans les revues et qui lui avait été donné par le maréchal de Luxembourg.

Assez bon cavalier pour pouvoir, à 53 ans, rester en selle neuf heures de suite, Racine s'était vite habitué à l'existence des camps. Boileau le constatait avec le facile optimisme des gens qui sont à l'abri :

Je vois bien, lui écrivait-il le 25 mars 1691, qu'à l'heure qu'il est vous êtes un soldat parfaitement aguerri contre les périls et contre la fatigue.

Et, faisant allusion aux brimades subies lors de leur campagne de 1678, il ajoutait :

Vous allez recouvrer votre honneur à Mons, et les mauvaises plaisanteries du voyage de Gand ne tomberont plus que sur moi.

Pourtant l'historiographe restait toujours le tendre Racine. Après avoir assisté à une revue dont le bruyant spectacle l'avait ébloui et étourdi, il confiait à son ami la pensée qui le poursuivait :

J'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière, ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants ; et moi dans ma rue des Maçons, avec ma famille.

Parfois aussi il éprouvait quelque regret de l'aventure où il était jeté et il soupirait en songeant à la tranquillité de son ami Boileau :

Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et forcez votre paresse. Pendant que j'essuie de longues marches et des campements fort incommodes, serez-vous fort à plaindre quand vous n'aurez que la fatigue d'écrire des lettres bien à l'aise dans votre cabinet ? ... Je vous envie bien votre beau temps d'Auteuil, car il fait ici le plus horrible temps du monde.

La conscience très scrupuleuse qu'il avait de son devoir soutenait Racine dans ses moments de découragement. Il n'en reste pas moins que lui, qui a fait campagne, a chanté dans son *Idylle sur la paix* les charmes du repos et les délices des paisibles labeurs, tandis que Boileau, qui fait figure d'« inapte », s'est montré belliqueux et agressif dans son *Ode sur la prise de Namur*.

§

Ce qui consolait Racine de ses regrets et le récompensait de ses fatigues, c'était sûrement le plaisir de suivre le roi et la cour, de retrouver dans les camps tous les habitués de Versailles, car les dames même venaient souvent peu en arrière de la ligne des combats. Quelle satisfaction pour Racine qui sut se détacher du théâtre, de la gloire, des plaisirs, de tout, sauf de la cour ! D'ailleurs, aux armées, il se trouvait dans un petit groupe d'amis intimes, si cette expression peut convenir au caractère de notre poète et aux mœurs du grand siècle.

C'était Valincour, plus jeune de quatorze ans que Racine, qui l'avait désigné à Mme de Montespan pour faire l'éducation du comte de Toulouse. Ce Valincour, associé à Boileau comme historiographe après la mort de Racine, puis seul continuateur de cette œuvre pour laquelle il semble n'avoir jamais rien écrit, fut plus tard secrétaire général de la Marine, remplaça l'auteur d'*Athalie* à l'Académie Française, fit partie de l'Académie des Sciences, prépara une édition des œuvres de Boileau. Il donne l'impression d'un parasite qui a vécu de la gloire de ses deux amis, et on se souvient surtout de lui parce

que dans l'incendie de sa maison périrent de nombreux manuscrits de Racine et de Boileau, ainsi que d'importants papiers de l'Amirauté.

C'était M. de Cavoie, grand maréchal des logis de la maison du roi, brillant officier et gai commensal d'Auteuil, très dévoué à Racine, qui écrivait :

Je ne sais ce que je ferais sans lui; il faudrait en vérité que je renonçasse aux voyages et aux plaisirs de voir tout ce que je vois.

M. de Cavoie était flatté de posséder l'amitié d'un grand poète et cela faisait dire à Louis XIV :

Voilà deux hommes que je vois souvent ensemble; j'en devine la raison. Cavoie avec Racine se croit bel esprit; Racine avec Cavoie se croit courtisan.

C'était aussi M. Félix, premier chirurgien du roi, qui opéra Louis XIV de la fistule en 1686. Boileau l'appelait « notre cher Félix », et se moquait avec Racine des maladies imaginaires de ce médecin, gros mangeur, grand amateur de soles et de longes de veau, et qui, dès son arrivée dans une ville, visitait en gourmet les boucheries et les marchés.

Deux autres médecins du roi étaient liés d'amitié avec Racine : M. Moreau, chirurgien ordinaire du roi, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de la musique des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*; le professeur de pharmacie Dodart, conseiller médecin du roi, qui à Boileau, malade d'une extinction de voix, prescrivait gravement de ne pas parler, d'avaler du sirop d'abricot goutte à goutte et de garder l'esprit toujours gai, et qui à Racine, souffrant d'un mal de gorge, faisait suivre un régime qui, disait son patient, « peut-être me pourra « guérir dans deux ans, mais qui infailliblement me rendra « dans deux mois de la taille dont vous voyez qu'est M. Do- « dart lui-même », lequel était d'une maigreur extrême.

Il faut encore citer parmi les familiers de Racine : Toussaint Roze, secrétaire du cabinet du roi, président au parlement, qui, dégoûté de l'Académie Française (dont il faisait partie), méditait d'y faire retrancher les jetons, s'il n'était retenu par la charité, disait-il à Racine. Celui-ci rapportant le propos à Boileau ajoutait : « Croyez-vous que les jetons durent beau- « coup s'il ne tient qu'à la charité de M. Roze qu'ils ne soient « retranchés? »

Avec tous ces amis, Racine faisait partie de l'entourage immédiat du roi et de Mme de Maintenon qui choyaient en lui un causeur agréable, sachant entretenir les grands, non de ses ouvrages dont il ne parlait jamais, mais des choses qui leur plaisaient, lecteur si séduisant que les lecteurs en charge s'émurent un jour de ce rival trop goûté.

Il recevait aussi l'accueil le plus flatteur du maréchal de Luxembourg, le vainqueur de Steinkerque et de Nerwinden, « encore plus à ses amis et plus aimable à la tête de sa formi- « dable armée qu'il n'est à Paris et à Versailles », et de Vauban, ravi de voir Racine empressé à lui faire l'honneur de ses tranchées et qui, ne pouvant l'accompagner lui-même, lui donnait un ingénieur pour le mener partout.

Racine paraît aussi, malgré ses attaches avec Port-Royal, avoir eu les meilleures relations avec le Père La Chaise, le confesseur du roi, que nous apercevons habituellement tel que nous l'a dépeint Alexandre Dumas père, mais qui, dans la correspondance de Racine, nous apparaît comme un homme courageux, d'esprit assez large et très obligeant.

§

Il est bien possible que, pendant ses campagnes, Racine, comme le font encore tant de soldats, ait possédé un carnet de route, pour noter ses impressions et ses étapes. Il nous reste en tout cas un fragment de celui qu'il a tenu pendant sa première campagne en 1678 et il ne se distingue guère de ceux que l'on trouve dans le sac des plus humbles troupiers : brèves indications sur les villes et villages, les cantonnements, leurs incommodités, bruits qui courent, petites anecdotes, etc. La seule particularité que ce cahier présente est dans les noms des villes et localités où Racine est passé : Sézanne, Vitry, Sermaise qu'il note comme un vilain lieu, qui devint plus tard une coquette petite ville, et qui maintenant... Commentry, Toul, Metz, Verdun, Stenay, Aubigny, « méchant village », etc.... fières cités, humbles bourgades, dont les noms répétés par les communiqués nous sont devenus également chers et familiers.

Ce n'est pas d'ailleurs la compagnie de ses amis et la tenue de son carnet de route qui, au cours de ses campagnes, occupaient surtout Racine. C'est la correspondance très active qu'il entretenait avec sa famille, ses amis, et qui devenait

souvent pour lui une lourde charge, comme il le confiait à Boileau :

Je suis accablé de lettres qu'il me faut écrire à des gens beaucoup moins raisonnables que vous et à qui il faut faire des réponses bien malgré moi.

Et il disait encore, après avoir fait sa cour au fils d'un ministre :

Une page de compliments m'a plus coûté cinq cents fois que les huit pages que je vous viens d'écrire (1).

Ses principaux correspondants étaient sa femme, plus tard son fils Jean-Baptiste, et Boileau. Il leur écrivait presque chaque jour. Cela ressort des recommandations qu'il adresse soit à sa femme :

Faites part de ces nouvelles à M. Despréaux à qui je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui.

Soit à Boileau :

Vous me ferez beaucoup de plaisir de l'envoyer à ma femme quand vous l'aurez lue, car je n'ai pas le temps de lui écrire.

Parfois, il est vrai, Racine prévoyait qu'il ne serait pas en état de donner de ses nouvelles de plus de quatre ou cinq jours, mais on comprend, au ton dont il s'en excuse, que cela était exceptionnel. Ses correspondants ne lui faisaient pas attendre leurs réponses : sa femme et son fils lui adressaient des lettres quotidiennes et Boileau lui écrivait jusqu'à quatre fois en six jours.

Racine avait d'autant plus de mérite à entretenir cette correspondance régulière que les commodités lui faisaient souvent défaut et qu'il écrivait ses lettres dans des conditions peu propices, par exemple « au bout d'une table environnée de « gens qui raisonnent de nouvelles et qui veulent à tous « moments que j'entre dans la conversation ». Quand, par hasard, il avait ses aises et les « pieds chauds », il ne manquait pas de le dire et de s'en féliciter. On pense bien que ces lettres n'étaient pas seulement lues par leurs destinataires; Boileau surtout les communiquait généralement à leurs amis communs.

Si nous les possédions toutes, nous aurions dans les mains

(1) Sauf indication contraire, les passages en petit texte ou entre guillemets sont tirés des lettres de Racine.

non seulement une des plus intéressantes productions de l'esprit et du cœur de notre grand tragique, mais encore une contribution d'une valeur inestimable à l'histoire politique et littéraire et à la vie privée du XVIIe siècle. Malheureusement, la plupart de ces lettres ont disparu, soit qu'elles aient été égarées, soit plutôt qu'elles aient été délibérément détruites.

D'abord Racine, n'ayant rien de caché pour sa femme, ne voulait pas apparemment que les lettres qu'il lui écrivait fussent conservées. Aussi de celles-là, il ne nous en est parvenu qu'une seule, délicieuse, il est vrai, dans sa simplicité. Racine y parle avec un complet abandon successivement de son cheval, de son fermier, de la situation militaire et politique. La note tendre s'y trouve aussi dans la dernière phrase où apparaît le tutoiement, beaucoup plus rare au grand siècle que chez nous :

Adieu, mon cher cœur, embrasse tes enfants pour moi...Ecris-moi souvent... Adieu encore un coup.

Du moins avons-nous des raisons de croire que les treize lettres qui nous restent de toutes celles que Racine a écrites du front nous sont parvenues à peu près intactes. Il est vrai que Boileau avouait à son jeune ami Brossette, le 4 mars 1703, qu'il désirait retoucher ses lettres avant de les lui communiquer :

Je les ai écrites la plupart avec la même rapidité que je vous écris celle-ci et sans savoir souvent où j'allais. M. Racine me récrivait de même et il faudrait aussi revoir les siennes. Cela demande beaucoup de temps. D'ailleurs il y a dedans quelques secrets que je ne crois pas devoir être confiés à un tiers.

Cet aveu pourrait nous inquiéter si nous possédions toute la correspondance de Racine, mais, comme le dit Boileau, une retouche de ce genre demande beaucoup de temps, et le petit nombre de lettres qui nous sont parvenues prouve que, faute de temps, Boileau d'abord, puis Louis Racine ont préféré détruire ce qu'ils ne pouvaient revoir.

Ainsi, de toutes ces lettres dont Racine se dit accablé et qu'il a écrites « sur le front », devant Namur, Mons, Cateau-Cambrésis, Le Quesnoy, aux camps de Thiensis, Gevries et Gemblours, nous n'en possédons que treize (1) : neuf adres-

(1) Les œuvres complètes de Racine comprennent 155 lettres : 35 écrites dans sa

sées à Boileau, trois à Jean-Baptiste Racine, une à Mme Racine. Les premières sont les plus longues, elles ont en général de six à sept pages, l'une d'elles a plus de dix pages. Celles que Racine a écrites à son fils sont les plus courtes et cela s'explique car le jeune Racine n'avait alors que treize à quatorze ans. Quant à la lettre écrite à Mme Racine, elle est d'environ trois pages et semble écrite assez à la hâte.

§

De quoi est-il question dans ces lettres? Racine, qui s'accuse bien à tort de « verbiage », y parle un peu de tout, de la guerre d'abord et surtout ; et nous verrons plus loin dans le détail ce que l'auteur de *Phèdre* pense de la conduite des opérations, de notre artillerie, de la valeur de nos troupes, en un mot de cette guerre d'il y a 225 ans, qui, comparée à celle d'aujourd'hui, présente avec elle quelques différences et tant d'aspects communs. Racine y parle aussi avec Boileau de littérature, de poésie. Les deux auteurs ne sont plus dans la période de leur merveilleuse fécondité. Racine ne songe qu'à ses cantiques spirituels, et Boileau s'essouffle à chanter la prise de Namur et à rimer une satire contre les femmes et le mariage. De ses cantiques Racine parle peu, mais par contre il est question dans ses lettres de l'Ode que Boileau avoue n'avoir « pas encore digérée » et qu'il reconnaît « encore au maillot », quoiqu'il y ait « épuisé toutes les hyperboles et toutes les hardiesses de notre langue », tandis que Racine, plus indulgent que son ami et que la postérité, trouvait les stances très belles.

Une préoccupation qui revient souvent dans les lettres de Racine, c'est celle de sa famille et de ses intérêts. Il avait sept enfants, tous jeunes, et qu'il désirait établir le mieux possible, et lui qui avoue quelque part qu'il « se plaît dans sa famille plus qu'il n'a jamais fait », devait penser souvent à ces petites têtes blondes ou brunes qu'il chérissait tendrement.

Jean-Baptiste, son fils aîné, bon, élève intelligent et vif très curieux, au grand désespoir de son père, de romans et d'opéras.

Louis, le dernier-né, « le petit Lionval », très joli, fort éveillé, qui, sous les yeux de sa mère amusée, eut belle peur à la foire à la vue d'un éléphant.

jeunesse, 50 adressées à Boileau de 1687 à 1698, 55 à son fils de 1691 à 1699, 15 à diverses personnes.

Ses cinq filles, toutes si intéressantes à observer et en qui leur père, si habile à connaître et à peindre l'âme féminine, retrouvait parfois peut-être quelques traits de ces héroïnes immortelles qu'il avait créées.

L'aînée, âme inquiète, triste, incertaine, attirée vers le cloître et séduite par le monde, qui, après de longues et déchirantes luttes, revint à « ses petits ajustements » et, décidée au mariage, donna à l'une de ses sœurs un bréviaire inutile, « ayant choisi, disait sa mère, un état où elle n'aura pas de « bréviaire à dire ». Tendre, douce, éprise de lecture, c'est celle que son père dit avoir le plus aimé, bien que toute sa correspondance déborde d'affection pour les quatre autres : les deux grandes, Nanette et Babet, les deux petites, Fanchon et Madelon.

Nanette, la joie de la maison, qui en prenant le voile à Melun devint la Mère Sainte-Scholastique, toujours gaie et d'une fermeté de caractère au-dessus de son âge, riant au milieu de ses larmes à l'issue de sa profession, dont Racine, encore tout bouleversé, a écrit un poignant récit.

Babet, « fort jolie de sa personne », et qui parut telle à son cousin le mousquetaire, lorsqu'il la vit chez les dames de Variville où elle accomplissait son noviciat. D'un caractère enjoué, elle écrivait à son père « les plus jolies lettres du monde et les plus vives, sans beaucoup d'ordre.., »

Fanchon, qui aimait la lecture, avait une mémoire étonnante, « la plus jolie de tous nos enfants », mais qui ne parlait que de rejoindre au couvent de Melun sa sœur Nanette.

Madelon, qui n'avait pas la même impatience que ses aînées de quitter ses parents et qui, au contraire, avait encore tout enfant beaucoup de goût pour le monde, spirituelle mais railleuse, ce dont son père la morigénait.

On comprend que le sort de toute cette petite famille le préoccupait vivement, et si les treize lettres contiennent peu de renseignements à ce sujet, par contre les cinquante-cinq lettres que nous possédons de Racine à son fils Jean-Baptiste nous donnent de sa vie familiale un tableau très vivant.

Les questions d'intérêt ne sont pas oubliées dans sa correspondance de l'armée. Racine était un homme d'ordre qui tenait très exactement ses registres de recettes et de dépenses. Ses charges étaient lourdes : il entretenait sa nombreuse

famille, sinon avec luxe, du moins très honorablement (Mme Racine avait deux carrosses) ; il venait en aide régulièrement à quelques parents pauvres, à sa vieille nourrice ; enfin les campagnes aussi bien que le séjour de Versailles, avec ses fréquents déplacements, entraînaient bien des dépenses. Mais, d'un autre côté, ses revenus étaient considérables. Si la représentation et l'impression de ses œuvres lui avaient procuré de quoi vivre, elles ne l'avaient pas enrichi. Sa femme ne lui avait apporté qu'une fortune médiocre. Par contre, Racine avait reçu du roi de nombreuses et larges libéralités : charge de trésorier général de France aux bureaux de finances de Moulins, pension d'homme de lettres et pension d'historiographe, charge ordinaire de gentilhomme de Sa Majesté, enfin gratifications diverses dont le montant seul atteignait en dix ans 3.900 louis, soit 42.900 livres.

Dans les lettres de Racine, les soucis d'intérêt voisinent avec les nouvelles de la cour et les conseils de prudence et de tactique mondaines que notre historiographe prodigue à son collègue, moins bon courtisan que lui. Il recommande à son ami de faire visite au neveu d'un ministre ou au père La Chaise, d'écrire au chancelier, de remercier le roi, et il corrige les lettres que Boileau lui communique. Il demande même à l'auteur des *Satires* de faire grâce à Fontenelle à cause de ses protecteurs ; il juge s'il convient d'écrire à Mme de Maintenon sur le ton gai ou sur le ton triste ; et c'est encore lui qui suggère de glisser dans la satire contre les femmes un habile éloge de la dernière et toute puissante favorite, dont il faut garder la faveur. Racine y tient d'autant plus que Boileau doit se faire pardonner d'elle et du roi quelques saillies par trop imprudentes, comme celles qui, à deux reprises, et à la stupeur générale des courtisans, lui firent prononcer devant Louis XIV et Mme de Maintenon le nom de Scarron, en l'accompagnant de commentaires peu flatteurs pour le prédécesseur du roi-soleil.

Tout cela, on peut s'attendre à le trouver dans la correspondance d'un poète qui est aussi un courtisan, mais ce qu'on est étonné d'y voir et qui pourtant y tient une bonne place, c'est ce défaut de nos mœurs politiques que nous appelons « les recommandations ». Chose curieuse, Racine « recommandait », comme un député ou un conseiller général. Si ce

rôle de Racine ne s'expliquait tout simplement par cette raison qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, il se comprendrait par la situation privilégiée du poète auprès du roi. On connaissait la faveur dont jouissait Racine, et les parents, les amis, les solliciteurs recherchaient son appui, aussi bien pour obtenir des places que pour gagner des procès ou être exemptés d'impôts.

On trouve parmi ces clients du poète les noms les plus divers : cousins et neveux, religieux de Port-Royal, paysans des environs de l'abbaye, mais on est tout de même assez surpris et amusé d'y voir le grand Arnauld, l'austère et intransigeant janséniste, qui, de Bruxelles où il vivait en exil, écrivait à Racine dont il sollicitait l'appui successivement pour un homme sans emploi, pour un notable habitant de Liége, etc. :

On cherchait des recommandations... mais j'ai assuré... qu'il n'y en avait point de meilleure que la vôtre... sachant combien ce vous est un plaisir d'obliger vos amis.

Quant à Boileau, il s'occupait toujours de pousser quelque frère, neveu ou beau-frère, et la nomination à un canonicat de la Sainte-Chapelle de son frère Jacques, le doyen de Sens, coûta à Racine, au milieu des fatigues de la campagne de 1693, de longs efforts dont il fut sans doute payé par les transports de son ami qui le remerciait dans les mêmes termes que le ferait de nos jours un fonctionnaire gratifié d'un avancement inespéré :

Vous seriez ravi vous-même de voir combien d'un seul coup vous avez fait d'heureux.

Aussi Racine méritait-il bien l'épithète d'ami « effectif », que lui décernait Arnauld et que reprenait Boileau, lequel, trouvant ce qualificatif insuffisant, le mettait au superlatif « mon effectissime ami » ! Ajoutons pour être juste que Racine, lorsque lui-même recommandait un de ses obligés, avait le scrupule de terminer ainsi sa requête : « Si cela peut se faire dans « les règles et sans blesser la conscience. »

Bien que Racine se plaigne parfois de « la négligence des commis de la poste », le service des courriers était beaucoup plus rapide qu'on pourrait le croire. Nous constatons par exemple qu'une lettre écrite le 30 mai du Quesnoy arrivait à Paris

le 2 juin, qu'une autre datée de Gemblours (Brabant) le 9 juin parvenait à Paris le 13. Il faut reconnaître qu'à cette époque arriérée le service de la poste aux armées était assez bien organisé.

Quel que soit le sujet traité dans cette correspondance du front, le ton reste toujours celui de la simplicité et de la sincérité. Le style est si clair que Boileau reconnaît qu'une page « lui a fait comprendre... ce que les plus longues relations « ne lui auraient peut-être pas appris ». Racine néglige à dessein, il le dit expressément, « la supputation exacte du nom « des bataillons et de chaque compagnie » il laisse, dit-il, ce soin à Dangeau ; mais tous les détails qu'il donne sont exacts, car ces lettres, ne l'oublions pas, doivent servir plus tard à écrire l'histoire du règne, et si Racine et Boileau n'ont pu les utiliser, du moins notre curiosité se réjouit actuellement des comparaisons si suggestives que ces lettres nous permettent de faire.

§

Il n'est pas inutile de remarquer que, sur les treize lettres qui nous restent de celles que Racine a écrites sur le front, il y en a une de 1691, huit de 1692, quatre de 1693. Les opérations militaires de ces trois années sont parmi les plus importantes de la guerre de la ligue d'Augsbourg (1689-1697). En 1689, Louvois ordonne l'incendie du Palatinat ; 1690 voit la victoire de Fleurus ; 1691 la prise de Mons et le brillant succès de Leuze. C'est pourtant une des années difficiles de la guerre, à cause de la crise financière qui sévit en France et qui décide Louis XIV à envoyer à la Monnaie pour les faire fondre les meubles d'argent de Versailles. C'est la manière du grand roi d'apporter son or à la Banque de France. En 1692, se placent le siège et la prise de Namur, la victoire de Steinkerque ; en 1693, la sanglante victoire de Neerwinden. Les années suivantes ne voient plus de grandes opérations : la ligue est vaincue et réduite à la paix, qui est définitivement consacrée en 1697 par le traité de Ryswick.

Fleurus, Steinkerque et Neerwinden, trois grandes et belles victoires dues au maréchal de Luxembourg, le glorieux bossu, le tapissier de Notre-Dame, l'ami et le protecteur de nos deux historiographes.

Si Racine n'a certainement pas assisté aux deux dernières

batailles, il a vu les sièges de Mons et de Namur et d'autres engagements moins importants. La guerre de siège dont il a été témoin présente toutes les caractéristiques de celle qui se déroule sur le front occidental depuis la bataille de la Marne, et c'est à nos combats de Champagne et d'Artois que l'on pense quand on lit les récits de la victoire de Neerwinden, où l'infanterie française, exécutant pour la première fois une charge à la baïonnette, se rua sur l'armée ennemie campée derrière des tranchées que protégeaient des haies et des fossés.

La grande différence entre la guerre que Racine a vue et celle à laquelle nous assistons consiste dans le chiffre des effectifs en présence. Rappelant à Boileau que les armées des Romains n'ont guère passé quarante ou tout au plus cinquante mille soldats, Racine constate avec admiration que l'armée du roi et celle du maréchal de Luxembourg atteignaient en tout cent vingt mille hommes. « Si, écrit-il, on n'a jamais vu « tant de troupes ensemble, assurez-vous que jamais on n'en a « vu de si belles. » Sur ce total, il dénombre cent douze bataillons et deux cent quatre-vingt dix-neuf escadrons, ce qui fait plus que renverser les proportions établies aujourd'hui entre les troupes d'infanterie et de cavalerie.

Ajoutons que les armes autrement moins meurtrières ne causaient que des pertes insignifiantes au regard d'aujourd'hui. C'est ainsi que Racine note que huit compagnies engagées dans un combat violent ne laissent sur le terrain que deux cents hommes. Mais déjà à cette époque les cadres étaient particulièrement éprouvés puisque, sur les huit capitaines qui conduisaient ces compagnies, sept furent tués ou blessés. Quand il veut prouver l'effet terrible du canon et des bombes, Racine assure à Boileau que notre artillerie a tué en deux jours douze cents hommes.

Autant que l'écart des effectifs, ce qui nous surprend dans ces guerres d'autrefois, ce sont les rapports entre ennemis. Ce n'est pas toujours « la guerre en dentelles », mais quand il s'adresse à un adversaire digne de lui, Anglais, Espagnol, Hollandais, le soldat français est heureux de donner libre cours aux élans chevaleresques de son cœur et aux galantes reparties de son esprit. Les traits de ce genre sont si nombreux et si connus qu'il est inutile de les citer. On ne peut pourtant s'empêcher de rapporter l'exclamation du général d'infanterie,

comte de Solms, ému de la générosité du soldat français :

Quelle nation est la vôtre ! Vous vous battez comme des lions et vous traitez les vaincus comme s'ils étaient vos meilleurs amis.

Mais, remarquons-le sans tarder, déjà à cette époque l'Allemand était l'adversaire cruel et déloyal qui décourage toute pitié et ne mériterait pas qu'on lui fasse quartier :

On n'en faisait point aux Allemands, écrit Racine, parce qu'ils avaient menacé de n'en point faire.

C'est d'ailleurs un des rapprochements les plus curieux que nous permettent les lettres de Racine de comparer la situation d'il y a deux cent cinquante ans et celle d'aujourd'hui. La France luttait, il est vrai, à cette époque, contre une coalition où entraient l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande; mais nos ennemis, c'étaient d'abord et surtout les Allemands.

Quand on lit le précis historique rédigé par Racine des campagnes de Louis XIV depuis 1672 jusqu'en 1678, on est stupéfait de voir combien l'histoire se renouvelle. L'empereur d'Allemagne « ne se souvient plus des engagements qu'il avait « faits avec le roi de France ni du traité qu'il avait signé. Il « emploie... tout ce que la passion peut inspirer de plus vio- « lent et de plus aigre... Il fait des plaintes et des manifestes « remplis d'injures... Il fait même des protestations au pied « des autels... Il se montre... un crucifix à la main... et oublie « que les Hollandais qu'il prenait sous sa protection étaient « les plus constants ennemis de la religion catholique... Natu- « rellement envieux de la gloire des Français... qu'ils ne pou- « vaient souffrir pour voisins... les Allemands regardaient « déjà la France comme un butin qu'ils allaient partager entre « eux... Leur armée s'étant grossie des troupes de l'électeur « de Brandebourg et de celles du duc de Zell, ce déluge « d'Allemands se répandit de tous côtés dans la Haute- « Alsace, résolu... de fondre à la première occasion dans la « Franche-Comté.»

Mépris des traités, manœuvres déloyales, emploi sacrilège de l'idée religieuse, brusque invasion de hordes innombrables, avidité territoriale, tout cela a été constaté il y a plus de deux siècles par Racine, comme par nous aujourd'hui. Y manque-t-il seulement le pillage? Non, puisque l'historiographe consignait

dans ses notes que « l'empereur, pour ramener les mécon-« tents, leur écrivait pour les exhorter à venir partager avec « lui les grands butins qu'il faisait en France ».

Cette guerre de siège à laquelle assistait Racine nécessitait une tactique analogue et des engins similaires à ceux que nous employons. Contre un ennemi « s'opiniâtrant à demeurer sous « de grosses places et derrière des canaux et des rivières », les attaques doivent se faire avec « beaucoup de précaution » et en même temps « avec une vigueur extraordinaire ». On creuse des tranchées que Racine dépeint avec admiration comme « quelque chose de prodigieux, embrassant à la fois « plusieurs montagnes et plusieurs vallées avec une infinité de « tours et retours, autant presque qu'il y a de rues à Paris ».

Quelques années auparavant, au cours d'un voyage à Maintenon où le roi faisait construire l'aqueduc dont certaines parties subsistent encore, Racine écrivait à Boileau :

Il y a là près de trente mille hommes qui travaillent, tous gens bien faits et qui, si la guerre recommence, remueront plus volontiers la terre devant quelque place sur la frontière que dans les plaines de la Beauce.

Ces tranchées que Racine juge « fort belles », il les a vues, il y a passé de longues heures, mais quand il en parle, il s'attache, avec une délicatesse que nos soldats ont naturellement retrouvée, à rassurer son ami :

Quoique je vous dise que j'aie été dans la tranchée, n'allez pas croire que j'aie été dans aucun péril ; les ennemis ne tiraient plus de ce côté-là, et nous étions tous ou appuyés sur le parapet ou debout sur le revers de la tranchée. Mais, [ajoute-t-il gaiement], j'ai couru d'autres périls, que je vous conterai en riant quand nous serons de retour.

Si le récit promis à Boileau nous était parvenu, il nous aurait sans doute montré notre grand tragique sous un aspect imprévu, et peut-être même l'anecdote aurait mérité de trouver place dans quelque « Echo des Tranchées » ou « Journal des Gourbis ».

En historien scrupuleux, Racine s'est familiarisé avec l'art de la guerre, et les termes qu'il emploie (et qui nous sont familiers) sont toujours exacts et précis. Mais c'est surtout quand elles parlent de notre artillerie que ses lettres nous intéressent et semblent dater de quelques jours : « Feu d'artille-

« rie, effet terrible du canon et des bombes, tempête de canon, « feu épouvantable, nos bombes, nos batteries, tout notre « canon », voilà quelques-unes des expressions qui viennent sous la plume de Racine et qui traduisent son admiration et son horreur.

Tout serait à citer et pourtant quelques lignes doivent l'être :

Imaginez-vous trois batteries qui se croisent, et qui tirent continuellement sur de pauvres gens qui sont vus d'en haut et de revers, et qui ne peuvent pas trouver un seul coin où ils soient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tous pleins de corps dont le canon a emporté les têtes, comme si on les avait coupées avec des sabres.

Et quelques jours plus tard :

Nos bombes ne les laissaient pas respirer : ils voyaient sauter à tout moment en l'air leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin ; et étaient si las de se jeter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns se tenaient debout, au hasard de ce qui en pourrait arriver ; les autres avaient creusé de petites niches dans des retranchements qu'ils avaient faits dans le milieu de l'ouvrage, et s'y tenaient plaqués tout le jour. Ils n'avaient d'eau que celle d'un petit trou qu'ils avaient creusé en terre, et ont passé ainsi quinze jours entiers.

Le problème des munitions se posait déjà, car la consommation, relativement très faible, était en rapport avec les moyens de transport, bien rudimentaires, et Racine est tout heureux quand il peut écrire : « Heureusement, nous ne crai« gnons pas d'en manquer sitôt. » Puis quelquefois de bonnes aubaines se présentaient, comme celle qui fit découvrir chez les RR. PP. jésuites de Namur douze cent soixante bombes toutes chargées avec leurs amorces. Racine qui, comme Boileau, aimait peu les jésuites, mais les craignait beaucoup, se hâte de raconter la chose à son ami et il ajoute avec un sourire :

Les bons pères gardaient précieusement ce beau dépôt, sans en rien dire, espérant vraisemblablement de les rendre aux Espagnols, au cas qu'on nous fît lever le siège. Ils paraissaient pourtant les plus contents du monde d'être au roi ; et ils me dirent à moi-même, d'un air riant et ouvert, qu'ils lui étaient trop obligés de les avoir délivrés de ces maudits protestants qui étaient en garnison à Namur, et qui

avaient fait un prêche de leurs écoles. Le roi a envoyé le père recteur à Dôle ; mais le père de la Chaise dit lui-même que le roi est trop bon, et que les supérieurs de leur compagnie seront plus sévères que lui.

Racine laisse son ami libre de rapporter le fait, mais prudemment il lui demande de ne point le citer.

On pense bien que dans ces troupes composées de gens du métier, la discipline était plus dure que dans une armée de soldats-citoyens. Pourtant « on était fort gai » à l'armée et l'état moral était excellent, grenadiers, mousquetaires et soldats des gardes rivalisant de bravoure jusqu'à l'extrême limite de l'esprit de corps.

Sur la bravoure de nos troupes, Racine rapporte des faits profondément émouvants, tant à cause de l'héroïsme qui s'en dégage que de la parenté que ces actions d'éclat présentent avec celles qui chaque jour provoquent notre admiration. On croirait lire des pages du *Journal officiel :*

J'ai retenu cinq ou six actions ou paroles de simples grenadiers dignes d'avoir place dans l'histoire... Les grenadiers ont été aussi braves que les mousquetaires... Les grenadiers du régiment des gardes françaises et ceux des gardes suisses se sont entre autres extrêmement distingués... On raconte plusieurs actions particulières que vous entendrez avec plaisir... En voici une... que j'ai ouï conter au roi lui-même.

Et ce sont des actes de folle bravoure, de superbe héroïsme, des récits tragiques ou édifiants, comme ceux où figurent le grenadier Sans-Raison (« Voilà un vrai nom de grenadier », dit Racine), et son lieutenant, le frère Roquevert.

N'est-ce pas, pour ces braves, une belle récompense que leurs faits glorieux aient été recueillis et admirés par celui qui a créé et fait parler tant de héros ? Racine pourtant a fait plus : il a collaboré à la création de l'ordre de Saint-Louis, institué le 10 mai 1693, et, comme on peut s'y attendre, ses conseils sont inspirés de ce goût et de cette mesure qui sont l'un des charmes les plus délicieux de son œuvre.

Ce que vous avez imaginé, [écrit-il à Boileau], me paraît fort beau, mais, pour moi, je voudrais simplement mettre pour type la croix même de Saint-Louis, et à la légende *Ordo militaris*, etc. Chercherons-nous toujours de l'esprit dans les choses qui en demandent le moins ?

De telles troupes méritaient de grands chefs. Elles les avaient, très braves, très savants dans leur art, très humains aussi.

D'abord le roi qui, au moment des attaques, « était là en « personne à la tête de son régiment et donnait ses ordres à la « demi-portée du mousquet. Il avait seulement devant lui trois « gabions, presque tous pleins de pierre, la plus dangereuse « défense du monde. » Le Grand Dauphin, brave et modeste, qui allait trop souvent et trop longtemps à la tranchée et qui écrivait au Roi : « Nous sommes fort bien, Vauban et moi, parce « que je fais tout ce qu'il veut. » M. le Prince, fils du grand Condé, qui, « dès qu'il vit que l'action allait commencer, ne « put s'empêcher de courir à la tranchée et de se mettre à la « tête de tout ». M. le Duc, fils du précédent, qui « y fit à la Condé, c'est tout dire ». M. de Chartres, le futur Régent, alors âgé de dix-huit ans, qui « chargea trois ou quatre fois à la tête « de divers escadrons et fut débarrassé des ennemis, ayant « blessé de sa main l'un d'eux qui le voulait emmener ». Tous les autres princes, et les officiers, toujours au premier rang, et, ce qui ne laisse pas d'étonner un peu, tous, même le grand roi, attentifs aux avis des deux chefs de l'armée, Vauban et Luxembourg.

Vauban, qui joignait « l'art et les précautions... pour épar« gner bien de braves gens qui s'iraient faire tuer mal à pro« pos », parlait à ses soldats, qu'il appelait « mes enfants », comme notre généralissime à ses glorieuses troupes. Vauban, « qui se trouvait partout », vit un seul jour son avis rejeté par Louis XIV qui, ensuite, « lui promit qu'une autre fois il le « laisserait faire ».

Le maréchal de Luxembourg, « qui était quelque chose de « plus qu'humain, volant partout, et même s'opiniâtrant à con« tinuer les attaques dans le temps que les plus braves étaient « rebutés, menant en personne les bataillons et les escadrons « à la charge... Vous n'avez jamais vu un homme de cette « bonté et de cette magnificence. »

§

Ainsi, quand on lit la correspondance de Racine, on voit, comme dans le temps présent, la France lutter, avec la même tactique, contre le même ennemi, auquel elle oppose des troupes admirable de vaillance, des chefs dignes de leurs soldats,

une artillerie sans rivale. Bien d'autres rapprochements viennent à l'esprit.

C'est l'attitude du pape qui déjà à cette époque n'était pas toujours bien instruit de la vérité, comme le montre un trait que Racine recueille dans ses notes et qui ne manque pas de piquant. Le futur Innocent XII, quelques années avant son élection au pontificat, n'avait que de vagues notions de géographie et ne savait que peu de chose des affaires d'Orient, bien qu'il eût été nonce en Pologne Invité à entretenir le pape du siège et de la situation de Belgrade, « le bon prélat, fort « embarrassé, se confia à un capitaine suisse de la garde du « pape, qui avait servi quelques années en Hongrie. Ce capi- « taine fit ce qu'il put pour lui faire comprendre la situation « de cette place : et lui ouvrant les deux doigts de la main, lui « disait : Eccovi la Sava, ecco il Danubio ; et dans la fourche « des deux doigts : Ecco Belgrada (1). (Le futur pontife) s'en « alla à l'audience, tenant ses deux doigts ouverts, et répétant « la leçon du Suisse ; mais, sur le point d'entrer, il oublia « lequel de ses doigts était la Save ou le Danube, et revint au « Suisse lui redemander la position de ces deux rivières. » Et Racine ajoute, peut-être sérieusement : « Du reste, pape de « grande piété et aimant fort l'Eglise. »

C'est encore la présence parmi les grenadiers qui, au dire de certains, « font profession d'être les plus grands scélérats « du monde », de gens fort réglés qui servent la messe et font leurs dévotions. C'est le père La Chaise qui se tient dans « la tranchée et même fort près de l'attaque pour la voir plus « distinctement », ce que Racine note en ajoutant : « Ne dites « rien de cela à personne, car on croirait la chose inventée, et « elle est très vraie et très sérieuse. »

C'est aussi l'emploi des ruses encore en usage : « un officier « ennemi, déguisé en soldat avec un simple habit gris... deux « mousquetaires blessés qui se couchent parmi les morts de « peur d'être achevés... »

C'est enfin la préoccupation constante que dans ses lettres Racine montre de l'opinion des gazettes et le souci qu'il a de les renseigner exactement. Il semble bien que les lettres que Boileau recevait de l'armée, doublement intéressantes puisqu'elles apportaient les nouvelles des opérations militaires et

(1) Voici la Save, voilà le Danube... Belgrade est là.

les derniers bruits de la cour, il les communiquait à l'abbé Renaudot, directeur de la Gazette.

Vous me feriez un fort grand plaisir, écrit Racine à son ami, quand vous aurez lu tout cela, de l'envoyer bien cacheté, avec cette même lettre que je vous écris, à M. l'abbé Renaudot, afin qu'il ne tombe point dans l'inconvénient de l'année passée. Je suis assuré qu'il vous en aura obligation... Il pourra distribuer une partie des choses que je vous envoie en plusieurs articles, tantôt sous celui de Bruxelles..., tantôt même sous l'article de Malines ou de Vilvorde.

Et plus loin :

Je conjure M. l'abbé Renaudot, quand il aura fait son usage de tout ceci, de bien recacheter et cette lettre et mes mémoires, et de les renvoyer chez moi.

Et toujours dans la même lettre :

Je fais mille compliments à M. l'abbé Renaudot ; et j'exciterai ce matin M. de Croissy à empêcher, s'il peut, le malheureux *Mercure galant* de défigurer notre victoire.

Voilà pour « le front ». Mais « à l'arrière », il y avait déjà des « civils » qui suivaient les opérations sur des cartes, qui, « sachant toujours plus de nouvelles qu'il n'y en a », faisaient quelquefois courir des faux bruits, et même qui « commen-« çaient à s'ennuyer de voir si longtemps remuer la terre ». Boileau, bien à l'aise dans son logis d'Auteuil, consultait une carte qui devait être assez détaillée puisque Racine l'assure qu'il y trouvera tel et tel petit village qu'il indique. Quant aux faux bruits, notre historiographe s'empressait en souriant de les démentir, tel celui qui affirmait qu'on allait détourner la Meuse, « ce qui serait, dit Racine, une étrange entreprise ».

Est-il nécessaire de dire que, de ces lettres écrites du « front », se dégage toujours une confiance profonde et raisonnée dans les destinées de la France. C'est un point sur lequel nos deux amis sont d'accord et certaines des phrases qu'ils ont écrites il y a plus de deux siècles expriment d'une manière saisissante les sentiments de leurs arrière-neveux. « Gloire « pour gloire, remarque Boileau, il me semble que les lauriers « sont aussi bons à cueillir sur le Rhin et sur le Danube que « sur l'Escaut et sur la Meuse. » Et, parlant de l'échec des Autrichiens devant Belgrade, occupée par les Turcs, Racine se réjouit de cet événement, car, écrit-il à son fils, « l'animo-

« sité des Allemands est si grande contre nous qu'on est pres-
« que obligé de remercier Dieu de leur mauvais succès, afin
« qu'ils soient forcés de faire leur paix avec nous, et de con-
« sentir au repos de la chrétienté, plutôt que de s'accommoder
« avec les Turcs ».

Trouverait-on chez les historiens les plus perspicaces et même chez les Nostradamus les plus clairvoyants des visions plus sûres, et pouvait-on s'attendre à lire des leçons de politique étrangère chez le plus tendre et le plus pur de nos classiques ?

PROSPER SARDOU.

IN MEMORIAM

OLIVIER HOURCADE

—

I

Sur le vitrail où ton pur profil s'imprécise,
Beau chevrier du Pinde à qui l'Ange a parlé,
Le laurier du soldat qu'une auréole irise
S'avive, au sang jailli de l'horizon foulé ;

Diacre, guerrier, poète, il est bon que t'élise
La gloire vierge dont s'éprit ton cœur ailé ;
La Rosace où s'inscrit ton ombre chaste, épuise,
Pour en nourrir ses feux, tout un monde écroulé !

Ils ne rediront plus, ceux que ton rêve étonne,
Que tout est vain hormis le crime monotone
De vivre sans amour, sans foi, sans loi, ni lieu !

Et bien d'autres, survie épique des tranchées,
Croiront ouïr chanter tes lèvres étanchées
Qu'ensanglanta, vin d'aube, un baiser de ton Dieu.

II

Olivier, ombre ardente où Minerve n'accueille,
Du geste de sa lance altière, que l'esprit;
Paix guerrière de l'âme, arbre sacré qu'effeuille
La gloire, et dont la sève illumine et nourrit;

Cette heure ténébreuse où trop d'espoir s'endeuille,
Haletante du choc brutal qui la surprit,
Mêle au mâle laurier la branche qu'elle cueille
Et, tressant la couronne héroïque, sourit!

Elle sait, maintenant, que la mort est vaincue;
Elle vit, à jamais, par ceux qui l'ont vécue,
Belle Heure défiant la lyre et le ciseau!

Et, refoulant des pleurs indignes de leur gloire,
Au rythme seul des cœurs battant vers la victoire
Elle berce ses morts du chant de leur berceau.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

EDGAR POE, CARLYLE, EMERSON

(PAGES DE JOURNAL)

—

LA SIGNIFICATION D'EDGAR POE

1er janvier 1880. — Dans le diagnostic de cette maladie qu'on nomme l'humanité — pour adopter, en la circonstance, ce qui paraît bien être l'état d'âme dominant chez l'individu et dans les écrits que j'examine — j'ai souvent pensé que les poètes, en quelque endroit de la liste que nous choisissions, présentent les indications les plus prononcées. Si l'on prend les artistes en masse, musiciens, peintres, acteurs et ainsi de suite, et si l'on considère chacun d'eux sans exception comme le rayonnement ou le rebord de cette roue à la rotation furieuse, la poésie, centre et axe de l'ensemble, où pourrions-nous ailleurs, en vérité, étudier aussi bien les causes, les produits, les comptes de ce temps, — le cas et la maladie de l'époque ?

Du consentement général, il n'est rien de mieux pour l'homme ou pour la femme qu'une vie parfaite et noble, moralement sans défaut, heureusement équilibrée dans son activité, physiquement saine et pure, accordant la proportion qui lui est due et pas davantage à l'élément de sympathie, d'émotion humaine — une vie, dans tous ses aspects, vécue sans hâte, sans repos, sans lassitude jusqu'à la fin. Et cependant il est une autre coupe de personnalité bien plus chère au sens artiste (qui aime le jeu des lumières et des ombres les plus vigoureuses) : celle où, sans jamais l'atteindre, on poursuit

toujours le type parfait, le bien, l'héroïque, mais à travers les échecs, les douleurs, les chutes momentanées, où l'on revient sans cesse à ce bien auquel, tout en le violant souvent, on reste passionnément attaché tant que l'esprit, les muscles, la voix obéissent à ce pouvoir que nous nommons la volonté. C'est ce genre de personnalité que nous trouvons plus ou moins dans Burns, Byron, Schiller et George Sand. Mais nous ne le trouvons pas dans Edgar Poe. (Tout ceci à la suite de la lecture que j'ai faite, par intervalles, ces trois derniers jours, d'un nouveau volume de ses poèmes — je l'ai emporté dans mes promenades autour de l'étang, où peu à peu je l'ai lu en entier.) Pourtant, au premier des deux types que je viens d'esquisser, Poe rend certainement le service d'établir un contraste et une contradiction absolus avec ce type, ce qui, à moins d'illustrer celui-ci, est le mieux qu'on puisse faire pour le mettre en valeur.

Sans presque offrir la moindre trace de principe moral, ni de la vie concrète avec ses héroïsmes, ni des simples affections du cœur, les poèmes de Poe attestent une faculté intense pour la beauté formelle et abstraite, avec l'art de la rime pratiqué à l'excès, un incorrigible penchant aux thèmes nocturnes, un sous-entendu démoniaque derrière chaque page ; jugés en dernier ressort, ils seront probablement rangés parmi les lumières électriques de la littérature d'imagination, brillantes jusqu'à éblouir, mais sans chaleur. La vie du poète et les souvenirs qui s'y rattachent dégagent, autant que ses poèmes, un attrait indescriptible. A celui qui, par un examen rétrospectif, serait capable de résoudre la question subtile de leur source, ceux-ci se trouveraient sans nul doute en intime concordance avec la naissance et l'ascendance de l'écrivain, son enfance et sa jeunesse, sa constitution physique, son éducation ou, ce qu'on nomme ainsi, ses études et ses fréquentations, la vie littéraire et la société de Baltimore, de Richmond, de New-York en ce temps-là — non seulement en rapport avec les lieux et les circonstances en eux-mêmes, mais souvent, très souvent, expressifs d'un singulier mépris pour cet entourage et en réaction contre tout cela.

Le passage suivant d'un article du *Star*, de Washington (16 nov. 1875), peut offrir à ceux que cela intéresse un plus ample développement de mon point de vue touchant cette in-

téressante figure et l'influence qu'elle représente à notre époque. Vers cette date, à Baltimore, on procéda à une translation publique des restes de Poe et à l'inauguration d'un monument sur sa tombe.

De Washington, où il faisait un séjour à ce moment, le *oldi gray* (1) se rendit à Baltimore et, malgré sa paralysie, consentit à venir de son pas traînant s'asseoir, sans dire mot, sur l'estrade, mais refusa de prononcer le moindre discours : « Je me suis senti — déclara-t-il — fortement poussé à venir ici pour assister en personne à cette cérémonie, en souvenir de Poe, impulsion à laquelle j'ai obéi, mais je ne me suis pas senti le moindrement poussé à faire un discours, ce à quoi, mes chers amis, je dois aussi obéir. » En conversation, après la cérémonie, Whitman dit néanmoins à un cercle familier d'auditeurs : « Pendant longtemps et jusqu'à une époque récente, l'œuvre de Poe m'a été antipathique. Je demandais et je demande encore, pour la poésie, le rayonnement du clair soleil, le souffle de l'air frais, la vigueur et la puissance de la santé, non du délire, même au milieu des plus orageuses passions, avec, comme fond permanent, les moralités éternelles. Sans répondre à ces exigences, le génie de Poe s'est pourtant conquis une place spéciale et j'en suis venu, moi aussi, à l'admettre pleinement et à l'apprécier, son génie et lui.

Une fois, dans un rêve, j'ai vu un bateau sur la mer, à minuit, par la tempête. Ce n'était pas un grand « carré », ni un majestueux vapeur se dirigeant avec fermeté au milieu de la bourrasque, mais il ressemblait à un de ces yachts goëlettes que j'ai souvent vus, à l'ancre, se balancer si légèrement sur les eaux qui entourent New-York ou dans le détroit de Long-Island — et qui maintenant fuyait sans direction, voiles arrachées et vergues brisées, à travers l'averse furieuse et les vents et les vagues de la nuit. Sur le pont une silhouette mince, élancée, belle, celle d'un homme sombre, qui paraissait trouver sa joie dans la terreur, les ténèbres et la destruction dont il était le centre et la victime. Ce personnage de mon rêve macabre pourrait représenter Edgar Poe, son esprit, sa fortune et ses poèmes — eux-mêmes de macabres rêves (2).

(1) Surnom familier de Walt Whitman.

(2) Ailleurs dans Whitman nous trouvons ces deux autres références à Edgar Poe. Aux premières pages de son journal, il écrit (*Spectacles de Broadway*) : « Je me souviens aussi d'avoir vu Edgar A. Poe et d'avoir eu une courte entrevue avec lui (cela doit avoir été en 1845 ou 46) dans son bureau, au second étage d'un bâtiment qui faisait le coin (Duane street ou Pearl street). Il était directeur et propriétaire ou associé du *Broadway Journal*. L'objet de ma visite était un article de moi qu'il avait publié. Poe fut très cordial, à la manière calme, avait bon air dans sa personne, sa tenue, etc... J'ai un souvenir net et agréable de sa mine, de sa voix de ses manières et de sa conversation ; très cordial et très humain, mais

On pourrait en dire bien davantage, mais je désirais surtout développer l'idée que j'ai indiquée en commençant. C'est par les poètes qu'elle lit que les capacités spirituelles d'une époque, les points faibles de ses bords, ses sous-courants (souvent plus significatifs que les plus grands courants de la surface) sont infailliblement indiqués. La douceur fade et le fantomatique qui ont si extraordinairement conquis les amateurs de poésie au dix-neuvième siècle, que signifient-ils ? La tendance invincible du développement poétique à la morbidité, à la beauté anormale, — le côté maladif de toute pensée de littérateur, ou de l'élégance en soi, — le rejet des éléments concrets de première main, des éléments vivaces et démocratiques tels que le corps, la terre et la mer, le sexe et le reste — et leur remplacement par des choses de seconde ou de troisième main, — quels rapports a tout ceci avec l'étude pathologique du présent ?

—

MORT DE THOMAS CARLYLE

10 février 1881. — Ainsi donc la flamme de la lampe, qui baissait et vacillait depuis longtemps, s'est complètement éteinte.

Comme écrivain représentatif, comme figure littéraire, nul autre homme ne léguera à l'avenir des suggestions plus significatives de notre époque orageuse, de ses furieux paradoxes, de son tintamarre, de ses périodes de parturition tourmentées que Carlyle. Et, comme souche, il est de notre branche à nous : ni latin, ni grec, mais absolument gothique. Raboteux, montagneux, volcanique, il était lui-même, plus qu'aucun de ses volumes, une Révolution française. A certains égards, jusqu'à ce moment-ci du dix-neuvième siècle, l'esprit le mieux armé, le plus perçant, même au point de vue universitaire, de toute l'Angleterre ; seulement il avait un corps maladif. La dyspepsie a laissé des traces en chacune de ses pages et de

atone, peut-être un peu vanné. » Et ce paragraphe dans *Un coup d'œil en arrière sur la route parcourue* : « Vers la fin j'avais, parmi bien d'autres choses, parcouru les poésies d'Edgar Poe — que je n'aimais pas, quoique je reconnusse toujours qu'au delà du champ restreint de leur mélodie (comme de perpétuels carillons musicaux sonnant du Si bémol au Sol) elles attestaient de mélodieuses expressions, peut-être insurpassées, de certaines phases aiguës de la morbidité humaine. (Le domaine de la Poésie est très vaste, — a place pour tous, — possède tant de palais !) Mais je fus payé de retour, dans les morceaux en prose de Poe, par l'idée que (en tout cas dans les actuelles occurrences, en notre temps) il ne peut y avoir de long poème. La même pensée m'avait hanté l'esprit auparavant, mais l'argumentation de Poe, bien que brève, acheva de me convaincre et m'en démontra la vérité. »

temps à autre elle remplit la plage. Parmi les leçons de sa vie — encore que cette vie ait atteint une étonnante longueur, — on peut remarquer celle-ci : quelle place occupe l'estomac derrière le génie et sa contrepartie la morale, et comme il les départage.

Deux éléments contradictoires et batailleurs semblent avoir lutté en cet homme, quelquefois le tirant de différents côtés comme des chevaux fous. C'était un Ecossais prudent, conservateur, sachant parfaitement quelle vaste et fétide blague est une grande partie du radicalisme moderne; mais, à côté de cela, son grand cœur réclamait une réforme, réclamait un changement — en fréquent et terrible désaccord avec son esprit méprisant. Aucun écrivain n'a mis dans ses livres autant de lamentations et de désespoir, parfois sensibles, plus souvent latents. Il me rappelle ce passage des poèmes de Young où, à mesure que la mort exigeant sa proie la serre de plus près, l'âme bondit de côté et d'autre en appelant, en criant d'une voix déchirante, en tempêtant, pour échapper au sort universel.

De faiblesses, même de taches positives, du point de vue américain, il eut sa part sérieuse.

Ce n'est pas pour son mérite purement littéraire (bien qu'il soit grand), ce n'est pas comme « homme qui écrit des livres », mais dans le fait qu'il détermina dans l'atmosphère satisfaite de notre temps une agitation irritante et pleine de doutes, et un choc dislocant, que repose la valeur suprême de Carlyle. Il est temps que les peuples de langue anglaise aient une idée vraie sur ce qui est la colonne vertébrale du génie, à savoir la puissance. Comme si on devait toujours lui servir cela coupé selon le biais de la mode, comme un manteau de dame ! Quel utile service rend cet homme ! Nos confortables milieux où l'on lit, comme il les secoue d'un peu de la colère et des accents prophétiques des anciens Hébreux ! Et ses accents sont tout pareils aux leurs, en vérité. Isaïe lui-même n'a pas plus de mépris et de menace : « La couronne d'orgueil, les ivrognes d'Ephraïm seront foulés aux pieds. Et la glorieuse beauté qui est au front de la grasse vallée sera une fleur flétrie. » (On emploie très à tort le mot prophétie; on le rétrécit au sens de prédiction simplement. Cela n'est pas le sens principal du mot hébreu que l'on traduit par « prophète » : il signifie quelqu'un dont l'esprit bouillonne et s'épanche comme une fon-

taine, sous la pression des spontanéités internes et divines révélant Dieu. Prédiction n'est qu'une très minime part de prophétie. La grande chose, c'est de révéler et de répandre les divines suggestions qui s'efforcent à naître dans l'âme. (Ceci est succinctement la doctrine des Amis ou Quakers.)

Puis la simplicité et la force intense de cet homme, avec ses apparences frêles,— un dur nœud de chêne que l'on ne pouvait pas user, — un vieux paysan habillé de vêtements bis et sans élégance,— fascinant en ses faiblesses mêmes. Qu'est-ce que cela fait qu'il ait écrit, au sujet du Dr Francia, *Coup de Désespoir* et *la Question noire* — et qu'il n'ait nullement admiré nos Etats-Unis? (Je doute qu'il ait jamais pensé ou dit de nous moitié autant de mal que nous le méritons.) Comme il plonge en faisant rejaillir l'eau, tel un léviathan, dans les océans de la littérature et de la politique modernes! Assurément, touchant celle-ci,il est nécessaire tout d'abord de se représenter, après les avoir observés dans la réalité, la misère crasseuse, le vice, l'endurcissement invétéré qui règnent dans le gros de la population des Iles Britanniques, la routine de rond-de-cuir, la fatuité, le larbinisme qui s'y montrent partout, pour comprendre le sens ultime de ses pages. En conséquence,je considère Carlyle, bien qu'il n'ait été ni « quarante-huitard » ni radical, comme celui qui a émis l'appréciation ou la protestation de beaucoup la plus indignée touchant les fruits du système féodal dans la Grande-Bretagne d'aujourd'hui, — l'état de pauvreté et de dégradation croissantes de vingt millions de sans-asiles, de sans-terre, pendant que quelques milliers, ou plutôt quelques centaines d'individus possèdent le sol entier, l'argent et les gras emplois. Le commerce et les navires, les cercles et la culture, le prestige et les canons, et le raffinement d'une élite formant la classe de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie, avec tout le confort moderne, ne peuvent commencer de compenser ou de justifier une aussi prodigieuse bassesse dans l'égoïsme.

Le moyen de vérifier l'importance de ce qu'il a laissé à son pays serait de considérer ou d'essayer de considérer,un moment, les forces déployées de la pensée anglaise, le résultat d'ensemble de ces cinquante dernières années, *mais en supprimant Carlyle*. Ce serait comme une armée sans artillerie. La parade serait encore brillante et riche — avec Byron, Scott, Tennyson,

et bien d'autres, — cavaliers, rapide infanterie et étendards claquants, — mais le lourd grondement final, si cher aux oreilles du vétéran et qui décide du sort de la victoire, ferait défaut.

Depuis trois ans, en Amérique, les nouvelles transmises nous ont fait entrevoir un très vieil homme, maigre, esseulé, sans femme ni enfants, allongé sur un sofa, ne gardant pas le lit uniquement à cause de sa volonté indomptable, mais jamais assez bien, en ces derniers temps, pour pouvoir prendre l'air. J'ai remarqué ces détails, de temps à autre, dans les brèves descriptions que donnaient les journaux. J'ai lu un paragraphe de ce genre, il y a une semaine, juste avant de partir pour mon tour habituel du soir entre huit et neuf. Dans la belle nuit froide, d'une extraordinaire clarté (5 février 81), en me promenant sur un terrain vague avoisinant, le sentiment de la condition où se trouvait Carlyle, de sa mort qui approchait — et peut-être même effective à ce moment-là — me remplit de pensées qu'on ne saurait exprimer et qui singulièrement se mêlaient au spectacle nocturne. La planète Vénus, haute d'une heure à l'ouest, avait repris toute son ampleur et son lustre (depuis près d'un an elle était diminuée et affaiblie), enrichie d'un sentiment que je ne lui avais jamais connu auparavant, — pas simplement voluptueuse, paphienne, inondante, séductrice, mais d'une gravité calme, d'une hauteur imposante, à présent devenue comme la Vénus de Milo. En remontant vers le zénith, Jupiter, Saturne, et la Lune en son premier quartier formaient un cortège suivi des Pléiades, puis la constellation du Taureau et le rouge Aldébaran. Pas un nuage au ciel. Orion s'avançait à travers le sud-est avec sa ceinture éclatante — et un peu au-dessous se penchait le soleil des nuits, Sirius. Tous les astres étaient dilatés, plus vitreux, plus proches que d'habitude. Ce n'était pas comme en certaines nuits claires où les planètes éclipsent complètement les autres astres. Chaque petite étoile et chaque groupe d'étoiles étaient tout aussi nettement visibles et aussi proches. Bérénice laissait voir tous les joyaux de sa chevelure et en montrait même de nouveaux. Au nord-est et au nord, la Faucille, la Chèvre et ses bicots, Cassiopée, Castor et Pollux et les deux Ourses. Ce fut à travers la totalité et le silence de ce spectacle indescriptible, enveloppant et baignant toute ma réceptivité, que me parcourut la pensée de Carlyle mourant. (Pour adoucir et spiri-

tualiser et, autant que cela se peut, résoudre le mystère de la mort et celui du génie, considérez-les sous les étoiles à minuit.)

Et maintenant qu'il nous a quittés, se peut-il que Thomas Carlyle, destiné à bientôt se dissoudre chimiquement en poussière emportée par les vents, demeure encore une identité? En des voies qui déjouent peut-être toutes les formules, la science et les spéculations de dix mille ans, — qui échappent à toutes les définitions possibles pour nos sens mortels, — existe-t-il encore comme être vital, défini, comme esprit, individu — en ce moment peut-être voguant dans l'espace parmi ces systèmes stellaires qui, tout suggestifs et illimités qu'ils sont, ne forment que la lisière de systèmes plus illimités, bien plus suggestifs encore? Je n'en ai aucun doute. Dans le silence, par une belle nuit, notre âme perçoit une réponse à de semblables questions, et la meilleure réponse qui puisse être donnée. Pour moi, quand je me sens déprimé par quelque accident qui m'attriste particulièrement ou bien par quelque problème torturant, j'attends de sortir dans la nuit étoilée pour y chercher la suprême et muette satisfaction.

—

UNE VISITE, ENFIN, A. R. W. EMERSON

Concord, Massachusetts. — Jamais meilleure fortune ne m'échut : une longue et bienheureuse soirée passée en compagnie d'Emerson, et d'une façon que je n'aurais pu souhaiter meilleure ou différente. Pendant près de deux heures, il est resté calmement assis, près de moi, avec son visage parfaitement éclairé par rapport à la place que j'occupais. Le petit salon de Mme Sanborn était rempli de gens du voisinage, maints visages frais et charmants de femmes, jeunes la plupart, mais quelques-unes âgées. Mon ami A. B. Alcott et sa fille Louisa étaient arrivés les premiers de bonne heure. Conversation nourrie dont le sujet était Henry Thoreau, — de nouvelles lumières sur son existence et ses aventures, avec des lettres à lui adressées, l'une des plus belles par Margaret Fuller, d'autres par Horace Greeley, Channing, etc., — une lettre de Thoreau lui-même, extrêmement curieuse et intéressante. (Sans doute, je parus très bête à la compagnie qui remplissait le salon, car je ne pris presque point part à la conversation ; mais j'avais à « remplir mon seau à lait », comme dit un proverbe suisse.) Mon fauteuil était ainsi placé par rapport aux autres que, sans

être impoli ni rien de la sorte, je pouvais regarder Emerson en plein visage, ce que je fis une bonne partie de ces deux heures. En entrant il avait adressé quelques mots très brefs et courtois à plusieurs personnes de la société, puis il s'était assis dans son fauteuil, légèrement en arrière et, tout en écoutant avec une attention apparemment très éveillée, il demeura silencieux durant toute la conversation et la discussion. Une amie vint sans dire mot s'asseoir auprès de lui, pour lui témoigner particulièrement ses égards. Il a encore le visage coloré, les yeux clairs, cette expression qu'on connaît de suavité, et le regard clairvoyant, qui interroge et cherche à pénétrer, est resté tout pareil (1).

Le lendemain. — Plusieurs heures chez Emerson, où j'ai dîné. Vieille maison familiale (il y a trente-cinq ans qu'il l'habite) dont le cadre, l'installation, les dimensions spacieuses, l'élégance et l'abondance sans faste, témoignent d'une aisance démocratique, d'une richesse suffisante et d'une admirable simplicité à l'ancienne mode; — le luxe moderne, qui n'est rien que somptuosité et prétention, y est à peine indiqué ou absolument ignoré. Dîner pareil. Le plus beau de la circonstance (dimanche, 18 septembre 81), cela va sans dire, c'était de voir Emerson lui-même. Comme je le notais plus haut, il a les joues colorées d'un homme en bonne santé, les yeux bien clairs, une expression gaie, et il a parlé tout juste comme il convenait, ni trop ni trop peu, c'est-à-dire un mot ou un bout de phrase seulement quand il le fallait, et presque toujours accompagné d'un sourire. A part Emerson il y avait Mme Emerson, leur fille Ellen, leur fils Edward et sa femme, mon ami F. Sanborn et sa femme, et d'autres, parents ou intimes. Mme Emerson, reprenant le sujet de la veille au soir (j'étais assis à côté d'elle), me donna d'autres renseignements plus complets sur Thoreau qui, durant le voyage que fit M. Emerson en Europe, il y a des années, avait vécu quelque temps dans la famille, comme invité.

—

AU BORD DE LA TOMBE D'EMERSON

6 mai 1882. — C'est sans tristesse que nous nous arrêtons au bord de la tombe fraîchement creusée d'Emerson — vraiment avec une joie, une confiance auguste, presque une fierté hautaine, — et ce n'est pas seulement d'un

(1) Emerson avait alors soixante-dix-huit ans (N. du T.).

Guerrier, repose-toi, ta tâche est finie,

que notre âme le bénit, car ce que représente celui qui repose ici dépasse sûrement les guerriers de ce monde. Un juste, un homme équilibré sur soi-même, tout aimant, tout embrassant, aussi sain et clair que le soleil. Et il semble que ce n'est pas tant Emerson lui-même que nous venons ici honorer, — c'est la conscience, la simplicité, la culture, les attributs de l'humanité à leur plus haut degré, pourtant applicables, si besoin est, aux affaires moyennes et accessibles à tous. Nous sommes tellement habitués à supposer qu'une mort héroïque ne peut avoir pour cadre que le champ de bataille ou la tempête, doit être le terme d'une grande lutte face à face, être entourée d'incidents dramatiques et de périls (tous les drames et tous les poèmes ne nous l'ont-ils pas enseigné depuis des âges ?) que, parmi ceux-là même qu'afflige le plus sincèrement le trépas récent d'Emerson, il en est peu qui apprécieront pleinement la grandeur parvenue à maturité qu'implique cet événement, avec son calme et sa justesse, comme la lumière du soir qui joue sur la mer.

Comme je m'attacherai désormais à ces heures bénies où j'ai contemplé, il n'y a pas longtemps, ce visage de bonté, ces yeux clairs, cette bouche au silencieux sourire, cette taille encore droite malgré son grand âge — montrant jusqu'au dernier moment tant d'élasticité et d'allégresse, et une telle absence de décrépitude que le qualificatif de *vénérable* ne semblait guère pouvoir lui être appliqué.

Peut-être cette vie aujourd'hui accomplie et parachevée en son développement mortel, cette vie que ni changement ni mal ne peuvent plus atteindre, doit-elle sa plus glorieuse auréole, non point à ses magnifiques créations intellectuelles ou esthétiques, mais à ce qu'elle forme en son entièreté l'une des rares (combien rares, hélas !) parfaites et absolues raisons d'être qui soient parmi la classe entière des littérateurs.

Nous pouvons dire, comme Abraham Lincoln à Gettysburg : « Ce n'est pas nous qui venons ici sanctifier le mort, — nous venons avec respect recevoir de lui, si cela se peut, une sanctification pour nous-mêmes et notre tâche quotidienne. »

WALT WHITMAN.

Traduit par LÉON BAZALGETTE.

EN PASSANT A TERMONDE

Assez peu fréquentée des touristes en général, Termonde est une petite ville désuète au confluent de l'Escaut et de la Dendre, dont la visite se trouvait un repos entre les agglomérations de Gand et d'Anvers. On n'y venait guère qu'entre deux trains, pour couper le voyage, flâner et se dégourdir un brin les jambes après plusieurs heures de wagon; mais pour le promeneur attentif il y a toujours à glaner en un pays à la fois si proche et si lointain comme la Belgique, — et observer les êtres et les mœurs, se rappeler les faits historiques est aussi curieux que d'étudier les monuments ou de parcourir les musées.

Je me souviens que nous étions arrivés de nuit à Termonde et que nous descendîmes dans une auberge voisine de la gare, — au reste d'une propreté toute flamande, dans un pays où la lessive des bancs, tables et planches ne se remet guère, — et que nous reposions encore le lendemain, le soleil déjà levé. La tenancière de la maison nous avait prévenus qu'il devait y avoir ce jour une fête dans la ville, — je ne sais plus quelle kermesse ou célébration commémorative à grand concours de foule — et qu'elle serait obligée de nous déranger, la fenêtre de notre chambre donnant sur le balcon de la façade, afin de pavoiser. L'incident avait intrigué son galopin de fils, qui questionna aussitôt :

— Pourquoi ? ma mère, pourquoi ?

— Ecoute Jef ! Je dois mettre une fois le drapeau !

Mais la matinée déjà fort avancée, elle devait dormir « une fois encore » ou se trouver occupée d'autre part, car le plus certain, c'est que nous ne la revîmes nullement. — Une fois

dehors, il nous fut aisé de comprendre, d'ailleurs, pourquoi, la nuit, nous avions été quelque peu taquinés par les moustiques. Termonde, ville forte, est encore environnée par des fossés pleins d'eau ; on y passe aussi, après la rue de Bruxelles, un premier pont sur la rivière ; puis la rue des Tours, le Marché au Lin et un deuxième pont qui aboutit à la rue des Chevaliers et à la Grand'Place où se dresse l'Hôtel de Ville. — L'endroit qui porte le nom de Termonde ou Dendermonde est fort ancien puisqu'on y a mis au jour des antiquités romaines ; mais il tient peu de place dans l'Histoire, — au moins jusqu'à ces derniers temps, — et l'on mentionne au plus que la citadelle fut construite sur la fin du XVI[e] siècle (1584), et qu'en 1667 Louis XIV l'assiégea. Ceux de la ville, a-t-on rapporté, lâchèrent l'eau des écluses, tant qu'il se vit obligé de déguerpir avec ses troupes. En 1784, Joseph II, empereur d'Allemagne, la fit démanteler, mais les fortifications furent rétablies en 1822 avec les armements modernes, et jusqu'à notre époque il y eut à l'endroit une importante garnison.

§

L'Hôtel de Ville de Termonde était resté un des plus jolis monuments de la Belgique, — qui cependant en possède bien d'autres, à commencer par ceux de Louvain, d'Audenarde, de Bruges et de Bruxelles. C'était un édifice plutôt coquet, — d'ailleurs bien dans la note des monuments du pays, avec ses pignons en escaliers et la jolie tour qui montait de la façade. L'amour des pignons dentelés avait été même, chez les constructeurs, jusqu'à en disposer trois sur la façade de l'édifice, devant la pente du toit, — deux dans la partie à droite de la tour, qui datait du XV[e] siècle, un dans la partie gauche, ajoutée au siècle suivant (1597). — C'était du reste une curieuse construction hérissée de cheminées et de lucarnes, et décorée de statues posées entre des consoles et des dais dans les entre-fenêtres. Entre les deux parties d'âge différent, mais si bien accordées malgré quelques disparates, se dressait le Beffroi, construit de 1376 à 1378 et dont on connaît jusqu'aux frais de dorure, — 16 liv. 20 deniers, — et le prix des « cloches et horloge », 46 liv., 19 escalins, 6 deniers 1/2 et 2 mites (1). Au premier étage de la tour se détachait un bal-

(1) Cf. *Bulletin Monumental*, 7[e] série, tome II, 1897, *la Construction du Beffroi de Termonde*, par N. de Pauw, pp. 116 et suiv.

con, destiné au publicateur de la commune; à droite sur la façade s'alignaient sur les consoles de délicieuses statues allongées, à têtes flamandes, tandis qu'à gauche la statuaire plus réaliste indiquait les approches de l'époque moderne. Sur les quatre faces de la tour, dont le sommet était cantonné de tourelles et qui se terminait en bilboquet, — tout en s'harmonisant fort bien avec l'ensemble, — se détachait le cercle doré de larges cadrans d'horloge.— Toutefois à considérer ce délicieux édifice, quelques réflexions finissaient par naître : c'est que nul architecte de nos jours n'eût osé disposer ainsi les corps disparates d'une même construction. Il y avait là une façade qui comprenait d'un côté deux pignons en avant du toit, — de l'autre un seul ; les fenêtres d'une part étaient plus hautes que sur le corps opposé; les lucarnes, dans la partie neuve, moins nombreuses que dans la partie vieille; le perron qui existait devant la porte de la construction primitive n'avait même pas été ramené au milieu de l'édifice. C'étaient là des bizarreries dont aucun architecte de nos jours ne voudrait accepter la responsabilité, et l'on peut même dire qu'il se croirait deshonoré s'il se permettait des fantaisies de ce genre.— Ceux du vieux temps avaient plus de hardiesse, se trouvaient moins esclaves des règles et canons; mais nous sommes bien forcés d'avouer qu'ils arrivaient, — on pourrait presque dire toujours, — à des résultats sensiblement meilleurs.

Tandis que nous examinions l'Hôtel de Ville de Termonde, nous n'avions pas remarqué d'abord que la place se couvrait de groupes de plus en plus compacts. Il y avait là des individus, — paysans et bourgeois, — jacassant, clabaudant dans la langue du pays, qui attirèrent notre attention bientôt par la bizarrerie des coiffures dont ils s'étaient affublés. C'était comme le carnaval de la casquette, — des récipients de toutes les tailles, de toutes les hauteurs et de toutes les formes; certains semblables à un tromblon, à un casque, à un baril; d'autres en capsules, en bouteilles; d'autres encore rappelant des lampions ou des cornemuses. Les citoyens qui en étaient porteurs semblaient fiers de s'être ainsi affublés et soutenaient leurs calebasses sur le haut du crâne avec un sérieux imperturbable, — tant qu'il nous parut surtout regrettable d'avoir détraqué en route notre appareil photographique, qui nous eût donné un bien curieux cliché. — Notre examen nar-

quois ne troubla nullement du reste les porteurs de ces coiffures singulières. Du Beffroi finit par tomber le carillon grêle de l'heure et nous nous éloignâmes en songeant qu'il y avait là le sujet d'une amusante pièce à ajouter au recueil de Franc-Nohain, première manière, — lorsqu'il écrivait ses *Inattentions et Sollicitudes*, — tant qu'à la suite du *Chapitre des chapeaux qu'on rencontre le jour du premier janvier*, on pourrait donner une amusante description *des étranges casquettes qu'on peut voir le dimanche matin sur la place de Termonde.*

J'ajoute aussi qu'en nous éloignant l'idée nous vint enfin qu'il pouvait y avoir, ce jour de kermesse, quelque chose comme un concours de coiffures comiques, à juger dans un endroit désigné de la ville ; mais avec les « pinces sans-rire » que sont ces bons Belges et le genre de blague à froid qu'ils pratiquent si volontiers aux dépens du prochain, il est toujours difficile de se prononcer.

§

Sur la place même où s'élève l'Hôtel de ville, Termonde possédait encore un petit bâtiment curieux, — un immeuble à deux étages avec haute toiture flamande où s'alignaient deux rangées de lucarnes, pignons en gradins, et à l'angle une tourelle d'escalier, coiffée d'un bonnet aigu et défendue de machicoulis. C'était la vieille *Halle aux Bouchers* (XVe siècle), à laquelle on avait ajouté naguère un perron rococo en fer-à-cheval, supportant un portique que coiffait un baldaquin. On avait tout de même fait disparaître, ces dernières années, le portique, l'escalier et le baldaquin, et l'édifice — restauré — qui avait servi successivement de Grand'Garde et de marché aux légumes, après avoir été, au XVIe siècle, le lieu de réunion d'une *Société de Rhétorique*, était devenu enfin le Musée archéologique de la ville. — Aussi avait-on laissé subsister un cadran solaire sous les machicoulis de la tourelle.

Avant l'heure de la Grand'Messe, pour laquelle évidemment s'étaient rassemblés les quidams aux casquettes extravagantes de la Grand'Place, — qui devaient bien tenir à faire sanctifier leurs ébats, — il nous restait à voir l'église Notre-Dame, — la seule signalée dans cette agglomération assez réduite. — C'est au bout de la rue de l'Eglise, près de la porte de Gand et d'un petit square que décore une statue en fonte, — un grand édifice ogival assez nu, mais portant, comme l'église de Pamèle

à Audenarde, une lanterne basse sur la croisée. — L'église de Termonde fut construite en grande partie au xve siècle, et la lanterne octogonale qui la surmontait aurait intéressé par sa délicate ornementation, si sa toiture, appliquée directement sur la frise-balustrade et les pilastres de faîte, n'avait laissé voir qu'elle ne fut jamais terminée.

L'intérieur de l'édifice était du reste d'un intérêt médiocre. Il ne comportait ni galerie ni triforium au-dessus des arcades; le mur était simplement percé de fenêtres en ogives. Il n'y avait aussi de chapiteaux pour les colonnes que dans le chœur et du reste peu remarquables. — Mais à l'entrée nous y avons vu une cuve baptismale en pierre blanche, vasque carrée, montée sur quatre colonnes courtes, et dont un gros tambour supporte le centre; l'élargissement des colonnes formant carré constitue la base de cette cuve, qui est décorée d'un relief d'une naïveté amusante : les apôtres, rangés en file et qui se sont mis à table pour la Cène. C'est une œuvre indiquée comme étant du xiiie siècle, mais qui est probablement plus ancienne. — Plus loin, dans une chapelle du même côté, étaient des épitaphes gravées sur cuivre et encadrées ; un tryptique, malheureusement très abîmé et noirci, avec la scène de l'*Annonciation* au centre, — d'une composition sans doute heureuse, mais d'un coloris regrettable, car il a beaucoup souffert. Au delà étaient encore des pierres tombales, sculptées en relief, certaines avec des incrustations de cuivre; derrière le maître-autel, une peinture médiocre, attribuée à un certain Verhaas; puis en redescendant, de belles boiseries, des stalles, un banc d'œuvre du xviiie siècle; sur le mur touchant le transept, au pourtour du chœur, une *Adoration des bergers*, de Van Dyck, mais qui est une œuvre plutôt secondaire. Quant à la *Vierge triomphante*, peinture de De Crayer, qui ornait l'autel principal, elle disparaissait sous des fleurs et feuillages entassés, tant qu'on n'apercevait guère que le haut du tableau, — lequel semblait une peinture estimable, sans qu'on en pût dire beaucoup plus. — Deux volets de tryptique, au bas côté gauche, paraissaient surtout médiocres à côté de cela, et un Saint-Sépulcre dans une chapelle de 1618 relevait de la pire bondieuserie : le Christ, mort, était étendu, recouvert jusqu'au col par un morceau d'étoffe rouge, avec transparent. — Dans la nef, on pouvait remarquer encore une

tribune en marbre blanc et brun noir, dont les colonnes étaient d'un assez bel effet (1).

Au sortir de l'église de Termonde, notre attention, cependant, fut attirée par le curieux manège de quelques paroissiens, faisant un certain nombre de fois le tour de l'église, la casquette à la main, les bras étendus et récitant, marmottant des prières. C'étaient des hommes, la plupart âgés, sérieux, qui accomplissaient gravement ce qu'ils devaient considérer comme une pénitence, — réciter un certain nombre de *Pater* et d'*Ave* en tournant autour de l'église, afin sans doute de racheter quelque faute vénielle : avoir mis dedans le prochain, truqué sur le poids de la marchandise, ou vendu des fèves incapables de cuire. — Mais de fait, il fallait bien venir dans la catholique Belgique, et à Termonde sur la Dendre, pour voir une scène de ce genre, — des particuliers à cheveux gris, d'aspect quiet et mine raisonnable, emportés par la dévotion au point de faire, en pleine rue, ostensiblement pénitence.

§

Il ne nous restait plus qu'à flâner, en attendant le train d'Anvers, et ce fut une joie de vaguer par les rues, cette matinée de doux soleil, — longeant les voies bordées de maisons flamandes, dont beaucoup avaient encore le pignon ondulé ou s'élevant en gradins. Certaines portaient, comme à Bruges, le mât de pavillon à demeure sur la façade ; mais nous n'aperçûmes nullement la fête dont nous avait parlé l'hôtelière et presque partout, comme chez elle, on avait omis de « mettre le drapeau ». — Un moment, nous nous trouvâmes près du béguinage ; puis du côté des portes fortifiées, de leurs fossés remplis d'eau et couverts de nénuphars. Termonde était restée une ville de garnison, et même vers la gare, en repassant la porte, il y eut pour nous intéresser le spectacle de tout un corps de garde aligné sur un banc ; — telle une brochette de pierrots, des lignards désœuvrés, se chauffant au soleil, dans l'intervalle de deux averses. Ils étaient en costume gris-bleu, coiffés de casquettes bordées de rouge qui leur donnaient

(1) Des peintures murales de la fin du XIVe siècle, refaites ou complétées au XVe, avaient été découvertes en 1907, dans une chapelle du transept nord, à Notre-Dame de Termonde. Elles faisaient partie d'un *Calvaire* ensuite supprimé, et se trouvaient remarquables, surtout par les vêtements des personnages ; les passementeries, de même que les auréoles des saints, se détachaient en relief. Cf. *le Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand*, 1907, pp. 187 et 226.

un air allemand, — et tous très jeunes, presque des moutards, fumant le cigare et même la pipe.

Cette promenade finie, il nous revint du reste en mémoire un des épisodes de l'histoire du lieu, — où se trouvèrent mêlés nombre des nôtres, dans cette période active de la fin du XVIe siècle, qui vit tant de faits mémorables, comme aussi tant de crimes. C'est l'aventure du triste duc d'Anjou, ce frère d'Henri III et de Charles IX, qui rêva un moment de se tailler une souveraineté dans la Flandre où l'Espagne suzeraine n'avait su que se faire haïr, et qui s'en vit honteusement chasser après avoir tenté un coup de force qui devait le rendre maître d'Anvers comme de toute la Belgique.

François d'Anjou, le dernier fils de Catherine de Médicis, — personnage brouillon, intrigant, ambitieux et fourbe, — dont une épigramme recueillie par la chronique nous dit qu'ayant été rongé par la variole, il possédait « deux nez », comme il avait double visage, — cherchait alors à se constituer dans les Pays-Bas des possessions aux dépens de la couronne d'Espagne. Il avait reçu des Etats le titre de « défenseur de la liberté » (20 août 1578), tandis qu'une convention stipulait la remise de plusieurs villes des Flandres ; mais l'affaire s'éternisa au milieu des négociations comme des incidents de la guerre, et le duc finit par accepter (29 septembre 1580) un traité qui le reconnaissait comme prince, mais réglait avec tant de sévérité son administration, sa succession, la régence en cas de minorité pour ses descendants, stipulait tant de réserves pour les privilèges, le consentement des Etats, etc..., qu'il le réduisait à être une sorte de monarque constitutionnel, de prince nominal bien plutôt que le souverain du bon plaisir. Ce traité, ratifié par les Etats le 30 décembre, fut juré par le duc à Bordeaux dans le mois de janvier 1581. Le 24 juillet, enfin, il était reconnu par la noblesse et les villes. — Pourtant, il lui fallait conquérir ses états, que l'Espagne ne voulait pas lui céder. Il avait bientôt réuni des troupes et marché sur Cambrai ; mais le prince de Parme se trouva devant lui avec les vieilles bandes espagnoles. Les corps français se fondirent bientôt par faute de paye, et il ne resta finalement à François d'Anjou qu'une poignée d'hommes avec lesquels il se retira au Catelet. — Il gagna bientôt l'Angleterre, dont il voulait solliciter la Reine. Elisabeth avait pour lui une certaine ten-

dresse ; on raconte qu'elle l'appelait son « prince-grenouille » et le matin venait le trouver au lit et lui apportait son déjeuner ; mais il n'est pas utile d'insister sur ce qui a été rapporté en outre de leurs relations. — Elle se fit du reste tirer l'oreille ainsi que ses ministres, au moment d'intervenir dans les affaires des Flandres, mais quand même finit par accorder des subsides, des vaisseaux, avec lesquels le Duc vint débarquer à Flessingue, tant que peu après il fut reçu et inauguré à Anvers (22 février 1582), — et il prit les titres pompeux de « duc de Lothier, de Brabant, de Limbourg et de Gueldre, comte de Hollande, de Zéelande et de Zutphen, marquis du Saint-Empire, seigneur de Frise et de Malines, défenseur de la Liberté Belgique ». Mais il avait toujours derrière lui un Conseil de trente et un membres, qui se trouvait en fait dépositaire du pouvoir et ne lui en laissait que la représentation et les apparences.

La guerre continuait cependant. Le prince de Parme, général de Philippe II, avait pris Audenarde, enlevé Lens, comme il était entré à Lierre par trahison et tandis que le duc d'Anjou, qui avait reçu d'importants renforts, s'emparait d'Alost, mais faisait sur Namur une tentative inutile. — L'idée d'une souveraineté constitutionnelle aussi bien n'entrait pas sans peine dans la tête de ce petit prince imbu de conceptions tout autres sur le pouvoir seigneurial. L'hiver avait arrêté les hostilités et ce fut alors que, poussé encore par son entourage, il voulut s'emparer effectivement d'Anvers et des principales villes de Flandre. — Déjà il y avait eu des troubles dans le pays et le prince d'Orange avait failli être assassiné. On avait même attribué le crime au parti français, tant que le duc avait été assailli dans l'abbaye de Saint-Michel où il résidait avec sa suite. — Le coup de force projeté sur les principales villes flamandes avait été fixé au 16 janvier 1583 et réussit à Dunkerque, Ostende, Dixmude, Alost, — mais échoua à Gand et à Bruges. — A Anvers, François d'Anjou, ayant gagné le prévôt, s'était réservé d'agir lui-même. Les Flamands, toutefois, eurent des soupçons et le prince d'Orange, averti la veille, pria le « défenseur de la Liberté Belgique » de ne pas trouver extraordinaire qu'il fît bonne garde. Le Duc avait alors fait approcher son armée de la ville et logé même un grand nombre de Suisses près de son

hôtel; mais cette mesure éveilla des soupçons et les bourgeois mêmes tendirent les chaînes à travers les rues. — Le lendemain, le Duc sortit avec quelques familiers, une escorte de plus de deux cents gentilshommes et une forte bande de Français et de Suisses par la porte de Kipedrop. Là il y eut une escarmouche, les Français voulant se saisir de la porte, et dix-sept enseignes d'infanterie entrant dans la ville emplirent les rues en criant : « Ville gagnée ! » et « Vive la messe ! » — Les troupes emplissaient la rue Neuve et celle de Kipedrop; elles gagnèrent le rempart de ce côté, puis s'emparèrent des canons. Le Duc François d'Anjou fit alors entrer des Suisses et d'autre infanterie en criant : « Tout est à nous ! » — Mais les bourgeois descendaient vers la porte « avec piques et hallebardes », et formèrent des barricades avec des meubles qu'on jetait par la fenêtre. Après cela vinrent en bataille, tambour battant, toutes les forces de la ville. L'artillerie du rempart fut reprise et pointée partie vers les rues, partie vers le dehors. Le Duc, dès les premières volées, s'était retiré prudemment « à l'abri du faubourg ». Il lui fallut déguerpir, « l'effroi s'étant mis dans l'armée, les rues voisines de la porte restant couvertes de morts et l'entre-deux des portes plein à hauteur de la bascule » (1).

Le 25 janvier, rapporte de son côté L'Estoile, « vinrent à Paris les nouvelles du grand et séditieux tumulte avenu en la ville d'Anvers le 17e de ce mois, fête de saint Antoine (2), à l'occasion de ce que les Français y estans à la suite et sous l'aveu de M. le duc d'Alençon s'étaient mis en effort de se saisir, emparer et rendre maistres de la dicte ville, et icelle saccager et butiner. De fait, ils y commencèrent sur le midi une chaude escarmouche, en laquelle ils tuèrent à une porte de la dite ville plusieurs des habitans d'icelle, estans à la garde et ne se doutans de telle entreprise. Mais estant soudain

(1) Agrippa d'Aubigné, *Histoire Universelle*, édit. de la *Société de l'Hist. de France*, tome VI, pp. 344-345. « Pendant longtemps, une tête sculptée, qui se trouvait encastrée dans une muraille voisine de la porte, indiqua la hauteur à laquelle les cadavres s'étaient accumulés. Pour commémorer la victoire, le Magistrat fit accoler à la porte de Kipedrop, sous la voûte de laquelle cette sanglante tragédie s'était déroulée, un arc triomphal, et tant que resta debout l'ancienne enceinte, on put lire sur son fronton le chronogramme AVxILIVM sVIs DeVs, aujourd'hui répété au bas d'une figure allégorique placée à proximité du lieu de l'événement. » H. Hymans et F. Donnet, *Anvers*, p. 13

(2) L'échauffourée d'Anvers resta connue chez les Annalistes belges sous le nom de *Journée de Saint-Antoine*.

l'alarme donnée, les habitans et autres de leur part se trouvèrent ès rues et lieux de conflict en si grand nombre, si bien armés et tant courageusement combatans... qu'enfin les Français eurent du pire, il y en fust tué de quinze à seize cens, entre lesquels se trouvèrent de trois à quatre cens gentilshommes. Les autres, trouvés en la ville sans armes et hors du conflit, furent arrestés prisonniers et peu après mis dehors, par honneste composition. »

Le duc d'Anjou, qui sortit d'Anvers « par la dite porte à laquelle commença l'escarmouche, avait donné le signal d'icelle et se retira en son camp estant loing de la ville environ demi-lieue, accompagné des seigneurs duc de Montpensier, comte de Laval, mareschal de Biron et autres seigneurs et gentilshommes françois qui ne se trouvèrent en la meslée, dont bien leur en prist; puis se retira à Denremonde — ou Termonde — et autres lieux circonvoisins avec le peu qui lui restait de son camp et suitte, où il fust longtemps mal à son aise, sans vivres ni secours, et ne sachant de quel bois faire flesche, délaissé de chacun et méprisé pour avoir fait une si folle et téméraire entreprise qu'on ne pouvait bastir d'autre nom que de trahison... fort triste et ennuyé du mauvais succès de son entreprise, mais peu soucieux, — à la façon de beaucoup de princes, — de ceux qu'il avait perdus et de tant de brave noblesse morte pour son service. » Il en faisait si peu de compte, même, qu'à deux jours de là, « comme on lui discourait la façon de la mort du comte de Saint-Aignan, qu'on tenait pour un de ses grands favoris et comment il s'était noyé : — « J'en suis bien marri », dit-il; et soudain, se reprenant à rire : — « Je crois que qui eust pu prendre le loisir de contempler à cette heure-là Saint-Aignan lui eust veu faire une plaisante grimasse (1). »

C'était surtout ce qui l'avait frappé dans sa déconfiture d'Anvers, — et qui se trouvait bien toutefois le glas de sa souveraineté en Flandre. Le prince d'Orange, Henri III, ensuite, par son envoyé Pomponne de Bellièvre essayèrent de lui procurer un accommodement, et même un « traité provisionnel » avec les Etats fut signé à Termonde le 18 mars. Mais quand même les choses ne s'arrangèrent pas. Il finit par se retirer à

(1) *Mémoires et Journal de Pierre de l'Estoile*, tome I, pp. 156-157, édit. Michaud.

Dunkerque, puis le 28 juin, à l'approche des Espagnols, s'embarqua pour Calais, d'où il gagna Chaulnes en Picardie. On négocia encore par la suite, et même, au cours de l'année 1584, on put croire qu'un arrangement allait se produire entre le duc d'Anjou et ses sujets. — Mais il se mourait. Depuis longtemps il était malade, phtisique, ce qui peut expliquer non seulement ses sautes d'humeur, mais sa confiance entreprenante, toujours optimiste, de même que la paillardise exagérée qu'il montra en diverses circonstances. Il fut pris enfin « d'une fièvre violente, accompagnée d'un flux de sang coulant par le nez et la bouche ». Le 2 juin, il annonça encore son départ, déclarant qu'il allait prendre le commandement des troupes en Flandre. Mais tout fut inutile, comme dut le constater l'envoyé des Etats, Noël de Caron. — Le 11 juin, il trépassait, repris de son « flux de sang, accompagné de fièvre lente, qui l'avait petit à petit atténué et rendu tout sec et étique », — et en somme tuberculeux comme son aîné Charles IX. — Ce fut Auger de Gislen, seigneur de Busbec, ambassadeur de l'Empereur, qui se trouva avoir prononcé son oraison funèbre, lorsqu'il écrivit dans une de ses lettres (1) que c'était un « prince dont les conseils furent trop souvent de ministres malhabiles, ne sachant pas discerner les amis des flatteurs, une grande d'une bonne réputation; toujours inconstant, inquiet, léger; toujours prêt à troubler la tranquillité la mieux établie », — triste sire, en somme, et le plus médiocre des quatre fils laissés par Henri II. — Un dernier détail peut servir à le caractériser : c'est à lui que Brantôme dédia cette sentine d'anecdotes, toutes plus ou moins graveleuses, — des « contes familiers du prince », nous dit-il lui-même, — qu'il nous a laissée sous le titre si connu des *Dames Galantes*.

CHARLES MERKI.

(1) Cf. Lettre XXXVIII, ap. *Archives curieuses de l'Hist. de France*, de Cimber et Danjou, tome X, p. 115. — Le même volume contient un *Regret funèbre* avec les *actions et derniers propos de Monseigneur, fils de France*, etc. par frère Jacques Berson, parisien.

LE FEU GRÉGEOIS

I

Les questions des origines de la poudre à canon et du feu grégeois ont souvent alimenté les chroniques modernes et même anciennes. Il est vrai que, de notre temps, l'art pyrotechnique a pris un tel développement, avec les multiples et destructives poudres chaque jour remaniées et perfectionnées que les moyens de défense des anciens, et même du moyen âge, nous paraissent maintenant enfantins et peu dignes d'intérêt.

Lorsque nous ouvrons un de ces vieux manuscrits du XIII[e] et du XIV[e] siècle et que nous y voyons représentés en miniatures puériles les grossières balistes, les frondes, les flèches incendiaires, les pots à feu dont se servaient nos ancêtres et auxquels, par un singulier retour des choses, nous revenons dans la guerre actuelle, nous ne pouvons nous empêcher de sourire à la vue de ces misérables moyens de défense comparés à notre redoutable artillerie. L'idée viendrait facilement que nos prédécesseurs étaient de pauvres inventeurs. On a tort. Il faut considérer notre progrès actuel comme la résultante de longs siècles de recherches; l'humanité dans chacune de ses découvertes marche progressivement et pas à pas. L'Homme n'invente pas, il déduit, et si maintenant nous pouvons nous enorgueillir de moyens de défense presque miraculeux dans leurs épouvantables effets de destruction, il ne faut pas nous en attribuer tout l'honneur. N'oublions pas que nous sommes redevables aux efforts des hommes du temps passé de la lumière qui éclaire nos travaux; ne jugeons pas

légèrement les laborieux penseurs du moyen âge qui, travaillant dans les ténèbres, et souvent égarés par de fausses lueurs, ont percé, pour parvenir à la vraie lumière, d'épaisses enveloppes.

Les origines de la poudre à canon sont fort obscures et elles ont été discutées par trop de personnages compétents pour que nous nous y arrêtions. D'une façon moins générale il en est de même pour le feu grégeois. On a prétendu cent fois en retrouver la vraie composition : il en existe de toutes sortes.

Ces origines de la poudre se confondent avec celles du feu grégeois ; elles en découlent tout naturellement, et, quoique ce dernier leur soit bien antérieur, on y retrouve les mêmes compositions chimiques et les mêmes éléments. Si l'on consulte quelques livres touchant de près la question, on pourra se rendre compte qu'elle est plus complexe et plus embrouillée qu'il ne paraît d'abord (1).

La tradition rapporte qu'un alchimiste nommé Berthold Schwartz, ayant le dessein de solidifier le mercure, mélangea ce métal avec du soufre et du salpêtre. Ayant enfermé le mélange dans un pot de cuivre, il chauffa fortement et fut frappé d'épouvante quand ce vase vola en éclats avec un bruit effroyable. On a du reste peu de données précises sur la personne, le lieu et la date de la naissance de ce prétendu moine franciscain dont le nom lui-même à subi des transformations étonnantes. Schwartz en aurait conçu immédiatement l'usage de la poudre de la bouche à feu et du projectile. Le hasard ne joue pas un aussi grand rôle dans le progrès des arts. On ne peut attribuer d'une manière exclusive à aucun savant en particulier l'invention de la poudre de guerre. Dès les temps les plus reculés, les mélanges inflammables ont été en usage comme moyens de défense ou d'attaque; mais c'est surtout dans les contrées de l'Asie que, de temps immémorial, on fit usage, dans les combats, de ces mélanges, qui, perfectionnés de siècle en siècle, finirent par constituer la poudre à canon. M. de Humboldt, dans le *Cosmos*, rapporte même que, deux cents ans avant Berthold Schwartz, on se servait d'une espèce de poudre pour faire sauter les rochers sur le Rammelsberg, l'une des montagnes qui forment le groupe du Hartz.

(1) Rénaud et Favé, *Feu grégeois*.

Les hommes ont probablement employé le feu dès qu'ils ont cherché à se nuire. Il est probable qu'Alexandre le Grand employait déjà à la guerre des compositions incendiaires. Les villes se défendaient avec des huiles bouillantes, de la poix fondue que l'on jetait du haut des remparts sur les têtes des assaillants. Hérodien, dans son Histoire Romaine, nous rapporte qu'au siège d'Aquilée par Maximin, au IIIe siècle,

il tombait du mur une grêle de flèches et de pierres, ou même une pluie de fer composée de soufre, de poix, de bitume que les assiégés répandaient sur eux avec de petits barils qui tenaient à de longues perches ; les matières visqueuses s'attachaient aux parties du corps qui étaient découvertes, coulaient sur les autres par les fentes de la cuirasse ou bien en échauffaient tellement le fer que les soldats étaient obligés de la quitter.

Le feu grégeois, qui signifiait *grec*, fut inventé soi-disant vers l'année 670 de notre ère par un ingénieur d'Héliopolis en Syrie, nommé Callinique ou Callinicus. Il l'employa heureusement dans la bataille que les généraux de l'armée navale de l'empereur Constantin Pogonat ou le Barbu livrèrent aux Sarrasins auprès de Cysique en Hellespont. L'effet en fut si prompt que trente mille hommes qui montaient cette flotte furent tous consumés avec leurs navires au milieu des eaux, car c'est le propre de ce feu de brûler presque dans la mer et d'augmenter sa force dans l'eau.

Il se porte aussi en bas, à droite et à gauche avec impétuosité, selon l'impression qu'il reçoit de ceux qui savent l'art de le jeter. On le lançait autrefois avec des machines à ressort, comme un trait avec une arbalète. On le soufflait aussi par de longues sarbacanes ou tuyaux de cuivre par lequel ce feu liquide s'élançait impétueusement, allait se répandre sur les corps que l'on voulait embraser et s'y attacher si fort qu'on ne pouvait l'éteindre qu'avec de l'huile qui sert de nourriture à l'autre feu ou avec du vinaigre mêlé d'urine et de sable (1).

Nicetas Théophanès, Cedrenus, Zonaran s'accordent aussi à placer l'invention du feu grégeois sous Constantin Pogonat. Cette composition fut mise au nombre des secrets d'État par Constantin Porphyrogénète et peut-être à ce secret fut longtemps attaché le sort de l'empire d'Orient : tant qu'il fut fidè-

(1) Moreri : *Dictionnaire Historique.*

lement gardé, ce fut pour ainsi dire comme un charme qui retint l'empire sur le penchant de sa ruine.

D'après un autre auteur, Callinique passerait à tort pour être l'inventeur du feu grégeois. Il aurait été, dit-on, découvert par des moines byzantins au VI[e] siècle et l'ingénieur syrien n'en aurait été que le promoteur. Ces mélanges de produits inflammables étaient loin du reste de posséder ce degré extraordinaire d'activité de combustion que tant d'historiens se sont plu à lui accorder. C'était plutôt pour les guerriers de l'Orient un moyen de semer l'épouvante dans les rangs ennemis qu'une arme offensive et redoutable.

On connaît aujourd'hui d'une manière exacte quelle était la composition du feu grégois. C'était un mélange d'huile de naphte, de goudron, de résine, d'huiles végétales et de graisses, des sucs desséchés de certaines plantes auxquels on joignait certains métaux combustibles réduits en poudre. Le salpêtre n'entrait pas encore dans la composition du feu grégeois aux premiers temps où l'on en fit usage. Dans les sièges il fallait le lancer au moyen de balistes et d'arbalètes pour incendier les tours en bois des travaux de défense. Dans les batailles navales, des brûlots remplis de cette matière enflammée et poussés par les vents allaient porter et attacher le feu grégeois aux flancs des navires, de même, dit-on, des plongeurs, à la bataille de Cysique, attachaient ces feux inextinguibles à l'eau aux coques des vaisseaux. On le lançait, comme il a été dit plus haut, au moyen de tubes de cuivre ou d'airain établis sur la proue des bâtiments.

Les Chinois et les Arabes connurent tôt les compositions incendiaires, et les dénominations de « neige de chine », « sel de chine » employées par les écrivains persans ou arabes pour désigner le salpêtre donnent lieu de croire que c'est des Chinois mêmes que les musulmans reçurent dans l'origine l'usage de cette manière. Les Chinois avaient eu de bonne heure connaissance de ce sel qui fuse sur les charbons ardents et fait brûler ceux-ci avec un vif éclat, en activant singulièrement leur combustion. Ce sel se rencontre, en Chine à la surface du sol, où il constitue des efflorescences naturelles : il suffit de recueillir ces terres chargées de salpêtre et de les délayer dans l'eau chaude pour obtenir, en évaporant cette dissolution, du salpêtre, impur sans doute, mais capable de

fuser et d'activer ainsi énergiquement la combustion de matières inflammables telles que le soufre, le charbon, les matières grassses ou résineuses. En mélangeant ce salpêtre aux matières inflammables dont ils faisaient usage depuis longtemps comme moyen de guerre, les Chinois accrurent considérablement la combustibilité de ces mélanges. De cette manière, le feu grégeois acquit entre leurs mains un degré nouveau de puissance.

L'Asie produit en abondance divers combustibles naturels, entre autres le naphte, le bitume ou asphalte, l'huile de pétrole, et en mêlant ces substances les Indiens et les Mongols obtenaient également des matières susceptibles de s'attacher aux objets contre lesquels on les lançait. Au VIIe siècle, ces mélanges incendiaires, dont l'invention première se perd dans la nuit des temps, furent alors introduits en Europe.

Quant aux compositions d'artifices des Chinois, Marco Polo en dit ceci dans la description du Thibet :

Ces gens-là, dit-il en parlant des indigènes, sont nécromanciens, et grâce à leur art infernal ils exécutent les maléfices les plus extraordinaires et les plus trompeurs que l'on puisse imaginer. Ils soulèvent la tempête avec des sillonnements d'éclairs et coups de tonnerre et produisent beaucoup d'autres choses merveilleuses.

Deux cents ans après Jésus-Christ, un certain Koung-Ming se servait avec succès du « Ty-leï » ou « tonnerre de la terre ». Les auteurs ne le font pas l'inventeur de cette manière de nuire à l'ennemi ; ils disent au contraire qu'il l'avait puisée dans les ouvrages des anciens guerriers. Ils avaient le « Ho-pao », « feu dévorant », le « Ho-toung », « boîte du feu », le « Tien-ho-Kieou » ou « globe contenant le feu du ciel ». Le Père Gaubil, en effet, raconte qu'au siège de Kai-foung-fu, plus tard Piang-Kin, en 1232, les Mongols employèrent les Ho-pao, dont le feu se répandait avec une rapidité telle qu'il était impossible de l'éteindre. Dans la ville assiégée on s'était également servi de Ho-pao qu'avaient lancé des pièces de fer en forme de ventouses. Le bruit de la détonation, semblable à celui du tonnerre, s'étendait à dix lieues. Les points ou tombaient les projectiles étaient incendiés et le feu s'étendait à deux mille pieds à la ronde.

Les compositions d'artifices des Arabes ont trop d'identité avec celles des Chinois pour que les arts des deux nations

n'aient pas une commune origine. Les Pères Amiot, Gaubil, d'Incarville s'accordent à faire remonter l'emploi des compositions incendiaires chez les Chinois à une époque très antérieure à celle où les Arabes en ont fait usage. Ceux-ci eurent vraisemblablement connaissance des procédés chinois longtemps avant la première moitié du XIIIe siècle. A cette époque, dans les écrits arabes, on trouve fort souvent le mot « Baroud », qui désignait très certainement le salpêtre. On y lit quantité de recettes incendiaires qui sont toutes à base de salpêtre, de soufre et d'arsenic.

Les Grecs du Bas-Empire n'avaient guère employé le feu grégeois que dans les combats maritimes. Les Arabes, au contraire, s'en servirent surtout dans les combats de terre et dans les sièges ; on lançait ce feu avec des balistes, des machines à frondes et il est fort probable qu'Archimède l'employa contre les Romains pour la défense de Syracuse.

Joinville nous a laissé une description naïve du feu grégeois employé par les Arabes dans la guerre que saint Louis porta sur les bords du Nil en 1248.

Ung soir advint que les Turcs amenèrent ung engin qu'ilz appeloient la Perrière ; ung terrible engin à mal faire et le misdrent vis à vis des chatz-chateilz que messire Gaultier de Curel et moy guettions de nuyt, par lequel engin ils nous gettoient le feu grégeoi à planté, qui estoit la plus orrible chose que onques jamais je veisse. Quand le bon chevalier messire Gaultier mon compaignon vit ce feu, il s'escrie et nous dist : Seigneur, nous sommes perduz à jamais sans nul remède, car s'ilz brulent nos chatz-chateilz nous sommes ars et bruslez : et si nous laissons nos gardes nous sommes a hontez. — Et plus loin : La manière du feu grégeois estoit telle qu'il venait bien devant aussi gros que ung tonneau et de longueur la queüe en duroit bien comme d'une demye canne de quatre pans. Il faisoit un tel bruit à venir qu'il sembloit que ce fut fouldre qui cheust du ciel et me sembloit d'un grant dragon volant par l'air : et gettoit si grant clarté qu'il faisoit aussi clair dedans notre ost comme le jour tant y avoit grand flammes de feu. Trois fois cette nuytée nous gettèrent le dit feu grégeois o la dite Perrière et quatre fois avec l'arbaleste à tour, et toutes les fois que notre bon roy Saint-Louis oyoit qu'il nous gettoient à terre et tendoit ses mains la face levée au ciel et crioit à haulte voix à Notre-Seigneur, et disoit en pleurant à grants larmes : Beau Sire Dieu, Jésus-Christ, garde moi et toute ma gent, et croymoi que les bonnes prières et oraisons nous eurent bon métier (1).

(1) Joinville, *Histoire du roi saint Louis.*

Robert Valturio ou Valturinus dit, dans son traité *De re militari*, en 1450 :

Si les ennemis ont une armée de mer, il y a une invention d'une prompte défaite des navires par les Grecs. On appelle feu grégeois une certaine confection de charbons, de saux, de salpêtre, d'eau-de-vie, de soulphre, poix, encens avec du fil fait de laine de l'Etiopie, laquelle (qui est un art merveilleux) ard toute en l'eau, bruslant toute matière. Callimache, architecte fugitif de l'Hélapole, l'apprint premier aux Romains, etc...

Le nom du feu grégeois se retrouve chez presque tous les auteurs de pyrotechnie et d'alchimie aux xve et xvie siècles, Marcus Graecus, persônnage presque inconnu, auteur présumé du *Liber ignium*, Scaliger, Gérome Cardan, Roger Bacon, noms que l'on ne peut passer sous silence.

Il faut bien remarquer ici que la découverte de la poudre de guerre ne fit pas renoncer dans les premiers temps à l'usage du feu grégeois chez les musulmans et chez les Européens eux-mêmes. En effet, les premières bombardes ne servaient pas seulement à lancer des pierres contre les remparts ou les défenses des villes assiégées, elles servirent encore à lancer souvent le feu grégeois. Ce dernier fait prouve suffisamment d'ailleurs, contrairement à une opinion encore bien répandue, que le secret et la préparation du feu grégeois ne s'étaient jamais perdus en Europe. Les artificiers du moyen âge connaissaient parfaitement et savaient employer le feu grégeois qui avait causé tant d'épouvante à leurs ancêtres; on l'employait encore dans les sièges et même on l'avait appliqué à l'art des mines ; seulement on l'abandonna de plus en plus à mesure que la préparation de la poudre à canon allait se perfectionnant. Avec le développement de l'artillerie à feu, l'emploi, à l'époque où nous sommes arrivés, des projectiles creux lancés par des bouches à feu s'est perfectionné. C'est ce qui a fait presque entièrement abandonner l'usage des artifices lancés à la main. Aux xve et xvie siècles on s'extermine déjà à des distances relativement assez grandes et nous sommes loin des « massues à asperger », de « l'œuf qui se meut et qui brûle », des mangonneaux et fusées volantes dont parle un auteur arabe. Cependant les artificiers des grands rois Louis XIV et Louis XV employèrent eux aussi, mais pour un art plus pacifique et plus gracieux, les recettes anciennes : les

traités pour les feux d'artifices sont nombreux à cette époque de luxe et de plaisirs.

Cependant, certains chercheurs avaient pris à cœur de reconstituer la célèbre invention de Callinique et les essais que l'on fit sous Louis XV d'un nouveau feu grégeois en sont une preuve indubitable.

II

Vers le commencement de l'année 1759, au moment où les galiotes anglaises assiégeaient et bombardaient continuellement le Havre, le maréchal de Belle-Isle, alors ministre de la Guerre, envoya dans ce port une mission composée de plusieurs officiers généraux destinée à expérimenter sur place une liqueur inflammable et inextinguible inventée par un certain Dupré, orfèvre dauphinois.

Cette mission avait pour but l'étude minutieuse des effets de ce nouveau « feu grégeois ». Un certain nombre d'officiers et d'ingénieurs de la marine assistèrent à ces expériences. Parmi eux se trouvaient le chevalier de Mirabeau, le marquis de Rostaing, le duc d'Harcourt. Ce dernier entretint à ce sujet avec le maréchal de Belle-Isle une correspondance assez curieuse (1). Ces lettres nous prouvent l'intérêt qu'on attachait à cette découverte et l'espoir qu'on eut un moment d'arriver à faire de cette composition une arme terrible et destructive contre la flotte anglaise.

Antoine Dupré ou Desprez, fils de Jean Desprez de la Mure, bourgeois de Charpenot, près de Saint-Laurent-en-Beaumont, et de Françoise Bernard, fille à maître Jean Bernard, notaire royal, dut naître au commencement du XVIIIe siècle. L'acte de mariage de ses parents est conservé dans les registres de l'état civil de la commune de Saint-Laurent-en-Beaumont. Il date de 1702. Une quinzaine d'actes existent encore concernant la famille Desprez.

D'après M. E. Pilot de Thorey, Dupré effectua son apprentissage du 2 octobre 1733 au 2 octobre 1741 chez Charles Chuzin, maître orfèvre à Gap, et vint ensuite travailler à Grenoble, en 1748, chez Millerand, où il resta jusqu'au 20 juillet 1753. C'est probablement à cette époque qu'il découvrit, en fondant des cristaux pour en faire de faux diamants, un liquide inflam-

(1) *Revue rétrospective de Taschereau.*

mable et inextinguible qui rappelait le célèbre feu de Callinique.

Tous les historiens s'accordent pour attribuer au hasard cette découverte. Un seul, M. Desplaces, témoin oculaire, attribue à une recherche voulue la découverte du joaillier. Il en parle en ces termes (Paris, 29 juin 1777) dans *les Anecdotes* :

Feu M. Dupré, qui avait quelque teinture de chimie et qui, de plus, possédait le talent de composer de fort beaux brillants factices de toutes les couleurs, eut occasion de voir en 1749 M. Feutry, connu dans la république des lettres et des arts, mon compatriote, et le cultiva même jusqu'au milieu de 1754. Cet écrivain, satisfait du laboratoire et de l'adroite manipulation de l'artiste dauphinois, lui proposa alors de tenter la recherche du feu de Callinique (que l'on croyait perdu) en lui indiquant telles ou telles matières que ses lectures sans doute lui avaient fait connaître. Ils se mirent sur le champ tous deux à la besogne, mais une affaire de famille appela M. Feutry en Lille en Flandre où, forcé de demeurer plus de temps qu'il ne croyait et ne pouvant rester dans l'inaction, il fit fondre le modèle de son canon brisé, le même qui est à la célèbre école des chevau-légers à Versailles.

En 1759, et même très probablement avant, Dupré est à Paris et déjà en rapports avec le maréchal de Belle-Isle à qui il envoie le mot suivant au sujet de son invention :

J'ai eu chez moi un long entretien avec le sieur Turot, je lui ai fait voir les plans que j'ai levés de mes expériences aux carrières de Belleville et sur le canal de Versailles. Il a conçu une si grande idée de mes moyens qu'il s'est aussitôt déterminé à les mettre en usage et a dit qu'on en entendrait parler dans trois semaines. Je vois dans cet homme plein de valeur et d'audace tout ce qu'il faudrait pour renverser la marine anglaise.

Dupré était donc entré en pourparlers avec le ministre de la Guerre; des expériences avaient déjà eu lieu. Il y en eut non seulement à Versailles en présence du roi, mais dans les cours de l'Arsenal et, d'après le chevalier du Coudray, ces expériences firent frémir les militaires les plus intrépides. Tout le monde s'accorde pour affirmer les effets terribles de ce feu : son activité était si grande qu'il consumait tout ce qu'il touchait sans qu'on pût l'éteindre ; l'eau ne faisait même, disait-on, qu'en accroître la force.

Dupré vint donc au Havre et commença une série d'essais qui sont décrits en partie dans les lettres suivantes. Les appa-

ritions réitérées de la flotte anglaise sous les remparts du Havre devaient inquiéter et effrayer souvent les habitants. Une flotte anglaise de trente-deux voiles paraît à la rade du Havre et le bombarde, mais sans effet, les 4, 5 et 6 juillet; elle se retire le 7, après avoir perdu deux galiotes à bombes.

C'est de cette époque que date la correspondance retrouvée et classée par Lemontey, selon toutes probabilités, aux archives du Ministère des Affaires étrangères qui avaient été mises à sa disposition.

7 juillet 1759. *Belle-Isle au duc d'Harcourt* (1).
— J'espère que M. de Rostaing, qui sera arrivé avant ma lettre, trouvera peut-être quelque expédient pour faire usage de la liqueur infernale du sieur Dupré. Il serait bien heureux qu'il pût en faire usage sur quelques unes de leurs bombardes (les Anglais). Je suis persuadé qu'un pareil exemple leur ôterait l'envie de se rapprocher de nos côtes.

8 juillet. *Harcourt à Belle-Isle.*
Je dois voir M. de Rostaing ce matin pour pourvoir à l'habitation du sieur Dupré qu'il est à propos de tenir à l'écart et le plus secrètement que faire se pourra.

14 juillet. *Harcourt à Belle-Isle.*
J'ai déjà eu plusieurs conférences avec le sieur Dupré et je n'en suis pas plus savant. Mais ce soir nous devons faire quelques expériences qui me mettront en état de juger des manœuvres qu'il faudra faire pour pouvoir s'en servir.

15 juillet. *Harcourt à Belle-Isle.*
Je me rendis hier au soir sur les 9 heures derrière la citadelle, avec Messieurs de Rostaing, de Laugeron, de Mirabeau, de Villiers et de Rauché, pour expérimenter la liqueur du sieur Dupré et les moyens d'en faire usage contre les bâtiments ennemis (2). J'y avais fait transporter à cet effet un mortier de 8 pouces, quelques bombes et grenades. Le sieur Dupré y avait aussi apporté ce qu'il appelle ses grenades, qui sont des bouteilles de grès pleines de sa liqueur et enveloppées de morceaux de linge ou de papier imbibés auxquels on met le feu et qu'il jette ensuite de façon qu'elles se cassent et produisent un feu terrible avec une fumée extrêmement épaisse. Il en a jeté ainsi une sur le bord de l'avant-fossé de la citadelle en sorte qu'il est tombé de la liqueur sur du galet et partie dans l'eau. Celle qui s'est répandue dans l'eau y a brûlé comme si elle était sur la terre et le galet sur lequel la bouteille s'est cassée petait et sautait comme dans la fournaise la plus ardente. Après l'épreuve de cette

(1) *Correspondance du Maréchal de Belle-Isle.*
(2) Il y a du même jour une autre lettre semblable du chevalier de Mirabeau.

liqueur dont les effets nous parurent satisfaisants, nous essayâmes les moyens de nous en servir. Nous fîmes en conséquence remplir de cette liqueur une grenade à laquelle on mit le feu et qu'on fit rouler à terre, mais elle s'éteignit sans produire aucun effet. Enfin nous en fîmes mettre dans une bombe vide avec des étoupes pleines d'artifices dont on avait garni un tuyau de fer blanc qui, entrant dans l'œil de la bombe, et étant replié au dedans pour l'empêcher de sortir, tenait cette garniture au dehors, de sorte que la liqueur avait la liberté de couler facilement : afin que, le feu étant mis aux étoupes, et la bombe décrivant en roulant sa parabole, elle pût toujours mouiller la partie extérieure enflammée et par ce moyen l'enflammer elle-même. On y mit le feu et dans le temps qu'il était le plus vif on le mit au mortier. La bombe partit, mais s'éteignit à l'instant, apparemment par la violence avec laquelle elle fend l'air. Le sieur Dupré, voyant le peu de succès de ces moyens, nous dit qu'il ferait des bombes qu'on pourrait jeter de fort loin, de façon cependant qu'elles crèveront en sortant du mortier et que ce sera la liqueur elle-même toute enflammée qui sera jetée. Je suis impatient d'éprouver ce nouveau moyen et désire bien qu'il réussisse. Mais j'ai peine à le croire. Je pense que le secret du sieur Dupré est bon, et qu'il pourrait être plus utile s'il était connu et employé par un homme qui fût plus physicien que lui. Ses principaux moyens d'en faire usage sont d'approcher assez près d'un bâtiment pour y jeter une de ses bouteilles après l'avoir allumée de façon qu'elle s'y casse et que la liqueur s'y enflamme. Elle doit lui arriver incessamment. Vous sentez assez la difficulté de l'exécution du premier moyen. Quant à la pompe, n'y a-t-il pas à craindre en s'en servant que le feu ne prenne au bateau sur lequel on en ferait usage ? D'ailleurs, elle ne peut guère porter que 20 à 30 toises au plus et je vois autant de difficultés à s'en servir, étant impossible qu'on ne soit découvert auparavant d'être à portée de la faire jouer.

Nous allons nous occuper, M. de Rostaing et moi, à trouver les moyens de pouvoir s'en servir en la jetant de fort loin, ce qui me paraît très difficile, puisque l'inflammation de cette liqueur ne tient point à la compression de l'air, et j'en suis d'autant plus assuré qu'elle s'est éteinte lorsque la bombe a parti, et que j'en ai éteint moi-même quelques parties enflammées qui étaient restées sur le bord de l'eau en soufflant dessus avec force comme on éteint de l'eau-de-vie enflammée dans une cuiller. Nous ne négligerons aucun des moyens que nous pourrons imaginer pour employer avantageusement cette liqueur. Au reste, nous caressons le sieur Dupré afin d'en tirer tout le parti qu'il nous sera possible.

18 juillet.— Le marquis de Rostaing croyant se souvenir

que le duc d'Orléans possédait une catapulte des anciens qui lançait des matières à 800 toises, il en fait part à Belle-Isle, qui écrit au duc d'Orléans pour lui en demander un modèle, afin que le duc d'Harcourt la fasse exécuter en grand. Le duc d'Orléans répond qu'on s'est trompé et qu'il ne possède point de catapulte.

10 juillet. *Belle-Isle au marquis de Rostaing.*

J'ai écris au duc d'Orléans pour avoir sa catapulte ou à son défaut les plans et profils. Il faut à quelque prix que ce soit faire usage de cette liqueur et de tous autres moyens.

22 juillet. *Belle-Isle à Harcourt.*

M. le duc d'Orléans m'a répondu qu'il n'avait point la catapulte des anciens comme on vous l'avait dit.

M. d'Hérouville en a bien une en petit mais il faudrait la faire exécuter en grand et elle ne pourrait jamais être prête pour la circonstance actuelle. Je compte que conjointement avec M. de Rostaing vous voudrez bien donner à cet objet toute l'attention qu'il mérite.

25 juillet. *Harcourt à Belle-Isle.*

Je suis fâché que la catapulte qu'on m'avait dit être chez M. le duc d'Orléans ne se soit point trouvée. Mais M. de Rostaing en a fait faire une en petit qui a produit assez d'effet et nous l'avons fait exécuter en grand. Je compte que nous pourrons en faire l'essai demain.

8 août. *Harcourt à Belle-Isle.*

Nous avons fait cette nuit sur le canal de Harfleur l'épreuve de la pompe du sieur Dupré. La liqueur enflammée qui en est sortie a mis le feu le plus vorace à un petit bateau qui était placé à 15 toises de sa pompe. Mais comme nous avons observé que le jet du feu l'a dépassé de façon que j'estime qu'on pourrait au moyen de cette pompe porter cette liqueur enflammée à la distance de 20 toises seulement. Je ne puis m'empêcher de vous répéter que ce feu est des plus terrible et des plus violent. Mais cette façon de s'en servir me paraît presque impossible sur un bâtiment qui serait d'ailleurs bientôt enflammé lui-même par le rapport que lui feraient les vagues de liqueur enflammée qui serait tombée dans l'eau. Cette pompe ne la jetant pas au premier coup à la plus grande distance, j'y préférerais la catapulte en cas que l'épreuve réussît.

9 août, du Havre. *Harcourt à Belle-Isle.*

Les habitants de cette ville ont une frayeur singulière, d'après ce qui a pu leur avoir été rapporté des effets de la liqueur du sieur Dupré : ils craignent qu'on ne l'emploie contre les ennemis, parce que, disent-ils, ils ne manqueront pas de nous brûler aussi. On ne guérit point de la peur et je ne puis que mépriser les propos qui m'en reviennent.

Dupré écrit à M. de Chevert à Dunkerque pour lui proposer de faire l'essai de son eau. Chevert lui répond de venir, mais, informé que les Anglais se disposent à une nouvelle attaque contre le Havre, il le contremande.

30 août. *Le marquis de Rostaing à Belle-Isle.*

Je ne suis point étonné que le sieur Dupré fasse des espèces de plaintes; il y a longtemps que j'ai prévu qu'il l'oserait et que je l'ai dit à M. le duc d'Harcourt, car cet homme, qui croit réunir les lumières de tout le genre humain, ne souffre qu'avec impatience qu'on lui propose quelqu'autre chose que ce qu'il a imaginé, tandis que ce qu'il a imaginé ne peut s'exécuter à la guerre sans des difficultés qu'il n'a jamais été à portée de connaître et qu'il ne veut pas concevoir. J'ai trouvé à rassembler ici huit capitaines de vaisseaux marchands, gens intrépides et intelligents, que j'ai présentés à M. le duc d'Harcourt. Ils se chargent d'aller insulter les galiotes, à l'aide de quatre chaloupes canonnières et de quatre bateaux ; ils se proposent d'enlever les dites galiotes si elles ne sont pas trop promptement secourues, ou d'aller y mettre le feu. Il a en conséquence été question d'instruire les capitaines et les seconds qu'ils se sont choisis, de la façon de faire usage du secret du sieur Dupré. M. le duc d'Harcourt d'ailleurs, désirant autant que la marine de voir l'effet de la pompe pour juger de l'usage que l'on pouvait en faire et des inconvénients qui pouvaient en résulter relativement à la nature de l'opération, on a demandé au sieur Dupré de répéter ici l'incendie d'un canot tel que l'on l'a vu sur le canal de Versailles ou sur la pièce d'eau de Livry. Mais j'avais instamment sollicité de ne donner pas un spectacle qui consommât trop de liqueur, parce qu'il n'était question que d'instruire et comme je prévoyais que l'effet de la pompe paraîtrait trop équivoque aux marins, attendu la nécessité d'avoir le dessus du vent pour ne pas brûler soi-même, j'avais encore insisté davantage pour qu'on commençât l'instruction par lancer dans le canot une bouteille frangible, et qui, s'enflammant à sa rupture au moyen de son enveloppe, doit suffire, selon l'auteur, à incendier le plus gros bâtiment, ce qui, bien constaté, est le meilleur des moyens que nous puissions employer contre les vaisseaux ennemis, soit en portant les dites bouteilles à la main si on peut approcher assez, soit en les lançant d'une certaine distance avec la catapulte si le nombre des petits bâtiments protecteurs des galiotes n'en rend pas l'approche trop difficile. Mais en vain j'ai employé tout ce que l'insinuation et la prière ont de plus déterminant. Le sieur Dupré n'a pas voulu faire paraître les dites bouteilles et croyant son honneur attaché à la magnificence du spectacle n'a fait voir que sa pompe dans tout son brillant, avec la précaution de se mettre en dessus du vent et en la plaçant seulement à

20 ou 22 toises du canot sur les côtés duquel il avait élevé des planches de dix pieds de haut, afin de former une espèce d'arrêt à la liqueur, qui, moyennant cette précaution, retombait en quantité considérable dans ledit canot ; ce qui fait conjecturer que le sieur Dupré craignait que la médiocre quantité de liqueur qui peut communément tomber sur un vaisseau sur lequel on ne peut se flatter de pomper longtemps, vis-à-vis de l'ennemi, ne suffit pas à l'embraser, ou ne peut s'éteindre trop aisément.

On peut en inférer encore que de là vient sa résistance à faire usage du ballon qui, devant se rompre en tombant sur le pont du vaisseau, n'y porterait pas une quantité de matière suffisante à un embrasement qu'on ne peut éteindre aisément.

Si le sieur Dupré était plus docile, il y a longtemps que nous saurions à quoi nous en tenir. J'ai prié M. le duc d'Harcourt de vouloir bien prendre un parti à cet égard. Il faudrait, selon moi, que le sieur Dupré fût seulement présent aux opérations pour s'assurer par lui-même de la conservation du secret, en distribuant lui-même et veillant à ce que personne n'en approchât, car il a tort selon moi de regarder comme une extrême complaisance de sa part d'avoir seulement une fois cédé aux désirs de M. le duc d'Harcourt et aux miens en remplissant une bombette ordinaire de sa liqueur pour être tirée avec un mortier, l'orifice de ladite bombette ouvert pour verser dans tout son parcours une eau que nous soupçonnions pouvoir s'enflammer à l'aide de toutes les matières combustibles et mises en feu qui garnissait les anses de ladite bombe jusqu'à la lumière.

L'action de l'air étouffa ce feu moins vif que celui d'une fusée à bombe et cela parut au sieur Dupré un triomphe qui n'est rien moins que réel.

Ce n'est que par des expériences qu'on peut s'instruire des propriétés d'une chose qu'on n'a pas encore employée, des manœuvres de guerre ne peuvent se diriger sur des effets incertains. La certitude de ces effets est au contraire indispensablement nécessaire à diriger de l'une ou de l'autre façon les opérations militaires. Mais c'est ce que M. Dupré ne veut pas entendre. Il voudrait que sur sa parole on envoyât des gens déterminés aborder les vaisseaux ennemis et jeter ses vases fragiles qu'il nomme grenades, tandis que pour établir la confiance de ceux qui doivent les employer il refuse de leur en faire voir l'effet sur un canot. Il a pareillement refusé à M. le duc d'Harcourt, lors de la première expérience qu'il fit devant lui près de l'avant fossé de la citadelle, de jeter une desdites grenades sur une porte que le général avait fait apporter pour être lancée dans ledit fossé. J'en présume que comme cette planche aurait été mouillée, il a craint qu'une liqueur plus légère surnageante n'y produisît pas un effet moins grand. Il est cependant constant que tous les ponts des

vaisseaux en cas de guerre sont toujours mouillés et que si cette petite quantité d'eau peut nuire à l'embrasement, on y jetterait en vain une ou deux bouteilles de la liqueur au sieur Dupré, qui, ne couvrant une certaine place que d'une surface trop mince, s'y éteindrait fort aisément ou y brûlerait sans un progrès considérable.

Pour nous rassurer sur toutes ces choses, je répète qu'il faut des expériences que le sieur Dupré a refusées jusqu'ici. Il cite en vain dans la lettre qu'il vous écrit l'approbation que j'ai donnée devant vous aux moyens d'incendier les galiotes ennemies par les bouteilles fragiles qu'on lancerait sur leur bord. Je jurais pour ainsi dire alors d'après lui, en supposant sa liqueur, que je ne connaissais pas, une composition d'une véhémence et d'une consistance qui m'étaint inconnues. Actuellement que je suis instruit, mes scrupules sont fondés : je doute beaucoup que les petits moyens qui seront vraisemblablement les seuls que l'on puisse employer répondent au spectacle effrayant dont tout l'honneur est dû à la pompe et je ne puis pas insister sur des épreuves indispensables, non que j'hésite à tout risquer si les ennemis paraissent avant cette épreuve faite. Vous m'avez permis ainsi que le sieur Dupré de répandre tout l'argent nécessaire à faire naître et soutenir l'intrépide témérité. Je l'ai dit à M. le duc d'Harcourt et nous ferons usage de cette permission, mais si cette témérité devient inutile par les protections réitérées des galiotes, je ne vois que la catapulte, à laquelle répugne si singulièrement le sieur Dupré, qui puisse lancer au loin des corps fragiles sans les briser. Tout ce qu'il dit à cet égard est on ne peut pas moins raisonnable et son secret qu'il craint d'éventer par la pêche des bouteilles qui seraient tombées sans effet à la mer, pêche qui n'est guère possible attendu les déplacements occasionnés par les courans ou par les sables en mouvement : toute sa crainte, dis-je, à cet égard est bien moins fondée que celle qui résulte selon moi de l'abandon des bouteilles entre les mains des marins, qui seront certainement curieux d'en connaître le contenu et le connaîtront aisément faute par le sieur Dupré de vouloir écouter mes avis, par un alliage propre à le masquer sans lui nuire.

Tout ceci, Monseigneur, demande un entretien personnel avec vous. Je ne puis vous écrire tout ce que j'aurais à avoir l'honneur de vous dire. J'ajouterai seulement que je doute que nous puissions tirer un parti avantageux de la liqueur du sieur Dupré, avant que, de retour à Versailles, je puisse en particulier faire des essais qui me conduisent à mettre sous vos yeux ce qu'il y aura de plus convenable.

Vous êtes bien persuadé, je crois, Monseigneur, que l'indocilité du sieur Dupré ne m'indispose pas contre lui. On ne refond pas les hommes, il faut en tirer parti tels qu'ils sont. Je continuerai à le traiter avec tout le ménagement possible, mais il ne faut pas se flatter

que tous ces ménagements l'amènent au point désirable pour le bien de la chose. Il craint toujours que le succès résultant d'un avis étranger au sien ne retranche quelque chose à sa gloire et il n'entend pas lui-même le vrai moyen de se faire valoir sans prestige. J'ai l'honneur d'être, etc...

LE MARQUIS DE ROSTAING.

Les expériences, on le voit, n'eurent pas tout le succès qu'on en attendait; on en fit un grand nombre pour arriver à se servir sans danger de cette liqueur. Les plus grandes difficultés provenaient de Dupré lui-même ; nous le voyons sans cesse occupé à tirer le plus grand effet de son feu, de façon à épouvanter le spectateur, mais nullement préoccupé de lui donner un résultat pratique. Il nous semble aussi d'un caractère rétif et peu disposé à se plier aux avis des officiers assistants à ces essais. Ce feu, du reste, était-il si terrible ? était il inextinguible dans l'eau ? et l'eau lui donnait-elle elle-même une nouvelle activité ? Nous nous permettrons d'en douter en lisant les observations faites aux cours des expériences dans la lettre du marquis de Rostaing au ministre de la Guerre.

M. Desplaces nous donne une singulière raison sur l'interruption des expériences du feu grégeois.

On était prêt à lancer le feu infernal contre un navire ennemi, lorsque le rusé Dauphinois, sentant que si une petite portion de la liqueur enflammée, — ce qui eût pu fort bien se faire, soit par un changement subit du vent, soit par maladresse ou par défaut de la pompe, — fût tombée sur lui-même il en eût été la première victime, refusa avec opiniâtreté de mettre personnellement son secret en exécution, quoi qu'un officier de mérite et d'un grade supérieur lui eût offert de l'accompagner et de ne pas le quitter une seule seconde. Voilà le fait pur et simple dans toute sa vérité.

Les essais furent donc suspendus : de nombreux auteurs en attribuent l'arrêt à la volonté de Louis XV.

Le génie de l'homme est si inventif en manière de destruction que l'on aurait probablement trouvé le moyen d'utiliser l'infernal secret de Dupré, lorsque Louis XV, par un sentiment qui l'honore, vint arrêter ces expériences. Il fit appeler dans son cabinet le nouveau Callinique, lui demanda ses mémoires et ses plans et les jeta au feu. Puis, comme il était pauvre, car il avait compté sur le produit de sa découverte et avait aban-

donné son commerce, ce prince lui accorda une pension de 200 livres et le cordon de Saint-Michel (1).

Un autre auteur à ce propos nous rapporte ceci :

> Cependant, Louis XV étoit dans les embarras d'une guerre funeste; chaque jour il faisoit des pertes nouvelles ; les Anglois le bravoient jusque dans ses ports. Il pouvoit les détruire, mais il craignit d'augmenter les maux de l'humanité, il aima mieux souffrir. On n'a peut-être jamais fait une action plus magnanime : la gloire même n'en pouvoit être la récompense. L'Europe l'ignore, et quand elle en sera instruite on doutera d'un fait dont il n'y aura plus ni témoins ni preuves (2).

Il est certes piquant de rapprocher ici les scrupules de l'arrière-petit-fils de Louis XIV et l'état d'esprit avec lequel combattent nos ennemis actuels pour qui tous les moyens sont bons. Ce n'est plus la lutte âpre, mais courtoise, presque toujours, avec nos adversaires de Fontenoy, c'est « la fin veut les moyens » d'un peuple jaloux et vorace. Si Louis XV avait vécu de nos jours, il est fort probable que Dupré aurait pu utiliser sa découverte d'une manière satisfaisante et que le feu grégeois aurait été une énergique réplique aux gaz empoisonnés de nos déloyaux et méprisables ennemis.

Chalvet, dans sa bibliothèque du Dauphiné raconte que Louis XV, reconnaissant qu'une pareille découverte aurait des suites trop funestes à l'humanité si elle devenait publique, acheta le silence de Dupré en le décorant de l'ordre du Saint-Esprit avec une honnête pension.

Voici donc notre pauvre inventeur de retour dans son pays. Le précédent auteur nous en fait un portrait piteux.

> Il vint dans sa patrie pour faire enregistrer ses lettres de noblesse et dans ce voyage il laissa apercevoir à ses amis du jeune âge le chagrin dont il était rongé. Il était suivi de deux hommes payés par le gouvernement pour épier sa conduite et ses discours. Les vains honneurs dont on l'avait gratifié ne le dédommagèrent pas de la perte de sa liberté.

Un autre auteur peu connu dut avoir avec Dupré des rapports assez suivis. Nous lisons la petite note suivante dans un de ses livres.

(1) Rochas : *Biographie du Dauphiné*.
(2) *Galerie de l'ancienne Cour*.

Il a été retrouvé en France [le feu grégeois] sous le ministère du duc d'Aiguillon par un metteur en œuvre qui ne le cherchait certainement pas et qui travaillait au Havre à des pierres de composition. Mon témoignage à cet égard est irrécusable, puisque c'est moi qui ai fait le mémoire au conseil par lequel cet honnête artisan faisait hommage au roi de sa funeste découverte, lui demandait ses ordres et offrait d'enfermer dans un canon de bois qu'un seul homme pouvait porter 700 flèches remplies de sa composition, lesquelles s'enflammeraient, éclateraient et mettraient le feu en tombant. Cet appareil et le canon de bois qui devait porter le feu grégeois à 800 toises étaient de l'invention de l'artificier Torré. Le devis et les dessins dont j'ai fait la lettre étaient joints au mémoire. Le conseil agita la question. Emploiera-t-on le feu grégeois contre les ennemis de l'état ? Louis XV, traité depuis de Sardanapale et de Tibère par les plus vils scélérats qui aient jamais souillé la lumière du jour, Louis XV qui avait tant de motifs d'abhorrer les Anglais, et qui n'attendait qu'une occasion favorable d'en tirer une vengeance éclatante, opina que les lois de l'humanité défendaient de faire usage d'une pareille découverte. Il acheta le secret de cette infernale composition, accorda 2000 écus de pension à l'inventeur, après l'enquête la plus sévère sur sa moralité, et lui fit ordonner de consommer toutes ses matières en présence du comte de Beauvoir, lieutenant du roi au Havre.

Le secret du feu grégeois a dû se trouver dans la collection si précieuse des secrets relatifs à tous les arts successivement acquis par nos rois.

Quel a été le sort de cette collection à l'époque *fortunée* des pillages, des brigandages et des assassinats ? J'en écrivis deux fois au Comité de Salut public qui décida dans sa sagesse de ne pas me faire l'honneur de me répondre. Après que le 9 thermidor, nommé par les patriotes la « funeste journée », m'eut ouvert les portes de ma prison et dérobé à l'échafaud, involontairement tourmenté par l'idée de ce feu grégeois, j'adressai une pétition à la Convention nationale. Sa sagesse ne lui a permis pas non plus de me faire répondre. Difficile à rebuter, je m'adressai au Directoire. Les triumvirs ne voulurent point du tout céder en sagesse au Comité de Salut et à la Convention, point de réponse ; et enfin je me suis déterminé à raconter le fait au lecteur bénévole, qui ne me répondra pas davantage, mais q u le saura.

Une de ces lettres sous forme de mémoire adressée par Coste d'Arnobat au Comité de Salut public, et dont l'auteur se plaint si amèrement de n'en avoir point reçu réponse, a pu être retrouvée. Elle fut remise par Léonard Bourdon, le vio

lent conventionnel, et ne porte point de signature, mais la petite note du littérateur Bayonnais a permis de l'identifier.

Remis par Léonard Bourdon
20 may 1793
l'an 2e de la Rep. Fr.

Archives Nat.
A F, 67 dos. 498.

MÉMOIRE SUR LA DÉCOUVERTE DU FEU APPELÉ GRÉGEOIS

Il y a lieu de croire que les Autrichiens vont se servir d'un feu inextinguible découvert par un artificier de Vienne.

L'esprit infernal du cabinet de cette cour ne doit pas nous laisser un instant dans la sécurité à cet égard, il ne tient qu'à nous de prendre amplement notre revanche.

En 1766 ou 67, un metteur en œuvre travaillant au Havre à perfectionner une composition de pierres artificielles trouva sans le chercher le feu grégeois dans toute son horrible perfection. Cet artiste était vertueux. Il courût avertir de sa découverte le comte de Beauvoir, commandant de la place. Cet officier, non sans prévenir l'honnête artiste, le consigna dans le Havre. Il s'assura du fait et il en écrivit au Ministère sur-le-champ. Le comte d'Hérouville, lieutenant général, reçoit l'ordre d'aller constater la vérité de cette découverte par des expériences. Il arrive au Havre. L'artiste a bientôt élaboré une quantité suffisante de sa matière ignée.

A la même époque on avait construit dans le port des bateaux plats pour une descente en Angleterre, expédition souvent proposée et jamais effectuée, grâce aux guinées de Londres. Le comte d'Hérouville fait mettre à flot un de ces bateaux plats (on connaît l'épaisseur de leur échantillon), le bateau est entouré d'un grand nombre de pompes bien servies et qui vomissent des torrents d'eau sur l'esquif enflammé dans lequel l'artiste jette une très petite quantité de sa matière. En présence du général d'Hérouville et de l'état-major, le bateau s'embrase malgré la prodigieuse masse d'eau qui tombait sans relâche sur les flâmes et il fut consumé dans quelques minutes sans qu'il en restât aucun vestige.

L'artificier Torré, bon physicien et méchanicien très ingénieux, était alors au Havre, où il avait suivi M. d'Hérouville sur le bruit de la nouvelle découverte. Il imagine et il exécute dans deux jours une sorte de canon en bois léger dans lequel il offre d'enfermer 600 flèches de carton remplies de feu grégeois et qui portera ces flèches incendiaires à 100 toises ; il presse M. d'Hérouville de lui en laisser faire l'essai sur quelques frégates anglaises qui louvoyaient en observation devant le Havre. Le général n'osa prendre cette expérience sur lui ; il repart pour Paris avec Torré.

Il fut aussitôt proposé au conseil d'Etat de se servir de la découverte du *Brûleur* (sobriquet qu'on lui avait donné au Havre). Torré fit faire de beaux dessins et des devis de son artillerie de bois et de ses flèches ; il me pria de faire les notes explicatives et démonstratives des effets de sa machine : ces notes furent insérées au bas de ses plans et le tout fut mis sur le bureau du conseil. La matière en fut très amplement agitée. Louis XV, aussi humain qu'un roi héréditaire peut l'être, termina la discussion en défendant de se servir d'une invention si funeste à l'humanité. Le comte de Beauvoir reçut ordre de faire brûler en sa présence tout ce qui restait de matière. L'artiste enfouit sa composition dans un marais voisin du Havre. On adapta à la masse inflammable un tuyau de fer blanc légèrement garni de poudre et dont l'extrémité aboutissait au grand chemin.

Le *Bruleur* mit le feu à la traînée et dans quelques minutes le marais au milieu duquel la matière avait été enterrée fut réduit en cendres à plus de 50 pieds de circonférence de la masse.

Le Roi se réserva le secret. On s'informa de la vie et des mœurs de l'artiste, et sur les preuves certaines qu'on acquit de sa probité, Louis XV lui donna une somme d'argent et 6.000 livres de pension.

On lui imposa la condition de se vêtir d'un uniforme particulier et de rester dans la ville s'il vouloit la choisir pour domicile avec la permission de changer de ville pourvu qu'elle fût de guerre et en avertissant.

Le secret de ce feu est dans le dépôt des secrets si longtemps enrichi par les acquisitions de nos rois. Je n'ai jamais lu ni entendu dire qu'aucune de nos législatures se soit occupée de cette précieuse collection qui renferme tant de procédés chymiques, physiques, méchaniques,etc.., de la plus grande utilité. La conservation de ce trésor méritoit néanmoins la plus grande surveillance. La composition du feu dont il s'agit doit y être renfermée à moins qu'on ne l'ait dérobée avec tant d'autres choses non moins précieuses.

On n'a pas besoin d'insister sur le secret absolu qu'exige la perquisition de ce procédé ni sur le choix scrupuleux des personnes que la Convention doit en charger, car, quelle trouvaille dans les conditions où nous sommes pour les ennemis du bien public !

Si l'on découvre, comme je n'en doute pas, cette importante recette, il ne faudra plus que renouveler un essai à *huis clos* et épouvanter ensuite les Autrichiens par la levée d'un corps de 50 *brûleurs* en menaçant nos ennemis de faire usage de cette affreuse découverte s'ils ont l'audace barbare d'employer celle qu'ils prétendent avoir faite et s'ils n'évacuent point à un terme donné le territoire de la République.

A Paris, le 19 avril 1793. — L'an II de la République Française.

N. B. — Les 50 brûleurs ne connoîtroient point la manipulation du Feu grégeois.

On le voit, plusieurs années après, l'invention de Dupré préoccupait encore quelques cerveaux. Malheureusement, on ne possède que fort peu de détails sur les dernières années de l'inventeur; celles qui suivirent furent si troublées que l'on ignore la date exacte de sa mort.

Bachaumont nous dit pourtant, le 20 novembre 1772 :

Un nommé Dupré, à force de combinaisons chymiques, avoit retrouvé le feu grégeois, c'est-à-dire de ce feu qui se développe dans l'eau et n'en acquiert que plus d'activité. Le gouvernement auquel il avait offert son secret avait eu la sagesse de ne vouloir pas employer ce funeste moyen de multiplier la destruction de l'humanité et lui avoit fait en même temps une pension pour qu'il ne le vendît à aucune puissance. L'inventeur moderne vient de mourir et l'on craint qu'on n'ait trouvé dans ses papiers des renseignements sur son art détestable. On a pris toutes les précautions possibles pour prévenir les suites d'une telle promulgation.

Dupré revint pourtant habiter à Grenoble. Il y vivait en 1761, dans la rue Marchande. Le rôle de la capitation le mentionne ainsi :

Le sieur Dupré, orfèvre privilégié : 3 livres.

En 1765 il habitait sur la place Mauconseil ou Mal Conseil, actuellement place aux Herbes.

Chalvet ajoute à la fin de sa Biographie ces quelques mots :

On croit que sa mort fut précipitée et que son secret est enseveli dans sa tombe.

L'opinion qui accusait le roi d'avoir précipité la mort de l'infortuné Dupré est une atrocité dénuée de toute vraisemblance. Il devait avoir près de 65 ans, et les chagrins, la misère et l'oubli ont dû être les seuls motifs qui hâtèrent ses pas vers la tombe.

FRANÇOIS LOUIS.

SUR LE SEUIL DE L'AU-DELA[1]

—

La peur de la mort est un sentiment naturel et général. Elle plonge directement ses racines dans cette forme particulière de l'énergie universelle qui est la force de conservation de l'individu. Cette force imprègne tout organisme vivant. Elle agit dans la plus infime des cellules qui composent le corps comme dans les organes les plus nobles. C'est elle qui fait secréter la glande, battre le cœur et penser le cerveau. Notre corps comme notre esprit ne fonctionne qu'en vue de la vie, de son développement, de sa conservation et de sa reproduction : c'est le but unique vers lequel nous nous évertuons, et si l'on veut bien y réfléchir, on reconnaîtra que tous nos efforts aussi bien organiques que psychiques sont en dernière analyse dirigés contre le vieil ennemi de la vie dont il s'agit avant tout de retarder l'inévitable victoire. La certitude qu'elle viendra à son heure n'a même pas pu trouver l'esprit humain désarmé. Dans le palais enchanté qu'il édifie pour son propre usage et où il promène sa fantaisie, le prodigieux magicien a su ménager un logis pour tous les concepts relatifs à la mort. Ce sont le plus souvent de funèbres caveaux qu'il a peuplés d'épouvantes. S'il consent à y descendre, le rai lumineux qu'y projette sa pensée provoque l'envol de ces sinistres oiseaux de nuit et secoue le sommeil de ces vampires et de ces larves. L'homme est un animal qui ne diffère peut-être des autres que par la puissance de son imagination, et le vieil enfant qu'il reste toute sa vie tremble encore devant les fantômes de la nuit éternelle comme il s'effarait jadis lorsque, lumières éteintes, les ténèbres se faisaient plus épaisses autour de son

(1) Voy. « Comment nous mourrons » dans *Mercure de France* n° 416.

petit lit. Mais l'instinct de la conservation est si vivace, si puissant, et parle si haut dans notre cerveau comme dans tous nos organes, qu'il faut lui obéir et nous efforcer contre l'idée désolante de la mort. Dès lors, le funèbre caveau s'éclaire d'une fenêtre, et dans le bleu sombre de la nuit notre œil croit discerner le scintillement d'une étoile ; le pouvoir souverain du désir a su créer la consolante et radieuse figure de la vie éternelle.

Certes, il serait audacieux de nier d'une façon absolue l'objectivité de cette poésie du cœur et de l'esprit. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'effleurer le chapitre de l'au-delà, de ses terreurs ou de ses ravissements, des souffrances et des béatitudes qu'il peut nous réserver. C'est un grand problème et chacun peut et doit le résoudre à sa guise, suivant ses opinions philosophiques ou ses convictions religieuses. En si grave matière, le sentiment seul peut élever la voix ; la raison se déclare incompétente, aucune expérimentation ou observation scientifique n'ayant pu permettre jusqu'ici d'établir formellement *le fait* de la survivance : elle ne peut que contester la validité de l'intuition qui procède trop directement de l'instinct de conservation pour échapper au reproche d'être à la fois juge et partie.

Mais encore une fois, cette discussion est en dehors de notre sujet ; aussi bien ne sera-t-il ici question que de la peur de mourir, et non de la peur d'être mort : de la peur de ce qui nous attend au passage et non de ce qui peut nous advenir quand nous aurons fait le saut.

Soit que nous croyions à une vie future, soit que nous nous accommodions du retour au néant, ou ce qui revient au même d'un état négatif de conscience analogue à celui qui a précédé notre éclosion à l'existence, notre pensée n'envisage pas sans émoi ce qu'il nous faudra supporter de souffrances inédites et de sensations rares et imprévues avant que la vie consente à s'éteindre en nous pour toujours. La peur de l'agonie nous hante ; à tort ou à raison, c'est ce qu'il y a lieu d'examiner.

Dans les pages admirables qu'il a consacrées à la mort, Mæterlinck a magistralement posé la question :

Ce que nous redoutons le plus, dit-il, c'est l'abominable lutte de la fin, et surtout la suprême, la terrible seconde de rupture que nous verrons peut-être s'avancer durant de longues heures impuis-

santes, et qui tout d'un coup nous précipitera nus, désarmés, abandonnés de tous et dépouillés de tout dans un inconnu qui est le lieu des seules épouvantes invincibles qu'ait jamais éprouvées l'âme humaine (*la Mort*, p. 82).

Contre les tortures de la maladie, nous pouvons supposer que tout sera mis en œuvre. La Science dispose de moyens puissants et la thérapeutique, avec ses calmants maniés sans pusillanimité ni parcimonie, s'ingénie à poursuivre l'œuvre de souveraine pitié, sinon de salut. La morphine, l'héroïne, la cocaïne, et toutes les drogues capables d'atténuer la souffrance apparaissent ici comme des fées bienfaisantes penchées au chevet du moribond.

Quant aux souffrances de l'agonie proprement dite, souffrances physiques ou morales, ceci demande examen : mais, de grâce, que l'imagination consente à se taire. Pour se faire une opinion calme et réfléchie, mieux vaut s'enquérir auprès de ceux qui chaque jour, sans esprit doctrinal ou dogmatique, sans exagération de sensibilité, sans entraînement littéraire ou surexcitation poétique, observent le phénomène naturel de l'extinction de la vie comme ils en étudient l'apparition et le développement. C'est aux physiologistes et aux médecins qu'il appartient de donner leur avis et de répondre à l'enquête. Par leurs observations et leurs expériences, peut-être pourrons-nous acquérir la certitude que le passage n'est pas une épreuve terrifiante ; que nous échapperons, quand notre heure sera venue, à la torture raffinée ou à l'abominable vertige dont on suppose que l'agonie est faite, et que nous sommes tous appelés à nous éteindre doucement, sans heurt brutal, sans catastrophe psychique. Nul doute alors que nous ne nous soumettions avec plus de calme et de résignation à la loi de la Nature.

N'est-il pas des malades qui, sur le point de subir une opération chirurgicale, font bon marché d'une existence que de longues souffrances rendirent moins précieuse, et acceptent volontiers l'idée de ne pas se réveiller du sommeil chloroformique et de s'éteindre doucement dans la paix de l'inconscience ?

N'y a-t-il pas bien des gens qui rêvent de mourir subitement, procédé souverain et expéditif pour éviter cette lutte entre la vie et la mort, d'autant plus redoutable qu'on la suppose plus atroce ?

N'envie-t-on pas la fin du jeune enfant que son ignorance protège et qui s'avance dans la voie douloureuse sans voir le fossé où tout à l'heure il trébuchera ? N'envie-t-on pas l'animal dont l'obscure conscience, tout entière orientée vers la vie, ne sait probablement rien de la mort et n'en doit concevoir nulle alarme ?

Il vient d'être question de ces malades qu'une intervention chirurgicale livre aux entreprises du chloroforme ou de l'éther : chaque année sur plusieurs milliers de cas, c'est à peine si la statistique enregistre trois ou quatre accidents mortels imputables à l'anesthésie. Tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, la mort se produit, subite, par syncope ; le bulbe rachidien est sidéré dès les premières bouffées du narcotique. Tantôt c'est l'absorption d'une dose trop forte ou trop prolongée qui a permis à la narcose de franchir les limites en deçà desquelles elle aurait dû être maintenue, et le cycle anesthésique dont nous allons bientôt parler se complète par la mort ; accident déplorable assurément ; mais à ne juger que le mode de passage de vie à trépas, le seul point de vue auquel nous nous plaçons en ce moment, mort douce, infiniment douce, forme d'euthanasie qu'on accepterait avec reconnaissance des mains de la Destinée, et qu'on souhaiterait pouvoir offrir comme un suprême témoignage d'affection aux êtres qui vous sont le plus cher.

Eh bien ! tous tant que nous sommes, nous avons toute chance pour mourir de la sorte, soit brusquement dans quelque syncope, soit avec une agonie plus ou moins longue ; mais dans les deux cas, avec cette abolition de la conscience et de la sensibilité qui marque les premiers effets de l'anesthésie : l'agonie, loin d'être la lutte désespérée que l'on imagine entre l'esprit et le corps, et que pourrait faire supposer l'agitation purement physique de l'organisme, débute par la perte de la conscience ; comme l'anesthésie chloroformique ou éthérée, elle passe par les mêmes phases ; elle descend la même échelle : et dès le premier échelon, la sensibilité consciente qui s'éteint trouve un repos définitif dans un sommeil qui n'aura pas de réveil.

C'est qu'en effet, il faut le reconnaître, la Nature est simpliste et fidèle à ses manières d'agir ; elle les repète automatiquement, quelles que soient les excitations qui lui viennent du dehors :

la rétine ne répond aux stimulants que sous la forme lumière, la douleur est le mode habituel qu'emploient les nerfs sensitifs pour traduire les offenses les plus variées auxquelles ils sont en butte. — Pour mener un organisme jusqu'à son complet développement, la vie suit fidèlement une marche déterminée ; elle obéit à un ordre non moins fixe, quand il s'agit pour elle de se hâter vers sa fin. Il a fallu pour développer le corps que la vie s'éveillât d'abord dans la cellule ; puis successivement s'est manifestée la vie fonctionnelle du cœur, du grand sympathique, du bulbe rachidien, de la moelle épinière et enfin du cerveau : l'apparition tardive de la vie fonctionnelle génitale complète l'organisme. C'est cette vie génitale qui s'éteint la première ; puis, au moment de l'agonie, vont s'effondrer l'une après l'autre, et dans un ordre inverse, toutes ces fonctions cardinales dont l'éclosion avait marqué les phases successives du développement de notre corps. Comme une fleur rare et délicate, c'est la vie cérébrale, la vie psychique qui se fane et tombe dès le début de l'agonie, comme c'est elle aussi qui se replie et s'endort dès les premières étapes de l'anesthésie chloroformique. — L'agonie et l'anesthésie procèdent de la même façon, à telle enseigne que l'agonie peut être considérée comme une anesthésie naturelle et que l'anesthésie chirurgicale peut à son tour être considérée comme une agonie expérimentale, poussée plus ou moins loin, parfois jusqu'à la limite extrême, jusqu'à la mort définitive.

Comment les choses se passent-elles dans cette pseudo-agonie qu'est une anesthésie chloroformique ou éthérée ?

Les grands anesthésiques peuvent agir sur tous les éléments organiques vivants, et sur tous les modes d'activité physiologique. Ils arrêtent les mouvemements ciliaires des protozoaires et des cellules vibratiles ; les contractions rythmiques des cœurs de batraciens extraits de l'organisme ; les mouvements des feuilles de la sensitive, la germination des graines, l'assimilation chlorophyllienne des végétaux. (Arthus, *Eléments de physiologie*, p. 763.)

Chez les animaux supérieurs, ce n'est que par doses successivement croissantes qu'ils généralisent leurs effets à tout le corps ; mais le système nerveux est le premier appareil qui subisse leur emprise, et cette emprise consiste dans l'extinction successive, et dans un ordre constant, de ces différentes activités ; mais il est nécessaire pour bien comprendre com-

ment les choses se passent, d'énoncer un deuxième principe physiologique, le principe de l'excitation préparalytique.

Tout poison qui, à une dose déterminée, est appelé à supprimer une fonction commence toujours, à dose moindre, par exalter cette fonction ; l'excitation annonce et précède la paralysie. (Arthus, *ibid.* p. 763.)

Tout d'abord le patient va traverser une période d'excitation cérébrale : les oreilles lui tintent ; il entend des sifflets, un carillon de cloches ; une verbosité luxuriante, comme celle des premières phases de l'ivresse alcoolique, traduit l'afflux désordonné des représentations mentales dans les hémisphères cérébraux, la sensibilité affective s'exalte, triste ou joyeuse, attendrissement, confidences, pleurs, rires, chansons, puis la parole s'embarrasse ; les idées se troublent, le délire survient, et bientôt ce ne sont plus que des mots incohérents, des lambeaux de phrases, des fragments de mots, des syllabes sans signification, un marmottement qui s'éteint dans un sommeil profond sans perception, sans conscience et sans rêves, et qui ne laisse au réveil aucun souvenir.

Entre temps, la moelle épinière, qui a commencé à subir l'action de l'anesthésique, traverse à son tour une période d'excitation qui s'affirme par des mouvements désordonnés. Une lutte parfois pénible, surtout chez les alcooliques, dont les éléments nerveux sont en état d'hyperexcitabilité habituelle, s'engage avec l'entourage : lutte assez courte et qui se fond en une résolution musculaire complète : la sensibilité cutanée est éteinte, les réflexes ont disparu ; le globe oculaire reste insensible au toucher : descendue à ce second échelon, l'anesthésie chirurgicale est complète, il ne reste plus qu'à l'entretenir avec prudence.

En cet état, le bulbe rachidien fonctionne encore normalement : il assure la respiration et les battements du cœur. Pousser plus avant la narcose avec des doses inconsidérées d'anesthésique serait s'exposer aux pires dangers, à la paralysie du bulbe. Alors la respiration se ralentit et s'arrête, alors le cœur faiblit, et cesse de battre, et c'est le 3e échelon qui est atteint. Immédiatement au-dessous de lui, la Mort est là, attentive, prête à prendre livraison de l'organisme, si cet état se prolonge tant soit peu, et si l'arrêt du cœur devient définitif.

Eh bien! tout ce qui vient d'être dit pour l'anesthésie générale, on peut le répéter pour l'agonie. Soit brusquement, soit par étapes successives, soit d'emblée, soit après une période d'excitation délirante, l'agonie éteint d'abord le cerveau. Elle éteint ensuite le pouvoir excito-moteur de la moelle épinière, et abolit toute sensibilité réflexe. Elle éteint en troisième lieu le bulbe rachidien : la respiration s'embarrasse et s'arrête alors que le cœur ne va pas tarder lui-même à demeurer immobile. Comme l'éther, comme le chloroforme, l'agonie est un bienfaisant narcotique que la Mort verse à l'animal avant de lui faire rendre, comme dit Baudelaire, à la grande Nature, « tout ce qu'ensemble elle avait joint ».

Grâce à elle, s'effondre en quelques instants la sensibilité consciente, et tout cet édifice mental qu'il avait fallu tant de jours et tant d'efforts pour mettre debout. Grâce à elle, le mourant *ne peut pas* être le spectateur lucide de sa propre fin et il échappe ainsi à la plus affolante épreuve qui se puisse imaginer. Après cette dévastation de la pensée, tout ce qui peut désormais se passer n'a plus aucune importance pour celui qui s'en va. Qu'importent les râles, les spasmes, les hoquets; les yeux qui se convulsent, les pupilles qui s'élargissent, les mâchoires qui s'écartent, et toute l'abominable mimique des derniers moments. Rien de tout cela n'est perçu : rien de tout cela n'émerge dans cette conscience à jamais anéantie, pas plus que ne sont perçus, par le patient endormi, les actes chirurgicaux les plus barbares. La vie peut désormais s'éteindre dans les organes : admettons l'hypothèse, d'ailleurs bien invraisemblable, que le retrait s'accomplisse au milieu de souffrances locales aussi violentes qu'on voudra l'imaginer, qu'importe encore une fois, puisque la Pensée n'est plus là ! et que, comme dit H. Poincaré, « tout ce qui n'est pas Pensée est pour nous le pur néant ». — Tout le reste du drame s'accomplit et se résout dans les ténèbres et le silence de l'Inconscient, de même qu'à l'origine de la vie individuelle s'était, pendant de longs mois, élaboré dans les mêmes ténèbres et dans le même silence le développement d'un organisme qui ne devait que bien longtemps après prendre conscience de lui-même.

DOCTEUR BARBILLION.

LA VIE AUTHENTIQUE

DE M. L'ABBÉ DE VOISENON

MÉMOIRES INÉDITS D'UN CONTEMPORAIN

(*Suite* [1])

—

Le duc d'Orléans (on n'a pas besoin de dire que c'était le père du guillotiné) envoya chercher, à l'occasion des fameux couplets, l'abbé de Voisenon qu'il avait toujours parfaitement traité, et qu'il honorait même de ses bontés, et, au moment où il fut en sa présence, lui fit sur sa déloyauté, sur ses infâmes procédés pour le duc de Choiseul, une sortie des plus violentes. L'abbé voulut balbutier quelques phrases, assez insignifiantes, mais le Prince, sans vouloir les écouter, lui tourna le dos, en lui défendant de jamais se présenter devant lui (2). Comme les particuliers n'avaient pas les mêmes droits

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 424 et 425.

(2) Voyez le *Journal historique* de Collé (III, p. 329, déc. 1771, éd. de 1868) : « M. le duc d'Orléans lui a défendu sa maison ; il s'est voulu justifier, le prince s'est moqué avec froideur de ses justifications. Mon abbé a insisté, il a dit à Son Altesse que si elle lui retirait ses bontés il n'avait plus d'autre parti à prendre que de se faire capucin. M. le duc d'Orléans lui a répondu d'un ton ironique et sévère : Qu'il ne pouvait pas en être réduit à cette extrémité, ayant pour protecteur le chef de la justice. C'est de M. le duc d'Orléans lui-même que je tiens les détails de cette conversation. M. le prince de Condé et M. le prince de Conti, chez lesquels il était reçu, lui ont aussi fait fermer leur porte. » Ajoutons que plusieurs mémorialistes, tels La Harpe et le continuateur des *Mémoires secrets*, ainsi que Mme Du Deffand confirment et l'origine de la disgrâce de l'abbé et le récit de Charles Collé. « Sans M. le duc de Choiseul, lit-on dans les *Mémoires secrets*, M. l'abbé de Voisenon serait aujourd'hui sans pain : c'est M. le duc de Choiseul qui a fait réduire à mille livres par l'évêque d'Orléans la somme de dix mille livres que l'abbé de Voisenon n'eût pu se dispenser de payer pour les réparations auxquelles il était tenu pour un prieuré qu'il avait. C'est d'ailleurs ce ministre disgracié qui lui a fait avoir six mille livres de revenus sur les affaires étrangères que le ministre actuellement en place lui a conservées... »

que le premier Prince du sang, ils se contentèrent de mépriser souverainement l'abbé et de renoncer désormais à le voir.

Le pauvre abbé dévorait avec amertume les avanies dont il était abreuvé. Son sang et son caractère s'aigrissaient de plus en plus. Sa santé, habituellement mauvaise, ne faisait qu'empirer. Toutes les cajoleries, toutes les flagorneries de Mme la comtesse de Turpin, dans la maison de laquelle il avait pris un logement, n'adoucissaient que bien faiblement les sombres nuances qui embrumaient sa malheureuse existence. Elle l'adulait à la journée, c'était le prendre par son faible. Après avoir passé une partie de sa vie à être caressé par la maîtresse du maréchal de Saxe, il attachait une sorte de relief à ce que la fille du maréchal de Lowendal (1) essayât de verser sur les plaies incurables de son âme le baume déjà bien décrié de ses consolations. Il ne l'en bourrait pas moins à la journée, lui reprochait d'être sale comme un peigne, de vouloir faire des vers, et de ne savoir ni le français ni l'orthographe. Elle ne se rebutait pas, et lorsque ces moments d'humeur étaient passés, ils se retrouvaient les meilleurs amis du monde. La chère dame savait bien ce qu'elle faisait, et quand elle ne pouvait plus en tirer parti d'une façon, ce qui arrivait peut-être souvent, elle était plus heureuse d'une autre. Et l'abbé éternellement dupe, non pas de son bon cœur, mais de sa faiblesse et de son inconséquence, remplissait complètement les décrets des destins qui l'avaient condamné à l'être toute sa vie.

Sur ces entrefaites, l'abbé crut que le bonheur allait lui sourire encore une fois, et s'héberger chez lui; mais il l'avait tellement dépaysé que ce ne fut qu'une passade. Voici l'histoire. Le duc d'Aiguillon avait été tout récemment nommé au ministère de la guerre. Peu de temps auparavant, le Roi s'étant fait présenter la liste des pensions sur les affaires étrangères, raya de sa propre main celle de l'abbé de Voisenon. Ce fut un coup

(1) Madame de Turpin de Crissé. C'est en société avec elle, et quelques-uns des amis de cette femme spirituelle et galante, qu'il composa ce livre singulier : *La Journée de l'Amour* ou *les Heures de Cythère*. A Gnide [Paris], 1776, in-8°, de cent quatre-vingts pages, orné de quatre jolies gravures et de huit culs-de-lampe de Taunay, gravés par Macret, Michel et Bruneau. Voisenon dans une lettre à Voltaire, du mois d'août 1774, nous a donné un portrait fort séduisant de son amie des derniers jours : « Ma voisine vous adore, écrit-il, et si vous la connaissiez, vous le lui rendriez bien; elle est parvenue à faire des vers charmants, à force de lire les vôtres; elle joue de la harpe beaucoup mieux que David, a la voix aussi étendue que Le Maure; on croit voir Vénus qui a pris l'air de Bellone, pour mieux plaire à Mars... Ayant une semblable amie, on doit se moquer de tous les théologiens; c'est le parti que je prends... » (*Œuvres complètes de l'abbé de Voisenon*, III, p. 327.)

de foudre pour lui ; il en était encore atterré, lorsqu'il vit entrer chez lui le duc d'Aiguillon avec lequel il n'avait eu jusque-là aucune liaison, et qu'il ne connaissait que comme on connaît tout le monde.

Le duc d'Aiguillon, après avoir débuté par les lieux communs ordinaires, avant d'aborder une question un peu délicate, lui dit qu'il ne devait pas ignorer que le Roi avait supprimé sa pension sur les affaires étrangères, qu'il sentait combien cette privation lui deviendrait onéreuse, indépendamment de la petite humiliation de se voir rayer, que lui, duc d'Aiguillon, entrevoyait des moyens de le faire rétablir, qu'il pouvait même lui répondre d'y réussir, mais qu'il n'avait rien voulu tenter à cette occasion, sans avoir son agrément personnel, ni sans être assuré qu'il ne serait point fâché d'être obligé par lui ; que le seul prix qu'il lui demandait de ce léger service était son amitié ; que Mme la duchesse d'Aiguillon serait flattée de le recevoir chez elle, et de lui procurer dans sa maison tous les agréments dont il avait joui si longtemps dans celle des Choiseul. Bref, il y mit toute la coquetterie, toutes les avances que l'on emploie auprès d'une jolie femme à laquelle on veut plaire.

L'abbé enchanté de cette bonne fortune, et à la joie de son âme de pouvoir jouer de nouveau un rôle dans une société où son ingratitude pour M. le duc de Choiseul devenait pour lui un titre de recommandation, accepta à belles mains la proposition de M. d'Aiguillon. Il y mit seulement une condition qu'il lui exprima en ces termes : « J'ignore, monsieur le Duc, ce qui a pu m'attirer de votre part une bienveillance si gratuite ; je me croyais abandonné de tout l'univers, il m'est bien doux que ce soit vous qui me remettiez en grâce avec lui ; quoique cependant l'attachement que vous me permettez de prendre pour vous, et auquel je me sens si bien disposé, me devienne un sceau de réprobation, et une infamie de plus auprès de la cabale Choiseul ; mais au point ou je suis dans l'esprit de tous ses adhérents, je n'ai plus rien à risquer. Toutes fois pour prix du sacrifice que je vous fais du reste de mon honneur, trouvez bon que j'y mette une condition : j'ai un neveu capitaine de cavalerie depuis dix-huit ans, il est assez bon sujet, excellent militaire, a eu, dans l'armée, une brillante action. M. de Choiseul, à la femme duquel il appartient d'assez près, m'avait

promis pour lui un régiment. Beaucoup trop d'insouciance de ma part a été cause qu'il n'a pas pu lui donner des preuves efficaces de sa bonne volonté, avant sa disgrâce; je me le reproche tous les jours, et je profite de cette circonstance pour réparer ma faute, en le recommandant à vos bontés, et vous remettant le soin de sa fortune militaire ».

Sur-le-champ le duc lui donna sa parole d'honneur de le faire nommer non pas au premier, mais au second régiment qui viendrait à vaquer. Moyennant ces clauses, le marché fut conclu, la pension rétablie, et l'abbé sur le chemin de la faveur. Malheureusement Louis XV vint à mourir, et M. d'Aiguillon à être renvoyé. L'abbé conserva bien sa pension, mais le neveu n'eut point de régiment, et s'en consola bien plus facilement que ne le fit son oncle, de se voir retombé plus que jamais dans la bauge d'humiliation où il s'était enfoncé.

Ce fut le coup de grâce pour lui. Accablé du poids d'une existence qui ne lui présentait plus aucun charme, exaspéré contre le genre humain dont il ne pouvait plus supporter les mépris, déchiré par la crainte du diable, sans qu'un petit grain d'amour de Dieu et de confiance en sa miséricorde vînt calmer ses ferveurs, il traînait avec peine et dégoût les restes d'une vie condamnée aux souffrances physiques et morales. A charge à lui-même et aux autres, il vécut ainsi une année entière, si l'on peut appeler vivre une lutte continuelle contre la mort, contre des passions mal amorties, et contre des remords infructueux qui ne lui laissaient entrevoir l'éternité que sous son point de vue le plus effrayant et le plus redoutable.

Vers la fin de l'été 1775 (1), sentant que la décomposition de sa frêle machine lui annonçait irrévocablement que sa dernière heure était prête à sonner, il déclara à son frère qu'il voulait se rapprocher de la sépulture de ses Pères et aller terminer sa carrière au château de Voisenon, afin de se trouver

(1) Vers le 15 septembre, selon Mme de Turpin de Crissé. « M. l'abbé de Voisenon, membre de l'Académie Françoise, lit-on dans les *Mémoires secrets*, à la date du 18 novembre 1774,—est malade dangereusement. Il est sujet à des attaques d'asthme qui, quoique très violents, se passent promptement, et le laissent ensuite dans l'état de santé le plus parfait. Mais, cette fois, on craint pour l'hydropisie de poitrine. » Et le 11 novembre de l'année suivante : « L'abbé de Voisenon est très mal d'un épuisement, causé par une diarrhée continue. Il est fort à craindre qu'il ne réchappe pas à cette rechute. Il est hors d'état d'être transporté et mourra vraisemblablement à Voisenon, terre de son frère où il est. »

tout porté. « Comme tu voudras, lui répondit son frère, tu n'as qu'à fixer le jour de ton départ.» L'abbé le différa autant qu'il put, et prolongea jusqu'à la fin de septembre, qu'il se détermina sans appel.

Le bon, l'excellent comte de Voisenon,qui aimait véritablement son frère,tâcha de lui rendre le séjour de sa terre le plus agréable qu'il lui fut possible; mais l'âme de l'abbé, fermée désormais à tout sentiment doux, à toute impression agréable, ne répondit aux efforts de son frère pour l'amuser, pour le distraire,que par des bourrasques et des sorties qui se renouvelaient sans cesse; l'autre ne se rebutait pas, et redoublait d'attentions et de complaisances, en raison des redoublements d'humeur qui prenaient à son frère.

Les derniers jours d'octobre, l'abbé s'alita tout à fait. Un habile chirurgien du canton prononça qu'il n'en relèverait pas. L'abbé l'avait annoncé d'avance, et connaissait trop bien son état pour se payer des plates lueurs d'espérance dont on se croit obligé de bercer les mourants. Nous passions notre vie dans sa chambre, car moi qui parle, j'y étais, ainsi que son neveu, et trois ou quatre autres personnes. Certes, ce n'était ni son aménité, ni sa sensibilité pour les soins que nous lui rendions, qui nous y retenait, car on n'a pas d'idée des invectives, des sarcasmes, des épigrammes sanglantes, des duretés de toute espèce qu'il nous jetait sans cesse au nez. Quand il avait tout épuisé, il nous reprochait notre bonne santé, prétendant qu'elle était aux dépens de notre esprit, que nous étions bêtes comme des cruches, bornés comme des coins de rue; qu'il était bien cruel, après avoir passé sa vie avec des sots, de la terminer au milieu d'imbéciles à prétentions; qu'il n'était pas notre dupe; que sous l'apparence d'un zèle officieux et gauche,nous n'étions là que pour insulter à ses maux et pour le voir mourir; mais que nous aurions le temps d'attendre, et que,pour nous faire enrager, il comptait nous tenir là encore plus d'un mois.

Ces petites scènes, toujours inépuisables, duraient à peu près depuis une semaine, lorsqu'un beau matin, sur les onze heures, un valet de chambre vint annoncer que le cardinal de Luynes (1) était dans le salon. L'abbé frémit à ce mot. Son

(1) Paul d'Albert, cardinal de Luynes, né à Versailles et baptisé le 5 janvier 1703, mort à Paris, le 22 janvier 1788. On sait qu'il dut l'origine de sa fortune ecclésias-

frère, sourd comme une bécasse, crut entendre qu'on le priait de descendre à la cuisine. « J'y ai déjà passé, répondit-il, j'ai donné mes ordres, et je vous réponds que vous aurez un excellent dîner, vous savez que je m'y entends, mais aujourd'hui je me suis surpassé. »

— « Eh, non, monsieur le comte, lui cria t-on à tue-tête, c'est monseigneur le cardinal de Luynes. — Oh! oh! le cardinal de Luynes! j'en suis parbleu ravi; il est gourmand et connaisseur, je vais lui trousser un petit dîner dont il sera content. Allons, descendons recevoir Son Eminence. »

— « Mon neveu, dit l'abbé, votre père va faire au cardinal des tas de compliments qui n'auront ni queue, ni tête; pour vous, arrangez-vous comme vous voudrez, mais je vous ordonne de dire à l'Eminence que je ne suis pas en état de la recevoir. C'est le plus sot, le plus ennuyeux, le plus assommant de tous les mortels. J'en vois assez à la journée de cet acabit là; ainsi très décidément je ne veux pas de lui. » Le neveu descend chargé de ce gracieux message; il exprime de son mieux au cardinal les regrets de son oncle de ne pouvoir le recevoir, mais que, dans l'état où il était, cela lui était de toute impossibilité. « Je le verrai cependant, dit le cardinal; j'ai appris à Fontainebleau qu'il était dangereusement malade; j'ai demandé à la Reine la permission de m'absenter pendant quelques heures, et certes je ne partirai pas sans avoir rempli mon objet. L'abbé est mon confrère à l'Académie, il est mon diocésain, il est comme moi ministre des autels; à tous ces titres réunis, je lui dois mes soins spirituels. Ainsi, monsieur, ayez la bonté d'aller lui dire que je prétends le voir, et que je le verrai; j'attends ici sa réponse. »

Le neveu remonte annoncer à l'abbé cette perfide antienne. L'abbé entra dans une colère dont on n'a point d'exemple; cependant quand il vit qu'il n'y avait plus moyen d'éviter la bordée, et que le cardinal, entêté, prétendait-il, comme le sont

tique à une méchante querelle qu'il eut dans sa jeunesse, alors qu'il se destinait à la carrière des armes, et à la suite de laquelle il ne se comporta pas selon les règles de l'honneur. Il dut entrer alors dans les ordres et parvint à l'évêché de Bayeux, dont on le tira pour le faire archevêque de Sens. Un jour, raconte Chamfort, qu'il avait officié pontificalement, un plaisantin prit sa mître et l'écartant des deux côtés : « C'est singulier, dit-il, comme cette mître ressemble à un soufflet. » M. de Luynes, avec fort peu de génie, quelque bon sens et de la politesse, aimait les lettres et protégeait les auteurs. Il occupait à l'Académie française, depuis le 16 mai 1743, le fauteuil laissé vacant par la mort du cardinal de Fleury.

tous les sots, n'en démordrait pas, il consentit à recevoir, et à faire avertir le trop officieux Prélat (1).

On lui fit cortège dans la chambre du malade, qui le reçut tant bien que mal. Au bout de quelques instants : « Messieurs, dit le cardinal, je vous prie de me laisser seul avec l'abbé, j'ai à lui parler en particulier. » Tout le monde sortit, à l'exception du neveu qui, curieux de savoir comment un cardinal qui ne passait pas pour un aigle, s'y prendrait pour exhorter à la mort le plus malin et le plus récalcitrant de tous les académiciens, voulut entendre comment le dialogue se passerait. L'arrangement de la chambre se prêtait à merveille à son projet ; il y avait vers le pied du lit un paravent énorme placé pour intercepter l'air de la porte ; il se tapit à plat ventre derrière le paravent et ferma la porte en dedans, comme s'il fût sorti le dernier. C'est de lui-même que je tiens ce qui se passa ; il nous en donna les détails le soir même, en arrière de son père, qui n'aurait pas entendu raison sur cette espièglerie, à supposer qu'on veuille l'appeler ainsi.

Le cardinal, se voyant sans témoins, commença par des trivialités telles que l'on aurait pu les attendre d'un curé de campagne ; il entassa platitudes sur platitudes ; il rappelait au naturel la scène de ce moine qui, peignant à Malherbe mourant les délices de la béatitude éternelle, se servait de si mauvais termes, et d'images si grotesques, que celui-ci, pour toute réponse, lui dit : « Taisez-vous, Père, le ton dont vous m'en parlez suffirait pour m'en dégoûter. » L'abbé ne lui répéta pas les mêmes expressions ; mais il l'accabla de pointes d'ironie, et lui dit très crûment, sans respect pour la poupre romaine, qu'il aurait tout aussi bien fait de rester à Fontainebleau, et qu'il n'avait pas besoin de lui pour savoir ce qu'il avait à faire.

Le neveu crut, pendant un moment, à n'en plus douter, que l'Eminence allait être confondue, ou tout au moins obligée

(1) L'abbé de Voisenon, lisons-nous dans les *Mémoires secrets* (21 novembre 1774), est toujours malade et mourant à Voisenon : il est hors d'état de revenir à Paris. M. l'archevêque de Sens, c'est-à-dire le cardinal de Luynes, dans le diocèse duquel il se trouve, et confrère de cet académicien, a cru cette âme digne de ses soins et s'est transporté au château pour le ramener au Seigneur ; ce à quoi il n'a pas eu de peine, l'abbé de Voisenon étant toujours très bon chrétien quand il est alité. D'ailleurs il avait avec lui l'abbé Genet [lisez : Pierre de Geneste], docteur de Sorbonne, qui avait déjà bien ébauché la besogne. On ne conserve aucun espoir à l'égard de l'individu physique. »

de se retirer avec perte. Mais point du tout ; l'infatigable cardinal, sans se rebuter du peu de succès de ses premières escarmouches qui semblaient lui annoncer une défaite aussi prochaine que complète, changeant de ton par gradation, eut recours à des raisons un peu plus solides que celles qu'il avait employées à son début ; son style se monta insensiblement à la hauteur du sujet ; il appela à son secours la Sainte Ecriture et les Pères, il déploya l'éloquence la plus sublime, la logique la plus soutenue, l'onction la plus touchante ; il parla ainsi près d'une heure, avec une facilité, une abondance vraiment admirables, et dont on ne l'aurait jamais cru susceptible. L'abbé ne disait plus mot, et lui prêtait la plus grande attention, sans l'interrompre, comme il avait fait pendant le premier point. Une fois que le cardinal qui, à coup sûr, ne jouait point la comédie, le sentit ébranlé, alors il frappa les grands coups, et en habile orateur, après avoir subjugué l'esprit, il tâcha de gagner le cœur. « Jamais, dit le neveu, on n'a rien entendu d'aussi pathétique que sa péroraison. » Elle le fut au point qu'attendri lui-même d'avoir gagné autant de ferveur, quoique non sans peine, les larmes lui coulèrent des yeux, et que l'excès de sa sensibilité ne lui permettait plus que de prononcer quelques paroles entrecoupées. L'abbé ne tint point à ce dernier trait, et, fondant lui-même en larmes, il tendit les bras au cardinal, qui le serra affectueusement dans les siens, surtout après en avoir tiré la promesse de se confesser et de se faire administrer dans la journée. Effectivement, il s'exécuta sur le premier article dans l'après dîner, et le soir, sur les dix heures, reçut les sacrements en bonne fortune, sans autre témoin que son frère.

Le cardinal, tout glorieux d'avoir rendu une âme à Dieu, retourna sur-le-champ à Fontainebleau, sans vouloir dîner, au grand chagrin du comte de Voisenon, qui, pour le recevoir dignement, avait fait avec son cuisinier un travail vraiment sublime, et ne se consola de ce contretemps que par les éloges bien mérités que nous donnâmes à sa grande intelligence, sur une partie d'administration aussi intéressante.

Le cardinal était à peine parti que l'abbé demanda à son neveu des détails d'une nouvelle qu'il lui avait dite en gros la veille. Le neveu lui en donna de plus particuliers. — Vous ne le saviez pas hier, répondit l'abbé ; de qui les tenez-vous

aujourd'hui ? vous les a-t-on mandés de Paris ? — Non, mon oncle, c'est M. le cardinal qui nous les a donnés. — Belle autorité ! parbleu, il faut être bien sot pour croire que tout ce que dit un gaillard comme le cardinal est article de foi (1).

La comtesse de Turpin et l'ami Santerre qui, au défaut de l'abbé, était son sigisbée, et remplissait les lacunes, arrivèrent le lendemain. Il les reçut assez lestement. La grande douleur de la comtesse, la gorge pantelante, ses yeux rouges de larmes, sa voix entre-coupée, ses phrases immenses comme elle, ne le touchèrent que médiocrement. Elle vit qu'il n'y avait plus rien à faire, et reprit au bout de vingt-quatre heures la route de Paris, après avoir joué assez gauchement une mauvaise parodie des adieux d'Andromaque à Hector. L'abbé, qui l'avait vue arriver sans aucun intérêt, la vit s'éloigner sans la moindre nuance d'attendrissement.

Il en était à ne plus penser qu'à lui, et il avait assez à faire. Il souffrait des douleurs inconcevables qui ne lui laissaient

(1) Nous trouvons la confirmation des faits consignés ici, dans le morceau suivant, inséré en appendice à la *Vie de Voltaire*, par l'abbé Duvernet (Paris, F. Buisson, 1797, in-8, pp. 245 et ss.) : « On a imprimé que cet abbé [de Voisenon] était mort très chrétiennement ; nous nous en rapportons à la lettre que nous écrivit son neveu, le 28 septembre 1787 (vieux style) et dont voici l'extrait : Vous aimez les anecdotes... Je vais vous en donner sur la mort de l'abbé de Voisenon, mon oncle... Depuis longtemps il était à la mort au château de Voisenon ; on lui parlait en vain de confession, il ne répondait que par des épigrammes. Enfin un bon matin, arrive le cardinal de Luynes, archevêque de Sens, qui vient, dit-il, exhorter à la mort son diocésain, son confrère à l'Académie, et de plus un prêtre. L'abbé de Voisenon ne veut point voir le prélat qu'il qualifie du plus sot, du plus bavard et du plus ennuyeux de tous les hommes ; mais le cardinal insiste et l'abbé cède.

« Moi, très curieux de savoir comment s'y prendrait un sot pour exhorter à la mort un homme d'esprit, je me tapis ventre à terre derrière un paravent. Tout aussitôt le bon cardinal débuta par des lieux communs qui servent assez souvent à bien des gens pour entrer en matière. Il vit que cela ne prenait pas, et, dès lors, changeant de batterie, il prit une manière un peu moins triviale : il employa le langage du sentiment, que je ne l'eusse jamais soupçonné de manier avec autant de succès, et parla, pendant deux heures entières, avec une onction, un choix de termes, un ton sensible et affectueux, qui pénétra le malade, au point que ces deux êtres se mirent à fondre en larmes, et se tinrent étroitement embrassés pendant quelques minutes.

« La conclusion fut que le malade promit de se confesser, et le cardinal partit enchanté de sa victoire ; mais, à peine fut-il sorti, que le malade m'entreprit sur le plus ou moins de vérité d'un fait que je lui avais raconté la veille, en venant de Paris. Je voulus appuyer mon dire sur ce que le cardinal m'avait confirmé le même fait. « Ah ! vraiment, me dit mon oncle, belle autorité que tu me cites là ! Est-ce que tu crois que tout ce que dit un gaillard comme celui-là est article de foi ?... »

« A bon compte il se confessa, et reçut ses sacrements en bonne fortune, sans qu'aucun de nous, qui étions dans le château, en fût témoin. »

pas même un instant de sommeil (1). Je ne crois pas qu'il y ait un second exemple d'une maladie semblable. Il rendait successivement par lambeaux des parties d'intestins, et je n'ai jamais conçu qu'il ait pu tenir aussi longtemps aux déchirements incroyables qui se faisaient sentir dans toute l'habitude de sa pauvre machine ; d'autant plus qu'aucune de ses facultés intellectuelles n'étant altérée, son âme éprouvait dans toute son intensité la terrible réaction des angoisses cruelles, des tourments les plus cuisants.

Ce qu'il y avait de plus affreux dans son état, c'est que si tous les remèdes étaient sans efficacité pour calmer ses souffrances physiques, les secours spirituels n'avaient pas mieux réussi à tempérer les alarmes de son imagination saisie d'effroi par les apprêts du grand voyage pour lequel il se voyait sur le point de s'embarquer.

L'abbé de Voisenon n'avait jamais été ni impie, ni mécréant. Je serais assez disposé à penser qu'il avait plus d'une fois dans sa vie fait ce qu'il avait pu pour aimer Dieu, sans jamais en être venu à bout. Il n'est pas le seul qui, sur cet article, soit mort à la peine. C'est assurément un fort grand malheur, mais ce qui en est un cent fois plus fatigant dans ce bas monde, c'est qu'il avait une peur du Diable (2) qui n'était ni raisonnée, ni raisonnable. Il cherchait bien à étouffer, ou à étourdir de son mieux cette crainte ridicule et enfantine, mais toujours sans succès. Or, n'ayant jamais pu parvenir à la bannir dans son meilleur état de santé, qu'on juge de l'effroi incroyable qu'elle lui inspirait dans le moment décisif où il croyait voir l'enfer, avec toutes ses chaudières bouillantes, ouvert sous ses pas.

Cela est si vrai que, pendant les dix ou douze jours qui

(1) « Quinze jours se passèrent de cette époque jusqu'à sa mort. Il souffrait des douleurs horribles ; mais son imagination était encore plus effrayée que son corps n'était souffrant. « J'en ai trop fait, disait-il, pour que Dieu me pardonne. Cela est impossible ; tous les prêtres sont des gueux ; je connais à fond cette classe d'hommes, et je suis un des plus détestables qui aient jamais existé. » (*Lettre à l'abbé Duvernet*; voyez la note précédente.)

(2) « Toute sa vie il avait eu peur du diable, et cette frayeur devint telle dans ses derniers moments, que vingt fois par jour, au moins, il m'appelait en poussant des cris horribles, pour que je chassasse de la ruelle le diable, *qui, disait-il, lui labourait les côtes*. Il passa dix jours au moins dans ce désespoir affreux, nous traitant tous indignement, ne répondant que par des épigrammes sanglantes. *Messieurs*, nous disait-il, *je vous ennuie furieusement tous tant que vous êtes, mais vous me le rendez bien*. Telle fut la fin de cet abbé, que le plat éditeur de ses œuvres a dit *être mort dans les sentiments de religion et de résignation qu'on peut désirer de tout bon chrétien*. » (*Lettre à l'abbé Duvernet, loc. cit.*)

précédèrent sa mort, après un moment de recueillement et de silence, il poussait de ces cris d'angoisse qui arrachent l'âme des spectateurs, puis, étendant en avant des bras décharnés, comme pour éloigner un objet hideux : « Mon neveu, disait-il, passez dans ma ruelle, et chassez-en le diable, qui, par avancement d'hoirie, me laboure déjà les côtes. » En même temps, il s'écriait d'une voix cadavéreuse, et avec l'accent du désespoir : — « Mon Dieu, je crois que rien ne vous est impossible, mais avec toute l'étendue de votre puissance, je vous défie de pouvoir jamais faire grâce à un abbé de Voisenon. » Le neveu, qui n'eut jamais la prétention de posséder une charge d'exorciste, passait d'un air sérieux dans la ruelle, et s'en revenait en disant tout bas aux assistants : « Mon oncle croit qu'il a le diable dans sa ruelle, moi je suis convaincu que c'est au corps qu'il l'a. » L'abbé, après ces douloureux élans, se calmait pendant deux ou trois heures, et recommençait ensuite la même scène, sans que d'ailleurs on se soit jamais aperçu que sa tête fût altérée le moins du monde.

Ce qu'il y avait de certain, c'est que sa méchanceté ne l'était pas; elle paraissait trop réfléchie pour cela. Il faudrait des volumes pour en raconter tous les traits. Je vais finir par celui-ci qui, par ma foi, en vaut bien un autre.

La veille de sa mort, sur les dix heures du soir, il appelle son neveu : « Sonnez, monsieur, que l'on mette mes chevaux. — Et pourquoi faire, mon oncle ? » — Ecoutez-moi. Vous irez à Melun prendre des chevaux de poste, vous partirez sur le champ pour Paris, et vous m'en ramènerez un chirurgien qui se nomme Boucher (1), et que vous connaissez. S'il exige cinquante louis pour ce voyage, vous les lui donnerez. — Mais, mon oncle, pourquoi pas plutôt un habile médecin ? — Ce sont tous des ignorants, il n'y en a d'ailleurs pas un que je n'aie rebuté, et qui consente à venir pour moi; Boucher n'en aurait pas plus d'envie qu'eux, mais vous irez chez une dame de... à qui il ne refuse rien, vous la prierez de le décider à partir. Et puis, à force d'argent... Bref, je le veux, point de raison. »

Avant que le cocher fût sorti du cabaret, que les chevaux

(1) Il s'agit ici, sans nul doute, du docteur Pierre-Joseph Boucher, chirurgien né à Lille en 1715, correspondant de l'Académie des Sciences, auteur d'une *Méthode abrégée pour traiter la dyssenterie* (1751, in-4.)

fussent prêts, il était déjà onze heures passées. L'abbé tempêtait. Enfin l'on avertit qu'ils étaient mis ; le neveu prend les derniers ordres : « Allez donc, monsieur, lui dit-il avec humeur, ne vous amusez pas en chemin, ramenez-moi Boucher, et soyez ici demain pour midi. »

Pendant que le neveu parlait à son père, l'abbé dit d'un ton, et avec un sourire sardonique. « J'en suis bien aise, il fait un temps de chien, voilà un drôle qui va courir toute la nuit, et demain en arrivant il me trouvera mort. »

Il ne l'était cependant pas le lendemain, lorsque le neveu arriva à l'heure dite ; mais ce qui le surprit bien davantage, c'est que, contre son attente, il le trouva affectueux. « Mon neveu, lui dit l'abbé, je vous demande mille pardons de la course inutile que je viens de vous occasionner. Cent mille Boucher ne sont pas dans le cas de me sauver. La seule grâce que je voudrais obtenir du ciel, ce serait de prolonger mon existence de deux ou trois jours pour avoir le temps de réparer mes torts envers vous. J'ai réfléchi avec douleur cette nuit que je ne vous avais jamais rendu justice. J'aurais pu vous être utile, je ne vous ai fait que du mal. J'ai même affecté de ne pas vous nommer dans mon testament, où vous méritiez une place distinguée ; mais je vous le répète, que je vive seulement deux fois vingt-quatre heures, et j'expierai ma faute. Le neveu, qui voyait clairement qu'il l'emporterait dans l'autre monde, lui répondit des choses sensibles, et écrivit, sous la dictée de Boucher, une recette d'autant plus inutile qu'en arrivant l'Esculape, à la première inspection, avait condamné le malade à ne pas passer dix heures du soir.

Il y avait déjà trois ou quatre jours que l'abbé avait défendu à son valet de chambre de reparaître dans son appartement. C'était un homme qui semblait lui être attaché, et qui était à son service depuis vingt-cinq ans (1). Mais du moment qu'il fut alité, il le prit dans une déplaisance affreuse, et ne cessait de lui reprocher que c'était lui qui l'avait réduit dans l'état cruel où il se trouvait, en lui procurant sans cesse de nou-

(1) C'est à ce domestique qu'il disait plaisamment, en lui montrant un cercueil de plomb qu'on venait de lui apporter : « Voilà une redingote que tu ne seras pas tenté de me voler ! » Les renseignements font naturellement défaut sur ce personnage. On sait néanmoins qu'il se nommait Antoine, et que, pour récompenser vingt-cinq années de fidèles services, l'abbé de Voisenon lui légua par testament le montant du prix de sa vaisselle d'argent, ainsi que sa garde-robe et son linge. (Voyez Th. Lhuillier, *A provos de l'abbé de Voisenon*, etc.)

velles occasions de compromettre et de risquer sa santé. Ces reproches n'étaient pas sans fondement : car le chirurgien qui le voyait à Voisenon nous dit que, dans la complication de maux dont il se mourait, il y en avait sur la cause très récente desquels on ne pouvait pas prendre le change.

L'éloignement de cet homme sembla calmer un peu l'âcreté de son humeur, mais une heure avant d'entrer en agonie, il en eut un accès des plus violents, contre le curé qui l'avait confessé ; il l'envoya chercher. J'étais présent à la scène qui ne fut rien moins qu'édifiante. Le curé arriva avec empressement, croyant être requis pour quelque fonction de son ministère, et prenait déjà son air de componction ; mais il trouva bientôt à déchanter, lorsque l'abbé rappela le peu de forces qui lui restaient, pour lui dire : « Monsieur le curé, vous êtes un scélérat ; peut-être à plus d'un titre, mais surtout parce que vous êtes prêtre. Je m'y connais, puisque j'ai le malheur de l'être. Or donc vous avez à moi cent louis, cent louis que vous m'avez extorqués, osez le nier si vous pouvez. — Mais, monsieur l'abbé, vous savez bien que..... — Je sais que vous êtes un drôle, vous êtes tous gens de votre robe à telles enseignes que vous allez me rapporter mes cent louis, sinon, avant de mourir, je suis dans le cas de vous perdre. Mais point de mais, allez et croyez-moi, faites ce que je vous dis, vous m'entendez. » Le curé n'insista pas davantage, et fut chercher les cent louis qu'il rapporta en deux rouleaux bien cachetés, et les remit à l'abbé, qui dit à Boucher assis auprès de son lit : « Placez-les sous mon chevet, et ne me quittez pas, car il serait homme à me donner le coup de pouce pour me les reprendre. Ces gens-là n'ont rien de sacré. »

Nous demandâmes depuis au curé qui, d'ailleurs, passait pour un galant homme, ce que c'était que cette histoire des cent louis. Jamais nous n'avons rien pu en tirer ; il a balbutié ; il a battu la campagne, et a fini par nous dire que c'était un secret entre lui et l'abbé.

Il pouvait être six heures du soir. Cette scène acheva de l'épuiser. Elle avait été en lui les derniers efforts d'une nature aux abois. Nous sortîmes de son appartement dont nous emmenâmes son frère pour lui éviter un spectacle douloureux ; il n'y resta que le neveu, Boucher, et la maîtresse du comte de Voisenon. Sur les dix heures, il demanda à boire, appela son

neveu, comme pour lui recommander quelque chose d'important, mais, n'ayant plus la force de prononcer, il expira en essayant vainement d'articuler quelques mots (1), le 22 novembre 1775 (2).

Le neveu descendit, mais n'en dit rien à son père, dans la crainte que, venant à souper, cette nouvelle ne lui causât une révolution. Le Bonhomme, avant d'aller se coucher, dit à son fils : « Cependant je ne serais pas fâché de voir encore une fois mon pauvre frère. Qui sait ? cela pourrait peut-être lui faire plaisir. — Oh ! mon père, dans l'état où il est, sans connaissance ! Epargnez ce tableau à votre sensibilité. Je crois

(1) L'acte de son inhumation fut transcrit à la fois sur les registres du Jard (aujourd'hui conservés à la mairie de Voisenon) et sur ceux de la paroisse Saint-Barthélemy de Melun. Voici les deux mentions. D'abord celle du curé de Saint-Barthélemy :

« Aujourd'hui vingt-deux novembre mil sept cent soixante et quinze, est mort au chateau de Voisenon, hameau de cette paroisse, Claude Henry de Fusée de Voisenon, âgé de soixante et sept ans, ancien abbé du Jard, un des quarante de l'Académie, ministre de l'évesque prince de Spire ; et le vingt-cinq du même mois, moi curé de Saint-Barthélemy me suis transporté au château dudit Voisenon avec le clergé de cette paroisse, où, après avoir chanté vigiles et laudes, et une messe haulte dans la chapelle dudit château, j'ay fait la levée du corps et, au lieu de le porter à la paroisse Saint-Barthélemy, comme de droit, de fait cela devoit être sur la représentation et à la prière de Monsieur le comte de Voisenon, maréchal des camps et armées du roy que, vu la longueur et la difficulté des chemins de la paroisse, il ne pouroit se transporter, j'ay consenti pour cette fois et sans tirer à conséquence que le corps dudit sieur abbé de Voisenon fût directement porté à l'abbaye du Jard, où je l'ai présenté avec les cérémonies accoutumées en pareil cas à Messieurs les religieux du Jard, qui l'ont inhumé dans la chapelle à gauche en entrant au chœur, lieu et sépulture de ses pères ; en présence de Messire de Fusée, comte de Voisenon, maréchal des camps et armées du roy, son frère, de Messire Louis de Fusée, capitaine de cavalerie, son neveu, et de Messire de Mauroy, abbé de Saint-Pierre d'Auxerre, de M. de Rivière, conseiller du Roy et notaire du châtelet de Melun, et de plusieurs autres qui ont signé avec nous.

« FUSÉE DE VOISENON, FUSÉE DE VOISENON, l'abbé de MAUROY, DETTÉ (prieur du Jard), DE GENESTE, EICHER DE RIVIÈRE, DE SIENNE, curé de Saint-Barthélemy.

« De son côté, le prieur du Jard enregistrait l'acte suivant :

« L'an de grâce mil sept cent soixante et quinze, le samedi vingt-cinquième jour du mois de novembre, vers les midy, a été inhumé par moi soussigné, prêtre, chanoine régulier, prieur-curé de la paroisse et église du Jard, dans la chapelle et lieu de la sépulture [de ses ancêtres ?] avec les cérémonies accoutumées, le corps de Messire Claude-Henry de Fusée de Voisenon, prêtre, ancien abbé commendataire de l'abbaye du Jard, membre de l'Académie Françoise, décédé le mercredy vingt-deux du présent mois dans le château de Voisenon, paroisse de Saint-Barthélemy de Melun, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise.

« L'inhumation a été faite en présence des parents et témoins qui ont signé avec nous le présent acte, le jour et an que dessus... (Th. Lhuillier, *A propos de l'abbé de Voisenon*. l'Amateur d'autographes, octobre-décembre 1881.)

(2) Les *Mémoires secrets*, sous la plume de Pidansat de Mayrobert, inséraient, à la date du 25 novembre : « L'abbé de Voisenon est mort, peu regretté et même peu estimé, à raison de sa conduite infâme durant les derniers temps de sa vie, de son avertissement au chancelier et au ministère du jour. Ses mœurs avoient toujours été fort scandaleuses, on ne pouvoit s'habituer à voir un prêtre publiquement avec une comédienne. Du reste, c'étoit un homme très aimable en société, ayant plus d'esprit que de jugement. Depuis longtemps il ne produisoit rien, et dans ce qu'il a composé peu de chose passera à la postérité... »

pouvoir vous assurer qu'il ne passera pas deux ou trois heures du matin. — Tu le crois ? — J'en suis sûr. — En ce cas-là, mon fils, je vais te dire une chose ; ce matin, n'ayant rien à faire, pendant que tu étais à Paris, et voyant bien que le pauvre abbé ne pouvait plus aller loin, je me suis amusé, par précaution, à écrire d'avance les lettres de part, à nos parents et à nos amis. Tu sais qu'en fait d'égards et d'attentions, je ne manque à rien. Je ne suis pas comme toi qui regardes comme des misères ces devoirs de société, et qui ne rends à personne, non plus que ta mère, à qui tout cela est égal. J'ai beau vous le répéter tous les jours à l'un et à l'autre, c'est comme si je ne parlais pas : de *façon donc*, que toutes mes lettres sont écrites, il ne me reste plus qu'à mettre les dates et les adresses. De quand daterai-je ? — Oh ! vous pouvez dater de demain matin. — Si en même temps je les cachetais, elles pourraient partir tout de suite. — Je n'y vois points d'inconvénients. — Allons, je n'ai pas envie de dormir ce soir, je m'en vais expédier cela. Mais tu es bien sûr au moins qu'il ne passera pas la nuit ? — Rapportez-vous-en à moi. — Le pauvre malheureux, dès l'âge de quinze ans, était condamné par toute la Faculté ; qui aurait jamais cru qu'il eût poussé sa carrière aussi loin ! Et encore ne l'eût-il pas terminée aussitôt, s'il eût pu prendre sur lui de se ménager, mais avec tout son esprit, il n'a jamais su se conduire, ni lui, ni ses affaires. Je parierais bien qu'il ne laisse pas de quoi se faire enterrer (1). Cela ne m'empêchera pas de lui faire un enterrement aussi convenable que cela se puisse dans une campagne. Je ferai inviter tous les curés du voisinage, il y en aura au moins une vingtaine. Je

(1) L'auteur, en prêtant crédit au propos du comte de Voisenon, ne paraît pas avoir eu connaissance du testament dicté par le poète à un notaire de Melun, Me Eicher de Rivière, douze jours avant sa mort. On trouvera cette pièce curieuse, trop longue pour prendre place ici, dans le travail de Th. de Lhuillier, *A propos de l'abbé de Voisenon*, maintes fois cité au cours de nos notes. En signant ce document, l'abbé ne se proposait pas seulement de consentir à des legs en faveur de la comtesse de Turpin et de son fils Henry, de Favart fils, de Chevalier, de ses domestiques, etc., il demandait encore instamment qu'il fût fait un service en l'église de Saint-Barthelémy pour le repos de son âme. Il ordonnait, de plus, la célébration dans les trois communautés des P. P. Carmes, Récollets et Capucins de la ville de Melun, de trois cents messes basses de *Requiem*, dont cent dans chacun des dix couvents, et cent autres messes dans l'église des R. P. de Nazareth de Paris... « Je nomme et choisis M. le comte de Voisenon, mon frère, pour exécuteur de mon présent testament, ajoutait-il, le priant de me donner cette dernière marque d'affection qu'il a toujours eue pour moi, m'en rapportant à sa prudence pour régler les frais de mes obsèques. »

leur donnerai un bon dîner, il faut être honorable. Cela produit un bon effet dans le canton. »

Le neveu monta chez moi me raconter cette conversation que j'ai cru digne d'être rapportée ; sa mère en eût tenu une d'un tout autre genre, si elle eût été à Voisenon. Mais elle n'assista pas à la mort de son beau-frère. Elle était restée à Paris, d'où elle lui avait proposé de venir lui donner ses soins. Mais lui, qui n'avait jamais oublié comment elle s'était anciennement conduite à pareille fête, répondit aigrement à cette proposition : « Si elle vient ici, je me ferai mettre sur un brancard, et j'irai crever ailleurs. Je ne veux pas lui donner le plaisir de me voir mourir, et je n'ai pas à me louer d'elle pour lui procurer cette satisfaction. » Elle sentit vivement ce mauvais procédé de sa part et s'en consola en pensant et en disant à qui voulait l'entendre qu'il serait damné pour sa peine d'être mort avec un sentiment de haine dans le cœur. Elle avait d'anciens et de terribles griefs contre lui, mais celui qui lui tenait le plus au cœur, quoiqu'elle ne s'en vantât pas, c'était de s'être égayé à ses dépens, en donnant son portrait assez au naturel, dans le conte de *Zulmis et de Zelmaide*, sous le nom de la fée *Je ne sais comment* (1).

Quoi qu'il n'y fût qu'ébauché avec cette légèreté qui caractérisait tout ce qui sortait de sa plume, il était difficile de ne pas la reconnaître. Dans le fait, elle était bien la femme la plus étrange qui soit jamais sortie des mains du créateur. Essayer de la peindre ici serait une entreprise fort au-dessus de mes forces. Je crois qu'il n'est point de crayon qui puisse la rendre au naturel. D'autant que dans tout le cours de sa vie, elle n'a jamais été deux heures de suite la même ; et que lorsque des gens plus habiles que moi se sont appliqués à tâcher de saisir quelques nuances principales, soit de son caractère, soit de sa figure, la mobilité étonnante de l'un et de l'autre les déroutait bientôt, et leur faisait avouer que c'était un vrai caméléon, qu'il était impossible de définir. Le seul plan auquel elle tenait invariablement, et auquel elle ait mis de la suite, c'était de n'être comme personne, et de passer pour la femme

(1) *Œuvres complètes*, t. V, pp. 153 et ss. « La Fée *Je ne sais comment* n'étoit pas comme une autre, écrit Voisenon ; elle avoit des cheveux blonds et la peau noire, un œil grand et beau, et l'autre petit et joli ; c'étoit là l'uniformité des autres traits : elle avoit les joues molles, parce qu'il faut les avoir fermes, et l'esprit dur, parce qu'il faut l'avoir doux. »

de Paris la plus singulière. Aussi est-ce une justice que personne ne lui a refusée. D'ailleurs, avare par caractère, et prodigue par boutade ; méchante de fond, quelquefois bonne par faiblesse ; haute et arrogante par choix, basse et timide par pusillanimité ; mauvaise fille, mauvaise sœur, mauvaise femme, mauvaise mère ; son humeur intraitable la rendait redoutable à tout ce qui s'approchait d'elle, surtout depuis que, par une combinaison diabolique, elle avait enveloppé tous ces contrastes si frappants d'un manteau de dévotion, aussi bizarre que le reste de ses formes ; mais ce manteau était tellement percé à jour qu'il n'était possible à personne d'en être la dupe. . .

Sa fureur était d'avoir de la considération dans le monde ; et celle du public était de lui en refuser. Après la galanterie (1) qui y conduit rarement, elle avait voulu essayer du bel esprit : et mécontente de celui des autres, elle n'avait prouvé qu'une chose, c'est que le sien était très méchant. De là elle avait donné dans la médecine, et aurait bientôt dépeuplé son village, si son mari eût souffert qu'elle s'y exerçât plus longtemps. Enfin, après avoir ébauché quelques autres sciences avec aussi peu de succès et de tenue, elle se jeta dans la dévotion. Faible ressource lorsqu'avec une âme dénuée de sensibilité on n'y a recours qu'après avoir épuisé toutes les autres. D'ailleurs la sienne était marquée à un coin si grotesque, ainsi que toutes ses actions, qu'elle ne lui procura pas même la considération de la place Royale, ni de la rue Saint-Paul. Il n'était question dans le quartier que des scènes souvent réjouissantes qu'elle donnait à sa paroisse, où elle disait toujours en entrant au peuple qu'elle faisait ranger avec le bout de sa canne : « Rangez-vous, canailles, faites place à la noblesse. » Un jour de Pâques qu'elle allait à la grande messe, elle s'aperçut, comme elle mettait le pied dans l'église, que ses deux laquais la suivaient. « Où allez-vous? leur dit-elle. — Madame, nous allons à la messe. — De plats

(1) « M. de Sibière, médecin anglais fort à la mode parmi plusieurs de nos dames galantes qui l'admettent dans leurs secrets, lit-on, à la date du 22 mai 1752, dans un rapport de l'inspecteur de police Meunier (Cf. *Paris sous Louis XV*, par C. Piton, IVe série, p. 153), a guéri, il y a quelques mois, par extinction de la v... Madame de Voisenon et le marquis de Blangis qui se l'étaient peut-être communiquée mutuellement. Madame de Voisenon, épouse du capitaine aux gardes de ce nom, demeure rue Saint-Louis, au Marais. Elle est fille de M. de Bombarde de Beaulieu et a la réputation d'être très galante. »

valets comme vous, à la paroisse Royale de Saint-Paul ! Vous vous moquez, je pense. Allez, allez à la messe à ces gredins de Minimes, c'est assez bon pour des laquais. » C'était une plaisante dévotion qu'une dévotion ainsi tournée ; aussi les confesseurs, qui sont le fléau de tant de monde, la regardaient-ils comme le leur. Elle voulut, pour tâter de tous, essayer du curé de Saint-Paul, qui s'était bien promis de ne jamais l'entendre. Après l'avoir fait sonder, pendant longtemps, sans avoir pu le gagner, un beau matin elle s'en fut chez lui : « Monsieur le curé, je veux absolument me confesser à vous. — Madame, vous avez un confesseur en titre, qui est un excellent homme. — Monsieur, j'en suis excédée. — Madame, vous le seriez bientôt de moi. — Cela pourrait bien être, mais en attendant, vous me confesserez, ou vous direz pourquoi. — Je vous conjure de m'en dispenser. — Vous êtes curé, et ne pouvez pas me refuser. Je puis avoir telles choses à vous dire. — Eh bien, madame, puisque vous le voulez, donnez-vous la peine de passer dans ma chapelle, je m'y rendrai. — A votre chapelle ? Moi ! Une femme de mon espèce n'est pas faite pour aller au confessionnal comme le peuple. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me confesser dans votre chambre. — Ce n'est point mon usage, et je ne confesse hors de l'église que les personnes infirmes et alitées. »

Pendant ce dialogue, on vint avertir le curé que quelqu'un qui était en bas le priait de descendre un moment. Tandis que le curé était allé expédier son homme, la comtesse, qu'il avait laissée dans sa chambre, se campe, sans plus de façon, dans le lit du pasteur, à qui elle dit, aussitôt qu'il fut remonté : « Monsieur le curé, puisque vous ne confessez hors du confessionnal que les gens qui sont au lit, me voici en règle ; ainsi vous n'avez plus d'excuse, mettez-vous là que je vous raconte mon affaire. » L'aventure était trop plaisante pour que le curé se fâchât. Cependant, il eut toutes les peines du monde à s'en débarrasser et à la faire sortir de chez lui. Elle fut cependant obligée d'en passer par là et de s'en retourner sans en être venue à son honneur, mais l'histoire n'en courut pas moins tout Paris, qui la mit en ligne de compte avec cent mille et un traits de cette espèce qu'on racontait d'elle.

Quelque unique qu'elle fût dans son genre, on en a beau-

coup trop outré le tableau dans un mauvais ouvrage intitulé la *Correspondance de Mylord Alleye* (1). L'auteur de l'article qui la concerne, mauvais sujet bien décidé, et de ses parents (2), pouvait avoir à s'en plaindre, mais ce n'était pas un

(1) Voyez : *L'Observateur anglois ou Correspondance secrète entre Milord All'eye et Milord All'ear* (à Londres, chez John Adamson, 1778, t. III, lettre IV, p. 51) : « Après vous avoir entretenu de l'abbé de Voisenon, Milord, c'est le cas de vous parler de sa belle-sœur, virtuose unique et dont le cerveau à son trépas doit être un objet de dissection curieux, pour les anatomistes. Petite-fille de Madame Doublet, elle a été initiée de bonne heure dans la société de cette femme célèbre, dont on rapporte que la maison, ouverte pendant quarante ans aux savants de toute espèce, a servi de modèle au bureau d'esprit de Madame Geoffrin. Comme il allait beaucoup de médecins chez elle, la comtesse de Voisenon contracta un goût si vif pour cette science qu'elle voulut l'exercer et se mêla, dans sa terre, de visiter les malades, d'administrer des remèdes et de tuer aussi impunément qu'un membre de la Faculté. (On m'a parlé d'un abbé Laugier, ex-jésuite et homme de lettres, qui avoit eu le malheur de lui plaire, et, étant tombé malade, étoit devenu la victime de ce médecin femelle.) Cette manie devint si forte que des docteurs plaisants (entre autres le Dr Lavirotte) imaginèrent de lui jouer un tour : ils lui firent accroire que, sur sa renommée, elle avait été élue présidente du Collège de Médecine à Paris, en dressèrent les patentes et les lui expédièrent. Pour mieux la persuader, on fit un carton à quelques exemplaires du *Journal des savants*, où l'on rendit compte de cet événement littéraire. Il en perça dans les pays étrangers, et d'autres journalistes de bonne foi ne manquèrent pas de répéter cette nouvelle absurde, et le fait a passé et passe ainsi pour constant auprès de beaucoup de gens. Je n'aurais pu croire cette anecdote, si je n'avais eu sous mes yeux le volume (mars 1757, p. 573) où le fait est consigné. Je vous le transcris ici : « Madame la comtesse de Voisenon, aussi célèbre par la vivacité de son esprit et par les connaissances dont elle a su l'orner, que par les charmes séduisants que la nature s'est plu à lui prodiguer, ayant bien voulu accepter la place de Présidente de la Faculté de Médecine de Paris, elle a été reçue en cette qualité avec un applaudissement universel, et a prononcé le discours le plus élégant que MM. les Docteurs aient jamais entendu dans leurs Ecoles ; ainsi nous ne pouvons trop nous empresser de le rendre public. « Messieurs, c'est le propre des grands hommes d'être généreux et bienfaisant. Le rang que vous m'avez donné parmi vous en est une preuve. Attachés aux occupations laborieuses d'un art aussi noble qu'il est utile, il vous fallait un amusement. Ce qui n'est qu'un jeu de votre esprit fait presque illusion au mien : et je me crois déjà des lumières depuis que j'ai droit sur vos talents. Recevez donc, Messieurs, les témoignages de ma reconnoissance. Plus vous voyez de près les faiblesses de l'humanité, plus j'ai lieu de prétendre à votre indulgence. » Pauvres humains ! voilà comme on vous abuse. Jugez, Milord, si l'on nous en impose ainsi sur un fait simple et prétendu, arrivé sous nos yeux, ce que doit être l'Histoire, et quelle foi il y faut ajouter ? Pour en revenir à la virtuose dont il est ici question, indépendamment de ce ridicule, elle est remarquable par des choses plus extraordinaires encore. J'ai eu occasion de la voir, de lui plaire, de l'étudier de près moi-même, et je puis vous assurer que c'est l'être le plus indéfinissable qu'il soit possible de rencontrer ; elle réunit tous les extrêmes, conservant encore à l'entrée de la vieillesse l'imposant d'une beauté majestueuse, elle y joint, quand elle veut, les agréments d'une société douce et séduisante ; pleine de connoissances, d'esprit, de sentiment, de délicatesse, elle se fait adorer ; puis, c'est soudain une femme impertinente, sans honnêteté, sans décence, sans usage, ou plustôt c'est une folle, une mégère, une furie, un monstre faisant fuir tout ce qui est autour d'elle, excepté son mari, habitué à ses incartades. Son inconstance règne dans ses études, comme dans ses attachements, ainsi que dans ses opinions et sa conduite. Quelquefois elle ne croit pas en Dieu, puis elle joue le rôle de dévote. Après avoir touché du clavecin, elle prend le scalpel, et repousse de ses bras un colonel aimable et brillant pour y recevoir un moine ignare et crasseux... »

(2) Pidansat de Mayrobert (20 février 1727 — 27 mars 1729), le continuateur des *Mémoires secrets*, de Bachaumont. On sait qu'il était neveu de la comtesse de Voisenon, et, comme cette dernière, apparenté à Mme Doublet.

titre pour que sa plume trempât dans le fiel, et qu'il la peignît sous des traits hideux. Son originalité prêtait assez pour fournir des couleurs moins révoltantes. Et ce qu'il y avait de plus atroce, c'est qu'elle était encore existante, lorsque cette satire vit le jour. Son mari est mort en 1790 (1), après avoir végété, dans toute la force du terme, pendant les douze dernières années de sa vie ; elle ne lui a guère survécu plus d'une année ; aussi inconséquente dans ses principes politiques que dans le reste de sa vie habituelle, elle traitait la Révolution, comme elle faisait des gens de sa connaissance, c'est-à-dire les assommant un jour d'éloges, et les accablant d'invectives le lendemain. A la ceinture de grand deuil que portent les veuves les six premiers mois, elle en avait substitué une tricolore large de quatre doigts. Elle prêchait l'égalité pourvu qu'on l'appelât madame la Comtesse, les sacrifices pour la patrie, à condition qu'il ne lui en coutât rien, et les mesures de rigueur qui ne portaient pas sur elle.

De trois enfants qu'elle avait eus, deux filles et un garçon, l'aînée est morte religieuse, il y a une trentaine d'années. La seconde, une espèce de maritorne, après avoir eu quatorze enfants d'un chef d'escadre, frère de l'archevêque de Bordeaux (Cucé), et avoir toutes les platitudes imaginables, vient d'y mettre le comble en épousant un ancien prêtre et, qui plus est, jacobin décidé.

Quant au fils, je l'ai absolument perdu de vue depuis 1792, que je l'ai vu à Paris après la mort de sa mère. Depuis cette époque, j'ignore absolument ce qu'il est devenu. J'ai été en province depuis notre séparation, et je n'ai rencontré personne qui ait pu m'en donner la moindre révélation. Est-il émigré ? Ne l'est-il pas ? C'est ce que j'ignore. On m'a bien dit qu'il était sur la liste fatale, mais ce n'est point une preuve. On a voulu me donner à entendre qu'il y avait trois ou quatre ans qu'il vivait à Paris sous un nom supposé. A présent que m'y voici fixé, il faudra bien que je tâche de le rejoindre. Et ce sera un des moments de ma vie les plus agréables ; car je lui suis véritablement attaché. Parents et amis, nous avions vécu ensemble depuis notre enfance, et il ne fallait rien moins que

(1) Ou peu avant, le titre de versement des arrérages de sa pension, au ministère de la Guerre, ne portant sa signature que jusqu'au deuxième semestre de l'année 1788.

les cruels événements de notre Révolution pour interrompre une liaison aussi intime. A la bonhomie, à la probité de son père, à la légèreté, la gaieté, l'inconséquence de son oncle, il joint bien un peu de l'originalité de sa mère. Insouciant par caractère, beaucoup plus sur son compte que sur celui des autres, il eût pu faire dans le militaire une fortune assez brillante. Mais incapable de se plier à faire des courbettes, pour obtenir des grâces, il avait quitté le service sans humeur, comme il l'avait suivi sans beaucoup de prétentions, aimant assez l'étude, sans toutefois s'asservir à une longue application, effleurant plus qu'approfondissant les objets, au total assez instruit pour un homme du monde ; écrivant assez passablement, mais ne finissant jamais rien. Susceptible d'attachement, même assez durable, capable des meilleurs procédés, sachant apprécier ceux qu'on avait pour lui. N'ayant jamais connu le prix de l'argent; je l'ai vu jadis dérangé comme une horloge. Il n'en était pas plus triste. Il avait depuis remis de l'ordre dans ses affaires, et devait avoir une assez jolie fortune. Je pense qu'ainsi que tant d'autres il l'a perdue, et je gagerais ma tête qu'il n'en est pas plus affecté.

J'aurais mille choses à dire sur son compte, mais je n'ai point entrepris d'écrire ses mémoires particuliers, que peut-être il s'avisera quelque jour de rédiger et, à coup sûr, d'une manière plus originale que je ne pourrais le faire. Je voulais seulement donner ici en passant quelques légers aperçus sur la famille de l'abbé de Voisenon. Et c'était bien le cas de payer un petit tribut à la tendre amitié qui m'a constamment uni avec son neveu. C'est de lui que je tiens la partie des détails que j'ai consignés ici, et dont je n'ai pu être témoin par moi-même, quoique passant ma vie dans cette maison. Mais il est temps de songer à les terminer, et c'est ce que je vais faire bientôt.

L'abbé de Voisenon fut donc, pour me servir des termes de la sainte écriture, apposé aux tombeaux de ses pères, non pas à la vérité aussi plein de jours et de bonnes œuvres que les saints patriarches, ni aussi accompagné de regrets, mais enfin il se rejoignit à ses ancêtres, au milieu desquels la fameuse trompette eût en un jour à venir ranimer ses ossements, si un certain sacro-vosco, nommé vulgairement le citoyen Vergès, n'avait acheté l'abbaye où reposaient ses froides dépouilles, et,

sans aucun respect pour les débris d'un académicien, et de tous les Pères Voisenon, ne les avait fait tirer de leur caveau qu'il destinait à quelqu'œuvre moins pie et jeter dans le champ voisin, où leurs cendres sont maintenant (1).

Rapidis Ludibria Ventis.

Il en eût pu arriver autant à une partie de ses écrits, si Mme la Comtesse de Turpin de Crissé n'eût cru devoir prendre la précaution d'encombrer leur légèreté sous la masse de cinq gros volumes in-octavo. A peine l'abbé fut-il enterré que ses premiers soins furent d'ouvrir une souscription pour l'édition complète de ses œuvres. Nous n'avons jamais pu savoir comment elle se les était procurées. Dire que ce fut quelques jours avant sa mort que l'abbé lui remit ses manuscrits, c'est un mensonge notoire. Car l'époque où elle le vit pour la dernière fois était trois semaines avant son décès ; il était à Voisenon depuis plus de six, et certes il n'y avait pas porté ses papiers. Il n'attachait pas un assez grand prix à ce qu'il composait, pour traîner ainsi à sa suite les productions de son esprit, comme nos rois traînaient jadis à la leur le grand chartrier de la couronne. Il eût reculé d'effroi, de son vivant, à la seule idée que ses œuvres imprimées donneraient un jour une collection de cinq gros mortels volumes. Causant à Voisenon, quelques jours avant d'être alité, avec quatre ou cinq personnes, et déclamant contre la rage que l'on avait de grossir ainsi les éditions, en y entassant le bon, le médiocre et le mauvais : « Si jamais, dit-il, quelqu'un a la fureur, après moi, de donner mes œuvres au public, je lui conseille de se rappeler que je ne comporte tout au plus que deux petits volumes in-12. » Quelqu'un lui demanda alors s'il n'avait jamais eu la curiosité de rassembler tout ce qui était sorti de sa plume : « Dieu m'en garde, répondit-il, j'en aurais été trop humilié. J'ai beaucoup de brouillons épars que je n'ai jamais voulu prendre la peine de mettre en ordre. Je serais, qui plus est, fort embarrassé de dire tout ce que j'ai fait, et il m'est souvent arrivé de retrouver dans des recueils imprimés, ou

(1) On sait, en effet, que, pendant la période révolutionnaire, l'abbaye du Jard fut supprimée et vendue. Le 5 décembre 1791, cinq cercueils et sarcophages en plomb, renfermant les cendres de l'abbé et de ses proches, furent transférés dans la chapelle du château d'Eprunes, où ils devaient être profanés deux ans plus tard. Les ossements furent enterrés alors dans un coin du cimetière de Reau et le plomb envoyé à Paris.

courant le monde, sous un autre nom, des vers que je me suis très bien rappelé avoir faits, et je ne me suis pas soucié de revendiquer mon droit de propriété (1). »

Il était assez communicatif ce jour-là, nous lui parlions de lui-même, et quelque peu de vanité qu'il lui restât encore, son amour-propre était-il caressé. Nous lui demandâmes donc si l'injustice du public envers Favart était aussi grande que quelques personnes le croyaient, et si lui, abbé de Voisenon, ne l'avait pas singulièrement aidé dans la composition de ces pièces charmantes dont on avait tant de peine à lui laisser l'honneur complet. Voici en propres termes ce qu'il nous répondit : « Je n'ai de ma vie été le détracteur de la réputation de qui que ce soit, à plus forte raison ne l'aurais-je pas été de Favart, qui est mon ami, et je ne commencerai pas aujourd'hui, que j'ai un pied dans la fosse. Favart est le plus paresseux de tous les hommes ; il ébauche un plan, m'en soumet l'examen que je trouve délicieux et que je l'exhorte à remplir. Tandis qu'il est dans le feu de la conception, il me le promet ; mais il n'y pense plus. Deux mois, quatre mois, six mois se passent, mon homme n'a rien fait. A la fin, excédé de mes reproches, il se met un beau matin à l'ouvrage et au bout de quelques jours m'apporte sa pièce. Autant il a de peine à se mettre à l'ouvrage, autant il a de facilité et de fécondité dans l'exécution. Je lis sa pièce, qui me paraît charmante, à quelques longueurs près. — Voici, lui dis-je, quelques tirades qu'il faudrait retrancher, qui ralentissent l'action. — Je ne retranche rien. — Mais si vous les laissez subsister, elles nuiront au succès de l'ensemble. — Cela m'est égal, je n'y retouche plus, ma pièce est faite ; qu'elle devienne ce qu'elle pourra.

« Alors, voyant qu'il ne voulait pas en prendre la peine, je retranchais quelques longueurs auxquelles je substituais trois ou quatre vers pour former le point de suture. Mais quant au plan, quant à l'entente, et au contraste des scènes, il s'en faut tellement que jamais j'aie aidé Favart que, de ce côté-là, je ne lui vais pas seulement à la cheville. Je suis bien en état de juger de l'intrigue d'une pièce, d'après la connaissance que j'ai du goût du public, et de l'effet théâtral ; mais pour en for-

(1) Ceci dément l'imputation calomnieuse de Collé qui prétend que Voisenon s'attribuait les ouvrages d'autrui.

mer une, cela n'a jamais été mon fort. On peut s'en convaincre par les miennes. On y trouve parfois des paquets de vers heureux, des situations qui voudraient être piquantes ; mais rien de plus. Aujourd'hui, pour tout ce qui s'appelle opéra-comique, on ne demande que de l'effet, du mouvement, des contrastes bien amenés, des incidents heureusement ménagés. Quant au style, on y est devenu moins difficile. Voyez le succès des pièces de Sedaine ; eh bien ! elles sont écrites avec les pieds. Je me souviens, ajouta-t-il, d'avoir fait un tour de force assez rare dans ce genre ; c'est du conte charmant et inimitable de *Fleur d'épine*, d'en avoir composé l'opéra-comique le plus triste, le plus plat, le plus ennuyeux que l'on puisse citer (1). Il est vrai que je ne l'avais entrepris que pour faire plaisir au maréchal de Noailles, qui m'en avait prié ; apparemment que la morgue de cette famille m'avait gagné, et entrava tellement mon imagination qu'il en résulta une pièce détestable. »

— « Mais, mon oncle, lui dit son neveu, n'est-il pas vrai que vous avez fait une traduction d'Horace ? — J'ai fait mieux que cela, mon ami, car, dans ma vie, j'en ai fait quatre, dont la plus mauvaise valait mieux que la plus estimée de celles que nous avons. Les deux premières ont été brûlées par votre père, lors de ma fameuse maladie dans la rue Saint-Louis. Il n'a fait en cela que me gagner de vitesse. J'aurais fort désiré qu'il n'eût pas fait éprouver le même sort à plusieurs manuscrits que l'on m'avait confiés, et qui ne le méritaient pas. Quant aux deux autres que j'ai recommencées depuis, je me suis fait un scrupule de les laisser subsister. J'aurais craint de faire tort à Horace dans l'esprit des gens de bonne compagnie, qui, n'étant pas assez heureux pour le lire dans l'original, ne l'auraient connu que d'après mes traductions. »

Une pareille délicatesse, de la part de l'abbé de Voisenon, n'est pas encourageante pour ceux qui seraient tentés d'une semblable entreprise. Il est bien certain que si quelqu'un pouvait se flatter de n'y point échouer, c'était bien lui. Son genre d'esprit était peut-être celui qui devait le mieux espérer d'y réussir. Personne ne connaissait aussi bien la finesse et les

(1) *Fleur d'Epine*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes (tirée du conte d'Hamilton), et représentée sur la scène du Théâtre-italien, le 23 août 1776. (*Œuvres complètes*, t. II, p. 439 et suiv.)

grâces des auteurs anciens. Il en portait l'admiration jusqu'à l'idolâtrie. Cette finesse de tact, qu'il avait acquise dans leur lecture, le rendait beaucoup moins enthousiaste des petits poètes de nos jours dont il ne pouvait supporter l'afféterie et le genre précieux. Il avait bien de la peine à se faire principalement à la manière de Dorat. Faisant allusion aux gravures recherchées dont ce poète ornait ses ouvrages, il ne put résister à la tentation de se permettre contre lui une épigramme, dont je ne me rappelle plus le commencement, mais qui finissait par ces deux vers :

Un malheureux navigateur
Qui se sauve de planche en planche (1).

Dorat crut s'en venger par une mauvaise épitaphe qu'il fit courir sur l'abbé après sa mort :

Ci-gît un prêtre libertin,
Frêle de corps, d'humeur falote :
Il se coiffait d'une calotte,
Mais c'était celle de Crispin (2).

On l'a dit d'abord de Collardeau, cependant l'honneur en est

(1) Voici cette épigramme telle qu'on la trouve dans les *Mémoires de Favart* (II, p. 209) :

Lorsque j'admire ces estampes,
Ces vignettes, ces culs-de-lampe,
Je crois voir en toi, pauvre auteur,
(Pardonne à mon humeur trop franche),
Un malheureux navigateur
Qui se sauve de planche en planche.

(2) Cette pièce a été rapportée par Grimm. La mort de Voisenon donna lieu à quelques épigrammes. Nous citerons deux épitaphes qu'on lui consacra. La première est de Voltaire, la seconde, d'un auteur anonyme, est tirée des *Mémoires secrets* (21 janvier 1776) :

I

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa Muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu
Comme cadet de la famille.

II

L'académicien Voisenon,
A rendu son âme légère,
Et va dans le Sacré Vallon
Composer un nouveau Bréviaire

A l'usage de l'Opéra :
Près de l'Amour il obtiendra,
L'emploi de premier secrétaire,
Et Vénus le pensionnera
Pour être aumônier de Cythère.

resté à Dorat qui a fini par l'avouer, quoiqu'il n'y eût guères plus à s'en vanter que des quatre vers assez médiocres par lesquels Mme de Turpin termine son espèce d'éloge, en déclarant modestement qu'ils sont de son amie (1).

Je termine aussi ce petit ouvrage, non pas par un quatrain, mais en déclarant qu'il n'y a rien que de très vrai dans tout ce que j'ai avancé ici sur le compte de l'abbé de Voisenon. Tous les faits et toutes les anecdoctes que j'ai rapportés, je les tiens de lui-même, ou de son neveu, dont je connais la véracité, et auquel je les soumettrai, sans craindre qu'il me démente.

Ce même neveu, il y a une quinzaine d'années environ, avait le projet de donner une nouvelle édition des œuvres de son oncle ; comme il n'en aurait point fait une affaire de finance, il n'eut point excédé la mesure que l'abbé avait indiquée lui-même à la collection de ce qui valait la peine de paraître sous son nom. Il avait déjà recueilli plusieurs pièces qui n'avaient point vu le jour, et comptait s'en procurer un beaucoup plus grand nombre qui étaient réunies dans les papiers d'un gentilhomme normand, grand ami de l'abbé. La Révolution est venue mettre obstacle à ce plan ; toutes les pièces ont été dispersées, et il est impossible aujourd'hui d'en recueillir la trace. Elles sont donc perdues pour le public, ou, si elles lui parviennent jamais, ce ne sera que sous un autre nom. Elles étaient de nature à ce que plus d'un plagiaire ne résiste pas à s'en faire honneur.

Son neveu, quelque part où il existe, regrette sûrement beaucoup cette perte. J'avais déjà été témoin anciennement combien il avait été affligé d'une perte d'un autre genre. A l'inventaire de l'abbé, il avait trouvé une petite liasse contenant des lettres de Voltaire, et s'en était emparé. Ce qui rendait cette collection infiniment curieuse, c'était une petite lettre de ce fameux poète qui accompagnait l'envoi qu'il faisait à l'abbé de Voisenon de son ode sur la Saint-Barthélemy écrite de sa main, en caractères tracés avec du sang (2).

(1) *Précis hist. de la Vie de M. l'abbé de Voisenon*, p. 26 :

Jeunes auteurs, pleurez un Maître,
De vos talents il dirige l'essor :
Pleurez, amis, vous perdez plus encor,
Vous seuls avez pu le connaître.

(2) Voyez ce qu'en dit l'auteur de *la Vie de Voltaire*, éd. de 1797, p. 245. Cette

Quelqu'un vint le prier de lui prêter ces lettres de Voisenon pour les joindre à une collection générale que l'on en faisait. Il y consentit, d'après une promesse authentique de ravoir les originaux. Mais au bout d'un certain temps, on lui dit pour toute raison qu'un copiste les avait détournées, et qu'on était au désespoir de cet accident. Il ne regretta pas les lettres de Voltaire qu'on retrouve partout, mais il était inconsolable de la perte de l'ode dont l'original devait faire une pièce curieuse pour la postérité.

lettre fut envoyée à Voisenon, accompagnée du poème sur la Saint-Barthélemy, en 1772. On ne la trouve point dans les éditions de la *Correspondance de Voltaire.*

REVUE DE LA QUINZAINE

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Louise Pillion : *Les sculpteurs français du XIIIe siècle*, Plon, 3 fr. 50. — René Brancour : *La Marseillaise et le Chant du Départ* ; Gaston Schéfer : *Un sacre royal dans la cathédrale de Reims* ; L. de Lanzac de Laborie : *La Colonne de la Grande Armée* ; Etienne Moreau-Nélaton : *Soissons avant la Guerre*, H. Laurens, Collect. des « Images historiques », chaque fasc. 1 fr. 25.

Malgré les préoccupations de la guerre, on doit accorder quelque attention au volume publié par Mlle Louise Pillion sur **les Sculpteurs français du XIIIe siècle**, — travail qui découle des enseignements de M. André Michel à l'*Ecole du Louvre*, dit modestement l'auteur, — mais qui les a heureusement interprétés et appliqués à un sujet spécialement choisi. — Longtemps l'*imaigerie* du Moyen Age resta une étude négligée, parce qu'on ne pouvait mettre en avant aucun nom d'artiste, de sculpteur ; c'est en effet une œuvre collective et qui reste anonyme, les gens d'autrefois n'ayant pas la maladie de la personnalité (1). L'imagination excessive du romantisme avait aussi transformer un art qui est tout de logique, d'ordonnance calculée, en un monument de pittoresque, voire de désordre. La cathédrale gothique, mélange heureux de calcul et d'audace, faite à l'image de ceux qui l'élevèrent, fut cependant la maison de Dieu et l'œuvre du peuple, — et l'on constate aussi bien que sa décoration sculptée reflète le morcellement du sol au vieux temps où elle fut bâtie ; il y a en effet une sculpture bourguignonne, une sculpture auvergnate, une sculpture poitevine, etc., mais dont les nuances finissent par se fondre dans l'unité de l'art français au Moyen Age ; la découverte de la croisée d'ogive y aida puissamment, sans doute ; pourtant l'air de famille se retrouve dès les vieilles époques dans les sculptures du portail royal à Chartres, dans celles qui étaient autrefois à Saint-Denis, à Saint-Germain des Près, à Notre-Dame de Corbeil, à Saint-Ayoul de Provins, — des statues vo-

(1) Nous sommes tellement habitués à cet effacement dans l'œuvre collective que la personnalité nous choque lorsqu'elle se révèle Quand on visite les Invalides, le guide qui montre la série des tombeaux établis dans la chapelle du Dôme, énumère les auteurs de telle ou telle pauvreté qu'il exhibe : « La statue est de M. X ; le tombeau de M. Y ». On n'en retient rien sans doute car il y a trop de noms, mais on se demande « s'il n'aura pas bientôt fini. » — C'est qu'à l'époque les œuvres sont signées ; toutefois, en perdant leur mystère, elles n'ont pas gagné en valeur. On peut même dire que c'est tout le contraire.

lontairement allongées, dans les lignes de la pierre, alors que les figurines placées à côté, au-dessous, sur les pieds droits, dans les voussures, conservent les proportions humaines.

L'auteur indique très bien, du reste, que la sculpture aux XII[e] et XIII[e] siècles ne se séparait pas de l'architecture ; les deux arts tendaient à une même réalisation, se prêtaient un mutuel concours. En les disjoignant depuis, on les a frappés de mort, et c'est bien inutilement que le statuaire aujourd'hui gesticule pour appeler l'attention. Au XIII[e] siècle, elle s'adaptait à l'édifice, en accentuait l'expression, lui donnait la vie, — couvrait sa nudité du manteau brodé des scènes décoratives, — mais selon un programme très arrêté et qui ne laissait l'ouvrier que très relativement libre. — Les lois qui régissent la répartition des diverses scènes sont en effet assez constantes, sans être absolues ; mais en les étudiant, on doit toujours tenir compte des remaniements, des retouches qui purent être apportées ensuite dans leur distribution. — L'art du Moyen Age, cependant, fut avant tout symbolique ; tel personnage, tel fait représenté, doit en suggérer un autre qui se produira dans la suite des temps ; il y a des signes ou attributs pour distinguer les personnages ou tout au moins leur catégorie : c'est que le schéma de ces représentations était établi par les clercs, l'élément religieux, — et devait servir à un enseignement. La liberté absolue de l'ouvrier ne se retrouve que dans les caricatures, les grotesques, les images falotes ou lubriques, — revanche de l'esprit matois de la race sur « l'idéalisme serein des grandes figures décoratives. » — M[lle] Pillion étudie ensuite le rôle des corporations de bâtisseurs, de maçons durant le Moyen Age ; discute les qualités et les tendances que nous pouvons croire avoir été celles des tailleurs d'« *imaiges* » ; mais il faut bien le dire, le problème subsiste toujours ; ceux qui ont semé de merveilles le sol de la France ne semblent pas s'en être douté, n'ont jamais signé leurs œuvres. Elle étudie ensuite au point de vue de la sculpture les parties de la cathédrale de Sens et de Laon qui appartiennent au XIII[e] siècle : la cathédrale de Paris, celle de Chartres, — dont le portail ouest nous est resté d'un édifice antérieur (XII[e] s.) ; l'église d'Amiens et l'église de Reims, la façade de Bourges et quelques édifices d'importance moindre, — et le volume se termine après avoir indiqué les influences de l'architecture française à l'étranger ; l'appel même fait à nos constructeurs pour élever plusieurs cathédrales en Allemagne, en Espagne, en Angleterre ; leur influence en Belgique, en Suisse et en Italie. — Nous ne pouvons davantage la suivre dans les considérations qu'elle accumule, ou qui servent à étayer des études, — venues logiquement du reste après les travaux justement appréciés de M. Emile Male, — et nous avons dû omettre nombre d'indications ; mais il sied de dire que son livre est une

œuvre pensée, travaillée, — logiquement déduite; tout y est ordonné en démonstrations et exemples, — ce qui ne l'empêche nullement d'être une lecture agréable. — L'ouvrage enfin est d'autant mieux venu à son heure qu'à la chaîne des traditions que nous pouvions suivre en étudiant les édifices, — du moins ce qui nous était parvenu — il manquera désormais un chaînon et l'un des plus précieux : la grande église de Reims, dévastée, massacrée, aux trois quarts détruite par l'artillerie allemande, qui s'est acharnée sur ses pierres, et n'y a laissé que des murs branlants, des voûtes éventrées, — des ruines et des décombres.

§

La librairie Laurens a commencé la publication d'une nouvelle série de plaquettes illustrées, — mais traitant pour la plupart de sujets qu'on ne s'attendait nullement à rencontrer en telle aventure, — si bien qu'on peut toujours se faire à leur propos une réflexion de ce genre : Que diable l'auteur peut-il raconter là-dessus ! — Il en est ainsi du moins pour les trois premières de ces brochures, qui nous présentent nos Chants Nationaux, le Sacre de Louis XV à Reims et la Colonne Vendôme. — M. René Brancour, pour **La Marseillaise et le Chant du Départ**, a simplement fait l'historique de l'hymne célèbre en ajoutant quelques notes sur les couplets de Joseph Chénier et Méhul. Il paraît du reste qu'à l'époque révolutionnaire, *la Marseillaise* fut mise à la scène sous le nom d'*Offrande à la Liberté* et qu'il y eût « danses, cortèges, et pantomimes guerrières », — le tout sur la scène de l'Opéra, qui maintient longtemps cette affaire à son répertoire.

Un sacre royal dans la cathédrale de Reims nous rappelle celui de Louis XV, choisi par M. Gaston Schéfer pour « l'abondance et la valeur des documents artistiques » qui en furent conservés. Mais dès ce moment, il faut bien le dire, cette cérémonie grandiose n'était déjà plus qu'un carnaval. — Il y avait cependant pour le sacre du Roi de France un apparat et des rites qui persistèrent jusqu'à la fin de la monarchie. La cathédrale fut décorée somptueusement et sur le jubé, depuis disparu, on plaça le trône que devait occuper le monarque pour recevoir les hommages de l'assistance. On avait revêtu le jubé de tapisseries et de velours violet semé de fleurs de lys d'or. Après le sacre eut lieu le festin royal dans la Grande Salle du Tau à l'archevêché — avec des convives habillés selon le goût de l'époque, mais tenant les rôles des seigneurs du Moyen Age. Le lendemain, le Roi se rendit à Saint-Remi en grand cortège, et entendit la messe; le jour suivant, ce furent les cérémonies de l'Ordre du Saint-Esprit, ensuite de quoi Louis XV dut toucher les écrouelles, — à 2.000 malades ! — et l'on mit en liberté des condamnés tenus dans les prisons de Reims, mais qu'on avait fait

venir des divers points du royaume, — et triés soigneusement, on peut le croire.

Le dernier sacre qui eut lieu à Reims, — nous pouvons le rappeler à propos de la brochure de M. Gaston Schéfer, — fut celui de Charles X. On en a conservé ce détail, qu'une pierre étant tombée des combles avant la cérémonie, on envoya dans les hauteurs de la cathédrale des ouvriers armés de marteaux, et qui abattirent toutes les têtes des statues qu'ils purent atteindre, — de crainte que l'une d'elles, se détachant au moment opportun, ne vint par malchance défoncer le crâne auguste du souverain. C'était de cette manière qu'on comprenait en 1824 la protection des Monuments historiques.

Le troisième de ces fascicules est consacré par M. Lanzac de Laborie à **la Colonne de la Grande Armée**, la Colonne Vendôme, qui est sans doute un monument glorieux, mais n'a jamais été une œuvre d'art. L'Empereur, a-t-on rapporté, voulait d'abord faire élever sur la place une statue de Charlemagne, son prédécesseur, et ce ne fut qu'après 1806 et la campagne contre l'Autriche qu'on se décida pour la colonne actuelle. Elle fut exécutée avec les canons pris à Austerlitz, mais on ne l'inaugura que le 15 août 1810. — Sur le socle, la sculpture médiocre du temps a figuré des casques, des schakos, des armes, des paletots et même des épaulettes, et les reliefs qui s'enroulent sur le fût retracent les épisodes de la campagne, depuis la levée du camp de Boulogne jusqu'à la paix de Presbourg. On avait mis sur tout cela un Napoléon en Empereur romain ; à la Restauration, il fut descendu et employé à la fonte de la statue d'Henri IV, sur le Pont-Neuf, tandis qu'un drapeau blanc le remplaçait. En 1833, la colonne fut surmontée d'un deuxième Napoléon, portant la redingote et le petit chapeau, lequel fut enlevé trente ans plus tard et relégué à la galerie de l'étage, dans la cour des Invalides ; on le remplaça par la statue laurée et couronnée d'Empereur romain que jeta bas en 1871, avec la colonne elle-même, — sur un lit de fumier — la cohue des fédérés que commandait Gustave Courbet. — La statue des Invalides n'avait pas eu, du reste, un sort meilleur : on la flanqua dans la Seine, et lorsqu'on la repêcha, on dut constater qu'il fallait lui refaire le nez, qu'elle avait perdu.

La dernière brochure de cette série, qui devrait être la plus intéressante, est consacrée par M. Etienne Moreau-Nélaton à quelques notes rapides sur **Soissons avant la guerre**, et l'on se rend compte du but véritable de cette publication des *Images historiques* : montrer surtout la physionomie des villes atteintes dans le conflit présent, et ensuite les ravages causés par l'ennemi. La librairie Laurens annonce en effet une seconde brochure sur *Soissons pendant et après la bataille*. — Toutefois le cadre ici est trop exigu ; l'auteur chargé des pages sur Soissons n'a pu rendre

qu'imparfaitement la physionomie intéressante de la vieille cité de l'Aisne. Les renseignements qu'il apporte sur les édifices, les rues, l'aspect du lieu sont vraiment trop succincts et pourraient être complétés. — L'illustration, de même, donne une assez pauvre idée de l'endroit, — dont on a ravagé quelques coins intéressants comme l'ancien Hôtel-Dieu, remplacé par un « Marché-Neuf » pour lequel l'auteur montre de l'indulgence, mais qui n'est guère qu'une incongruité. Je passe sur d'autres horreurs comme la Bourse du Commerce et le Monument de la Défense Nationale, qui ont au moins l'avantage d'être en dehors de la vieille ville, du côté de la station. — Mais surtout on peut regretter que la librairie Laurens n'ait pas compris Soissons, — avec Laon, par exemple, qui semblait bien devoir y figurer de même — dans la série des « Villes d'art célèbres ». M. Moreau-Nélaton, qui semble bien connaître la région, était tout désigné pour donner le texte de cet ouvrage, qui aurait eu, très probablement, une autre physionomie que les quelques pages actuelles.

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

Lettres inédites de Remy de Gourmont. Paris-Journal, 6 février. — *Ballade des Embusqués.* Le Poilu, février. — A propos des sermons sanguinaires allemands, Le Temps, 24 février.

Dans **Paris-Journal** du 6 février, M. Adolphe Paupe consacre sa « chronique stendhalienne » à Remy de Gourmont. L'auteur des *Promenades philosophiques* s'intitulait volontiers, dit-il, « un stendhalien à part » exprimant, ainsi « cette manière de comprendre et d'aimer Henri Beyle, dont il nous a laissé l'heureuse définition. »

M. Remy de Gourmont ne s'en tint pas à ce culte discret et particulier. On trouvera dans la *Bibliographie Stendhalienne* de M. Henri Cordier a liste de ses œuvres de propagation et de critique, parmi lesquelles je rappellerai : *Les Plus belles pages de Stendhal*, si judicieusement extraites, avec la collaboration de M. Paul Léautaud. Il convient d'ajouter à cette iste deux études remarquables, publiées depuis dans le *Temps* : « La Découverte de Stendhal » (1912) et « le Style et l'Art de Stendhal » (1913); puis, deux « Idées du Jour » dans *la France* de 1915, l'une évoquant Stendhal à Brunswick, l'autre, sous le titre : « Stendhal et la Guerre », consacrée à 'ouvrage de M. Lucien Pinvert, que j'ai analysé ici.

On sait, ajoute M. Paupe, « l'intérêt qui s'attache aux moindres écrits de M. R. de Gourmont ». C'est ce qui l'engage à publier les ettres suivantes, « où le grand philosophe apparaît avec son extrême modestie » :

9 mars 1914.

Cher Monsieur Paupe,

J'ai la grande surprise de trouver mon nom imprimé en tête de *la Vie Littéraire de Stendhal.* J'en suis extrêmement touché et reconnaissant.

Me voilà définitivement consacré Stendhalien. Vous m'en donnez l'investiture la plus flatteuse. Et, comme j'ai la plus grande sympathie pour vous, il se mêle à mon orgueil beaucoup d'émotion.

Soyez donc bien cordialement remercié et croyez à ma sincère affection, en Louis-Alexandre-César Bombet, notre maître à tous.

REMY DE GOURMONT.

13 avril 1915.

J'ai fait passer votre « Note Stendhalienne » dans le nouveau *Mercure* de mai (car nous ne paraissons plus provisoirement qu'une fois par mois), en y ajoutant une note sur la mort de votre fils, pour laquelle je vous envoie, croyez-le, toutes mes sympathies. J'ai été souffrant, je n'ai pu écrire même une lettre depuis presque quinze jours. Si je pouvais sortir, j'irais vous voir. mais hélas !...

A vous bien cordialement.

REMY DE GOURMONT

La lettre suivante est datée du *mercredi* 22 *septembre* 1915. C'est peut-être la dernière qu'ait écrite M. de Gourmont, puisque le dimanche suivant, 26, il perdit connaissance et s'éteignait doucement le lendemain, 27, dans la soirée. Cette lettre répond à diverses questions et à l'envoi de la photographie d'un portrait apocryphe de Stendhal.

Mon cher Monsieur Paupe,

Je suis bien content que vous ayez trouvé dans mes écrits une distraction, bien précaire, hélas ! à votre douleur que le temps seul adoucira, au moins par phases, en en faisant la cause moins continuement présente à votre esprit.

Je ne pourrais plus écrire aujourd'hui sur la Mort dans un journal, la Censure n'admet plus certaines idées philosophiques, mais la superstition est bien portée. Dans le *Mercure,* pour ne pas trop me laisser aller, j'ai pris le parti de n'être pas sérieux.

Je vous fais adresser, par le *Mercure*, deux volumes des *Epilogues.* Le tome premier est à la réimpression.

Puisque vous voulez me lire dans la *France,* que ne la faites-vous prendre régulièrement par votre marchand? Je tâche, malgre tout, de m'y garder à peu près intelligent.

Quant au portrait, ce n'est pas Stendhal, ou bien c'est l'œuvre d'un peintre qui n'était pas très fort sur la ressemblance. Cependant, la cravate et le gilet, eh ! eh !

Merci de vous intéresser à ma santé qui ne me donne plus que des impatiences. J'irai vous voir, c'est tout dire. Mais quand ?

Croyez-moi bien cordialement à vous.

REMY DE GOURMONT.

Cette dernière lettre est très émouvante : elle se termine par un espoir, une certitude même : « J'irai vous voir, c'est tout dire. » Mais cette lettre a une autre importance, elle nous indique que dans ses *Epilogues* et dans ses *Idées du jour* écrits pendant la guerre, Remy de Gourmont a volontairement évité l'ironie trop profonde et trop vraie. Retenons cet aveu : « J'ai pris le parti de n'être pas sérieux » écrivait-il, faisant allusion à M. Croquant. Mais tout de même, sous ses mots les plus atténués par les exigences de l'instant, et aussi « parce que la censure n'admet plus certaines idées philosophiques » — on retrouve sa vraie pensée. Ses lettres intimes de cette dernière période la révéleront.

En terminant, M. Paupe — que Remy de Gourmont aimait comme la dernière pensée de Stendhal — regrette cette préface que l'auteur des *Lettres à l'Amazone* devait écrire pour l'*Amour* de

Stendhal... Ces pensées « ingénieuses, délicates et profondes » qui se sont à jamais endormies avec lui.

§

Dans le **Poilu**, *journal des Tranchées*, « le seul irrégulier du front qui n'ait pas de collaborateurs académiciens », entré déjà dans sa troisième année, je cueille cette

BALLADE DES EMBUSQUÉS

Déambulant, rieur, badin,
Elégant jusqu'à l'impudence,
Il étale, ce muscadin,
Sa martiale outrecuidance.
Verbeux, tranchant, plein d'arrogance,
Il se prend pour un paladin.
— Salut à toi, embuscadin,
Au flanc, premier tireur de France.

Celui-ci, d'esprit anodin,
A moins d'allure et de prestance,
Et, satisfait d'être gandin,
Vit, en dormant, son existence.
— En attendant la délivrance
Fais tes ongles, pâle blondin !
Et dors tranquille, embuscadin :
Les Poilus gardent notre France.

Pitié pour toi, pauvre Dandin !
Quelque malpropre manigance
A fait de toi ce baladin
Peureux, terré sans élégance.
Disserte, flirte et conférence
A l'ombre d'un vertugadin.
— Amuse-toi, embuscadin !
Tant d'autres peinent pour la France.

Envoi :

Inconnu qui, avec instance,
Crois cette pierre en ton jardin,
Ramasse-la, embuscadin,
— Et gloire à nos Poilus de France.

Il faut le dire, *le Poilu*, ainsi d'ailleurs que tous les journaux de tranchées dont il est l'aîné, ne se croit pas obligé à la même gravité un peu larmoyante des journaux de l'arrière. *Le Poilu* est un journal gai, satirique et qui ne dédaigne pas les choses sainement libertines. On imagine trop nos « poilus » hypnotisés par la guerre ; en dehors des heures de combat, ils n'y pensent pas et ne sont plus que des hommes qui rêvent et qui désirent... Ce qu'ils désirent alors, ce sont des lectures ou des images étrangères à la stratégie ou à leur

héroïsme quotidien, qui n'étonne plus que quelques journalistes de l'arrière. En vérité, je vous le dis, ce ton épique que se croient obligés de soutenir certains grands patriotes ennuie ou fait sourire les soldats qui se battent. Eux, entre deux attaques ou contre-attaques, ils jouent, ils font des vers, ou, comme le Dr Voivenel, des pièces de théâtre, des revues du front... Le style des journaux pendant la guerre sera d'ailleurs fort curieux à étudier plus tard, et je ne pense pas seulement aux néologismes provoqués par les événements.

§

A propos des sermons luthériens que nous avons reproduits ici d'après le *Standard*, M. Edmond Privat observe dans **le Temps** qu'il faudrait apporter à ce genre de documentation un souci d'exactitude sans lequel il risquerait de perdre sa valeur. C'est, ajoute-t-il, ce scrupule qui semble avoir manqué à l'information du *Standard*, au sujet de ces sermons cruels et sanguinaires qu'il a mis en circulation.

D'une enquête minutieuse à laquelle s'est livrée la *Semaine religieuse* de Genève, il ressort qu'il faut abandonner jusqu'à nouvel avis la légende des trois sermons sanguinaires. Sur les trois prédicateurs, un seul en effet semble avoir prêché. C'est l'aumônier militaire Philippi, dont l'homélie, prononcée sur le front et non à Berlin, a été reproduite le 12 août 1915 dans la *Christliche Welt*. Le texte du *Standard* n'est pas une citation, mais un résumé inexact d'un sermon qui prêtait facilement à l'ironie. On faisait dire à Philippi que la mission divine de l'Allemagne était de crucifier l'humanité, et plus d'un lecteur s'étonnait qu'un Allemand attribuât lui-même à son pays le rôle des Pharisiens. Or la traduction de l'original montre l'erreur commise. Philippi a dit :

C'est toi, mon peuple d'hommes en armes, qui es l'humanité crucifiée. La guerre est ta crucifixion. Tu sais pour qui tu souffres. Tu travailles pour la rédemption de l'Allemagne.

Il paraît que le pasteur Lœbel n'existe pas. Par contre, on connaît un M. Laible, qui n'a pas prononcé de sermon guerrier, mais qui publie un journal, l'*Ev. lutherische Kirchenzeitung*, où il a fait paraître d'odieux articles contre l'Angleterre. Il y a aussi un certain M. Lœber, de Fremdiswalde, qui a publié à Leipzig (chez Strauch) une brochure : *le Christianisme et la guerre*, dans laquelle on ne trouve pas non plus les passages en question.

Quand au professeur Seeberg, il n'a jamais prêché au Dôme de Berlin, comme l'avait indiqué le *Standard*, et il ne paraît pas d'ailleurs partager les sentiments violents de certains de ses collègues. Il s'est contenté d'écrire dans l'*Illustrierte Zeitung* de Leipzig, du 7 octobre 1915, un article sur la guerre et l'amour du prochain, qui paraît bien être la source du *Standard*, mais qui ne contient pas la phrase fameuse : « Nous faisons une œuvre d'amour en tuant nos ennemis, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires... ».

L'idée qui inspire l'article est celle-ci : Les soldats font œuvre d'amour en défendant leur patrie, et ils n'ont pas besoin de haïr leurs ennemis pour faire la guerre.

Après avoir analysé les protestations que soulèvent en Allemagne l'article du *Standard* et la lecture des « extraits de sermons » dans les lycées français, la *Semaine religieuse* de Genève conclut en ces termes :

Quant à la *Gazette de Francfort*, elle déclare sur un ton abrupt et sommaire que les documents cités par le *Standard* ont été *forgés de toutes pièces*. Elle aussi se montre inexacte et injuste. Il y a des documents parfaitement authentiques, mais ils ont été en partie défigurés par ceux qui ont prétendu les résumer.

L'aberration des intellectuels et des ecclésiastiques de l'Allemagne officielle s'est trop clairement révélée par des manifestes et des publications révoltants pour qu'on ait besoin de faire dire à tel ou tel d'entre eux des choses qu'il n'a pas dites et de faire passer pour des sermons d'églises des bribes d'articles défigurés. Sans doute, on ne prête qu'aux riches, mais des prêts de ce genre sont habilement exploités en Allemagne et ailleurs contre la presse des pays alliés.

M. Edmond Privat — d'après toute une collection de brochures envoyées par des sociétés religieuses d'Allemagne à leurs correspondants hollandais ou suisses — doute que ces tracts les ait convertis à la cause allemande. Ils sont, écrit-il, ou ridicule ou odieux.

Dans *la Victoire allemande et sa signification pour l'œuvre mondiale des missions*, K. Richter exprime sa conviction que Dieu veut charger l'Allemagne de l'évangélisation du monde. C'est pourquoi les chrétiens doivent souhaiter sa victoire sur les peuples coalisés. (Page 13, chez Ludwig Winter, à Cassel-Wilhemshœhe.)

Ces hommes d'Eglise sont persuadés que l'Allemagne fait une guerre défensive, mais elle doit châtier les nations jalouses. Les luthériens en veulent surtout à l'Angleterre, et les catholiques surtout à la France, « le peuple qui a renié Dieu ». En effet, c'est dans la presse cléricale que la propagande antifrançaise trouve ses rares organes en pays neutres. On peut lire beaucoup de citations intéressantes dans le volume intitulé : *Paroles allemandes* et publié dans la collection des *Pages d'Histoire*, avec une préface de M. l'abbé Wetterlé. C'est là qu'on peut trouver le fameux passage de la *Gazette de Voss*, attribué à un prêtre catholique, député au Reichstag :

Il est vrai que nos soldats ont fusillé, en France et en Belgique, tous les brigands, hommes, femmes, enfants, et qu'ils ont détruit leurs habitations. Mais voir là une contradiction avec la doctrine chrétienne, c'est prouver qu'on n'a pas la moindre compréhension du véritable esprit du Christ (Page 134.)

Mais, observe avec la plus parfaite honnêteté M. Edmond Privat, si cet article de *la Gazette de Voss* est authentique, pourquoi ne pas dire dans quel numéro il a paru ? Et, si l'auteur est un prêtre, pourquoi ne pas dire son nom ?

R. DE BURY.

ART

Exposition de la Triennale (salles du Jeu de Paume aux Tuileries. — *Exposition de dessins* (Galerie Druet). — Exposition de Mlle *David* (Galerie Margoy).

La Triennale ouvre aux salles du Jeu de Paume une exposition nombreuse, intéressante, judicieusement installée. Les bâtiments sont restreints, ce qui n'a point permis à la Société toute l'hospitalité qu'elle eût voulu exercer. Telle qu'elle est, les Salons n'ayant pas existé l'an dernier, c'est la première exposition importante depuis le commencement de la guerre, en dehors des très curieux groupements hétérogènes qu'a produits de ci-de-là l'esprit de solidarité généreuse de nos artistes. Il sera d'ailleurs fort intéressant de noter à la fin de la période tragique combien les artistes, peintres, sculpteurs et graveurs, qui comptent parmi les producteurs les plus éprouvés, ont largement, et pour aider aux soulagement des misères communes, dégarni les murs de leur atelier et ouvert leurs cartons.

De même qu'à Bordeaux, au moment le plus sombre, les Beaux-Arts et les organisations officielles de l'industrie française répondaient à une invitation venue de San-Francisco, prouvaient la vitalité de l'art français et la solide espérance en une issue heureuse, qu'affirmait d'ailleurs chez nos amis d'outre-mer l'invitation adressée, l'initiative privée en ce moment renouvelle parmi la guerre, avec hélas tant d'absents, la vie esthétique; d'autre expositions vont s'ouvrir, belles et drues, à la gloire de notre art plastique. Peut-être sera-t-il utile d'y joindre un effort vers une présentation d'essais nouveaux de l'art décoratif français; l'étude de ses virtualités d'expansion deviendra à date proche une des questions les plus importantes qui doivent être agitées en vue de la lutte économique qui suivra la lutte guerrière.

Sans doute on y pense chez qui de droit; mais le plus tôt serait le mieux pour agir. Il y a pour cela des organismes tout créés. Une tentative largement conçue pourrait aboutir et trouver du retentissement.

§

La Triennale a l'honneur d'accrocher à ses parois deux très beaux Degas : valeur expressive, dans une tonalité puissante, d'une réalité absolue, avec ce fond d'humour tranquille et profond qui se manifeste dans toute l'œuvre de M. Degas. Une petite œuvre de Rodin exprime tout le jaillissement dans la lumière des formes qu'il crée. Un beau nu peint dans un décor d'harmonie tout empreint de la grâce forte qui caractérise Renoir, voisine, avec ses sculptures, un bas-relief aux grâces athéniennes, la statue d'une Ève d'un charme infini et prenant. C'est la première fois que Renoir expose de la sculpture. Il est, dans

ce nouveau domaine de son art, égal à lui-même. Un petit portrait d'un émail fleuri, un passage comme dans dans les nuits bleues d'une féerie de Colombine et d'Arlequin sourient de toute la lumière de Jules Chéret. Voici de Lebourg deux de ses paysages irisés, d'un chatoiement si délicat, eaux, neiges, arbres fins, pages diaprées et exquises. D'Odilon Redon un bouquet et un Phaéton parmi un ciel de feu avec des chevaux cabrés, ensemble lumineux et doux, d'enveloppe et de modulations très personnelles. J.-L. Forain a envoyé un de ses beaux tableaux, formes sveltes de danseuses un peu railleusement transcrites.

Dans une autre région d'art, la solidité empreinte d'une douceur certaine d'un Harpignies, un portrait solide et clair de M. Bonnat, deux soirs de sérénité de M. Pointelin, deux tableautins d'Antonin Mercié, un portrait de M. Humbert. M. Quost a trouvé depuis longtemps une sorte de joli jardin-prairie où, dans les arbrisseaux et les plantes frêles, d'agiles formes de fillettes se meuvent ; c'est de l'art fin et franc. M. Albert Besnard a envoyé sa carte de visite : l'ébauche cursive d'un tableau très actuel qui, grandi, aurait tout son intérêt; de M. Raphaël Colin une petite idylle pâle et fraîche.

§

Auprès d'une violente image de guerre, M. Jeanniot nous montre un délicat portrait de femme ; un kimono dispose un jeu de fraîches couleurs sur les épaules de son modèle. Louis Legrand a une très belle série ou brille d'un charme neuf une petite musicienne de music-hall rajustant d'un geste vif une rose dans sa chevelure ; son dessin, un des plus serrés qui soient, appuie la joliesse des tons neufs, clairs et hardis, en atmosphère de fête.

Les *Ports* de Signac étincellent des plus belles lueurs. Il en montre parallèlement, en des dessins très parfaits, la solide ordonnance et la belle construction.

Vuillard a deux beaux portraits où se démontrent toute sa pénétration et son intuition du personnage en même temps que son don particulier d'encadrer ses sujets d'accords harmoniques toujours neufs et captivants. Il a tenté très franchement une grosse difficulté de mise en milieu, le portrait d'un des plus notoires amis des arts, le docteur Viau, dans son cabinet de dentiste. Il y a pleinement réussi; le portrait du docteur, la silhouette mi-renversée de la patiente, la lumière jetée sur les appareils, l'étincellement plein de reflets heureux des nickels, concourent à créer une œuvre très originale et séduisante. Des paganismes agiles et colorés, une jolie évocation de Polyphème, d'Acis et de Galatée, représentent K. X. Roussel. Henri Matisse expose de puissants dessins et montre à nouveau une toile vue aux derniers Salons, harmonie parfaite de bleus et de verts ; par la fenêtre ouverte un fond de décor de rue

simplifié étonnament, une petite table, une coupe profonde et des cyprins ; l'impression d'unité et de douceur est parfaite. Chaque fois qu'on a l'occasion de revoir un tableau d'Henri Matisse, il apparaît plus logique, plus profond et plus beau. Marquet expose un nu qui est un des plus beaux tableaux de ce Salon et le meilleur peut-être qu'on ait vu de lui. C'est une jeune femme assise sur un divan d'un jaune olivâtre; le fond est très simple; la vie du portrait est intense ; c'est la nature même, avec une jolie fidélité à des maigreurs jeunes, à des angles légers; l'impression de charme résulte de cette exactitude passionnée. Lebasque, dont deux toiles claires et jolies encadrent ce beau nu, soutient ce voisinage formidable de par sa jolie qualité d'harmonie; c'est une claire terrasse du midi, la symphonie des tons roses s'égaie sur une robe, il fait radieux. Un bon portrait de jeune fille, un groupe de jeunes fillettes sveltes et alertes, très hardiment peintes, représentent Georges d'Espagnat, brillamment; de Charles Guérin un portrait très beau, une scène de jardin au beau décor avec des dames de haut style; de Maxime Maufra, une belle marine violente, un jardin tout étoilé de fleurs pourpres, d'un très bel effet décoratif; de Pierre Laprade, deux amusants badinages, de jolis effets dans les gris; de M. Maurice Denis, une madone écoutant sangloter le cœur lumineux d'un Christ en croix; de Charlot un paysage un peu flou ; de Manguin un beau paysage de neige vigoureux et un peu dur; une vision d'Alpe très large de M. Flandrin; sur de grandes toiles les jolis tons que juxtapose en sa manière Mme Marval.

§

Les deux paysages d'Henri-Martin sont de ses meilleurs, conçus dans la puissance de la structure et la délicatesse et la rareté des détails; des moires d'eau aux piles des ponts miroitent des beautés de l'été, de petits arbres montrent parmi les étoiles des floraisons leurs nervures fines : l'impression est d'une grande pensée calme. Les figures d'Ernest Laurent sont toujours attachantes ; la technique de l'artiste les présente comme atténuées d'émotion ; la vie du regard y est profonde; une suavité vraie et sans mollesse empreint ces effigies savamment entourées de floconnements en accords exacts. Il n'est guère d'artistes qui possèdent à ce point le don de traduire l'intimité et le recueillement. Jules Adler expose une place du Nord noyée de pluie, d'un grand agrément coloré, et une petite Bretonne devant un vaste horizon, contrastant avec les grandes toiles de vie usinière et ouvrière qui ont fondé sa réputation. Notons une belle toile païenne de M. Baudouin; un Chigot, village du Nord parmi de fraîches arborescences; un motif décoratif heureux de Du Gardier; de Mlle Hélène Dufau, un portrait et un nu aux chairs lucides et nacrées telles qu'elle excelle à les formuler; deux vues joliment peintes

de M. Moreau-Nélaton; un intérieur d'église aux paleurs chaudes de M. Fernand Sabatté; un portrait solide de M. Déchenaud; deux portraits élégants de M. Jacques Blanche; des hiératismes de M. Marcel Beronneau.

§

La marine furieuse et sableuse, roulant des terres jaunâtres parmi l'ébrouement des fortes vagues, que nous montre M. Auguste Lepère, est une de ses plus belles œuvres. On à plaisir à regarder son canal tranquille près de beaux arbres découronnés, avec un fond de grande sérénité bleu clair et bleu sombre du ciel et des feuillures. D'Auguste Lepère aussi, une belle série de pointes-sèches de la plus précieuse délicatesse et des bois violents et puissants : toute une série procédant de la guerre avec un roi Pierre de Serbie tragique, une série allant par les gammes diverses de l'émotion, de la silhouette d'un poilu en sentinelle jusqu'à une marche dévastatrice de la Mort squelettique sur la sphère terrestre désolée. De M. Le Sidaner un coin de Trafalgar-Square, une partie de l'immense place vue dans un brouillard troué de lumières roses, volontairement intime, d'un art émouvant. De M. René Ménard, deux paysages d'une émotion très élevée, une barque claire sur une eau calme, un coin de forêt simple et puissante. M. Gustave Jaulmes expose deux toiles d'une intimité caressante, d'une coloration très fine. De Mlle Delasalle un très bon portrait d'homme et un grand nu de femme à sa toilette, œuvre forte et précieuse, toute de douceur réfléchie, infiniment séduisante. De La Gandara un portrait d'homme curieux et un beau portrait féminin un peu voilé, un peu mystérieux, de belle stature et de vie juste. Deux larges paysages représentent Maurice Chabas; c'est de la vie claire et silencieuse. Peu de paysagistes savent empreindre un coin de nature de cette atmosphère rêveuse et comme intellectuelle. Les arbres de M. Chabas, très variés de tons qui s'harmonisent très heureusement, mirent dans des eaux calmes des silhouettes superbes. La forme de l'arbre est saisie dans le nombreux frisson des feuillures avec un art singulier ; la puissance d'évocation de ces nobles pages naturistes est grande. Un portrait et un très beau bouquet affirment le talent de M. Carrera. Les paysages de M. Alfred Smith sont beaux, feuillures fraîches, eaux vivantes parmi une claire lumière d'été qui dore des silhouettes d'architectures sur les coteaux des bords de Creuse. M. Dauchez a peint une sereine et forte marine. Le paysage de M. Boggio est toujours hardi ; c'est sous des cieux d'orage et vers des fonds où des détails très justes créent le tumulte sombre d'un bel ensemble, des pommiers tordus aux chapes blanches de fleurs, art violent souvent, original toujours ; des paysages clairs, séduisants, bien ordonnés de Paul Madeline. Notons encore une toile de Caro-Delvaille d'une belle composition claire, une marine jolie

d'Henri Morisset, les fortes notations de Gaston Prunier ; la force décorative et la richesse colorée de M. Mauzana avec ses gracieuses imaginations d'Eden oriental : c'est un conte arabe aux magies printanières.

Parmi les dessins, ceux de Maxime Dethomas affirment sa puissante maîtrise, son originalité, ses synthèses hardies. Parmi ces dessins un Thor colossal à côté d'un petit kaiser indique une formule neuve d'art caractériste donnant la virulence de la satire sans altérer les formes de la caricature. Exemple qui peut être fécond et ouvrir une voie. Voici des dessins vivants, de vigoureux poilus de Bernard Naudin. M. A. Ouvré est très curieux dans des eaux-fortes très vivantes, portraits sincères; voici des dessins alertes et satiriques de Massoul. A la sculpture Dampt marque avec une adorable statuette d'enfant, un buste charmant de fillette de Despiau, aux magies printanières, l'Héraclès si puissant de Bourdelle, œuvre forte qui s'impose à l'admiration de ceux qui lui firent des objections lorsqu'il fut montré pour la première fois à l'art décoratif, Rivaud avec des bijoux très artistes, Bigot avec des grès et des porcelaines de bonne forme et de robe harmonieusements colorées.

Une exposition de dessins a réuni **Galerie Druet** de beaux dessins de Rodin, Dethomas, Mme Aguttes, Vallotton, etc...

Galerie Marguy, rue Maubeuge, **Mlle David** expose quelques jolis portraits et des études de vie populaire, crieurs de journaux, petites ouvrières, d'un accent très sincère et de facture curieuse. C'est la première fois que Mlle David réunit quelques œuvres, c'est un début à noter.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ESPAGNOLES

Ruben Dario (1871-1916). — Son rôle dans l'évolution littéraire de l'Espagne depuis la fin du XIXe siècle. — Ruben Dario vient de mourir, à cinquante ans à peine, miné en pleine maturité, comme Edgar Poe, comme Verlaine, par la maligne influence de Saturne. C'est l'un des plus grands poètes de langue espagnole des temps modernes qui disparaît. Né au Nicaragua, son origine devrait m'interdire, semble-t-il, de le saluer ici une dernière fois. Mais Dario était reconnu comme « le père et le maître magique » de presque tous les poètes espagnols d'aujourd'hui ; mais il avait libéré le lyrisme castillan ; bouleversé, élargi la métrique traditionnelle ; assoupli et modernisé jusqu'à la langue, prose ou vers ; mais il avait, plus que quiconque, contribué à l'avènement, en Espagne d'une manière nouvelle de sentir, de penser et d'écrire; et il a exercé sur l'élite de ce pays une si profonde influence que, sans

lui, on ne s'expliquerait point sa brusque évolution littéraire. C'est à ce titre qu'il nous revient d'étudier ici son œuvre, avec le plus grand soin.

Lorsqu'en 1892, il vint à Madrid représenter sa patrie aux fêtes du Centenaire de Colomb, R. Darìo amenait avec lui un bagage littéraire qui ne risquait pas de choquer les béotiens d'alors ni de porter aux bardes en faveur le moindre ombrage. Pasticheur de Becquer, Campoamor, Zorrilla, Nuñez de Arce, dans ses *Epitres et Poèmes* (1885), poète très personnel déjà, mais toujours académique de forme, dans *Azur* (1888), Darìo, lors de son premier séjour à Madrid, pouvait coudoyer, sans crainte de heurt, dans les salons de la capitale, Campoamor et Arce ; ceux-ci, de leur côté, n'avaient guère lieu de soupçonner dans cet inconnu, débarqué d'un simple Nicaragua, le rival qui, bientôt, allait les déposséder de leur éphémère maîtrise, prendre à leur place, et pour longtemps, le premier rang, donner soudain aux Lettres Espagnoles une vie nouvelle. Pourtant, très peu d'années après, dans un curieux entretien recueilli par Darìo dans son *Espagne Contemporaine* (1899), Arce semble pressentir, avec la fin de son règne, l'incertain avenir de son œuvre ; dans cette confession désolée qu'anime seule une hantise, tout espagnole, de la mort, il semble un instant deviner dans son interlocuteur l'aède-roi de demain ; et ce dernier, sans présager peut-être, lui non plus, son propre avènement, peut voir déjà dans le vieux poète un Charles-Quint sans foi qui s'enferme dans son Escurial intérieur, pour célébrer les funérailles de sa poésie et de sa gloire. « Oh ! ami Darìo, mon temps est passé... Comme les femmes, les Muses n'aiment pas les vieillards. La place revient maintenant à qui s'appelle... Maître ! l'interrompis-je... » Mais quelle autre interruption ce devait être, et sans réplique, que l'œuvre future de Darìo ! Dès lors, en tout cas, au sceptique vieillard qui lui prêche, et pour cause, la vanité de toute illusion et le seul culte du néant, Dario qui restera, jusqu'à la fin, le poète de tous les jeunes enchantements, peut répondre, à part soi : « Oh ! poète, c'est mal agir que de prêcher ainsi le doute... La mission du poète est de cultiver l'espérance, de monter vers la vérité par le rêve, de défendre la noblesse et la beauté de la passagère existence terrestre, quitte à s'abriter pour cela dans le palais du divin mensonge... Le temps ne passe point pour les poètes à l'âme ferme et libre, pour ceux qui ne connaissent ni préjugés ni frontières ; les Muses sont, comme tu le dis, de fraîches et belles filles ; mais peu leur chaut d'aller dormir avec Booz ou de coucher dans le lit du vieux David ». Aimable façon, n'est-ce pas, de s'associer aux funérailles d'Arce, et de tout ce que son art représente !

Darìo, en qui le poète se doubla toujours d'un observateur des

plus perspicaces, avait dès lors compris que la plupart des manifestations de l'Espagne littéraire d'alors n'étaient que le masque de la mort. Et ce fantasque enfant, à l'air fou, avait foi dans la vie.

A ses débuts, une rude besogne d'hygiène intellectuelle s'imposait. Sans aborder la question de l'*européisation* que devait bientôt soulever Costa et que les Espagnols ont seuls qualité pour débattre, nous pouvons bien penser qu'à la date où paraît le recueil de poèmes et de contes en prose intitulé *Azur* (1888), il était urgent d'ouvrir enfin aux quatre Vents de l'Esprit les « châteaux intérieurs » de la vieille Castille. Tâche ardue! Dans l'ordre spirituel comme dans le politique, l'Espagne ne s'est-elle pas toujours opposée à toute intervention extérieure? Or, c'est à propager l'esprit étranger que Darìo, avec une fougue toute juvénile, allait s'employer désormais; l'auteur des *Rares* (1892) allait introduire en Espagne et y imposer jusqu'à un Edgar Poe, un Verlaine, un Villiers, un Moréas... Par lui, par eux à travers lui, l'air du dehors aurait vite fait de tout revivifier.

Pour ce qui est de la prose, l'œuvre de rénovation était déjà en partie préparée. Grâce au naturalisme, dont l'influence, néfaste en France, fut au contraire féconde en Espagne, le castillan s'était allégé des faux purismes et des archaïsmes d'Académie pour s'enrichir — un peu aussi, parfois, pour s'enlaidir — d'une foule de vocables familiers; mais, malgré l'heureux effort de Valera par exemple, il n'en demeurait pas moins engoncé dans la rigide syntaxe d'autrefois; il restait donc, tout en respectant sa gravité et sa noblesse, à l'assouplir et lui donner des ailes. *Azur* fait déjà pressentir ce miracle. Si les vers de ce recueil n'ont encore rien de révolutionnaire, les contes, en revanche, sont écrits dans une prose vraiment neuve, opulente et nuancée, dense autant que subtile, et qui serait parfaite sans les gallicismes qui la déparent et dont Darìo aura toujours peine à se défaire. En 1892, sa maîtrise s'affirme pleinement dans *les Rares*, en même temps que son sens critique et sa vaste culture. Plus tard, les mêmes dons s'attestent à nouveau dans les volumes qui ont pour titre *L'Espagne Contemporaine*, *Pèlerinages* (1901), *Terres Solaires* (1904), *Opinions* (1906), etc.

Dans le domaine de la poésie, une transformation profonde était infiniment plus nécessaire, mais aussi moins aisée, car il n'y avait pas là de précédents comme pour la prose. La poésie espagnole, depuis plus d'un siècle, n'était que routine et soumission passive aux vieilles normes académiques. On apprenait la technique du vers dans les manuels; on imitait servilement les classiques ou leurs prétendus successeurs, le grandiloquent et distingué Arce, le sec positiviste Campoamor — un Bérenger avec plus de tenue —; on usait à qui mieux mieux des mêmes mètres, des mêmes rimes, du même voca-

bulaire, du même ton. Telle est la triste tradition que, brutalement, vint interrompre l'apparition des *Proses Profanes* (1896). D'ailleurs, le profond bouleversement ressenti par l'élite espagnole après le désastre de Cuba devait singulièrement faciliter la révolution littéraire : c'est l'époque où Costa lance ses premiers cris de réforme, où la jeune *Revista Nueva* de Madrid va révéler à la génération nouvelle, en même temps que les américains Dario, Lugones, Rodo, ses guides, ses futurs maîtres : Baroja, Unamuno, Ganivet, Valle-Inclan, Azorin...

Les *Proses Profanes* marquent le début de l'influence du symbolisme français, et surtout de Verlaine, en Espagne. Directement, sans transition, la poétique nouvelle aurait eu peine à se transplanter aussi vite. Mais Dario avait assez bien réussi à réaliser la synthèse des états successifs de la poésie, en Espagne comme en France, depuis un siècle. Romantique avec Hugo, classique à la façon des vieux maîtres castillans ou même, nous l'avons vu, de leurs disciples attardés, parnassiens, verlainiens, Dario offrait aux jeunes poètes à venir, à peu près assimilé et assez harmonieusement fondu, ce qu'avaient d'excellent les vieilles disciplines et ce que les nouvelles apportaient de meilleur. Le classique d'éducation et de goût qu'il y eut toujours en Dario devait aider à faire passer le novateur. Et l'on peut dire aussi qu'à cet effet, tout servira de son œuvre, ce qu'elle a d'original comme ce qu'elle a de faible, d'excessif ou d'emprunté. Car Dario n'est pas toujours égal à lui-même; il peut pécher par abondance ou par défaut d'inspiration, voire même par puérilité; il peut manquer de mesure et de goût; son adhésion aux formules nouvelles peut avoir été trop précipitée, sa mainmise sur une vieille langue vénérable, parfois trop brutale. Mais le génie de la race suggérera aux purs poètes castillans qui vont naître la façon d'atténuer la réforme dans ce qu'elle eut de trop violent et de la parfaire. Ce sera la tâche d'Antonio Machado, le plus espagnol des poètes d'aujourd'hui, du délicat élégiaque J.-R. Jiménez, de R. Pérez de Ayala, par exemple. Dario n'en gardera pas moins la gloire d'avoir donné l'impulsion première. Si, comme il le dit dans sa préface au premier recueil d'Ayala, « la libération de l'élite est un fait, et, plutôt que l'européisation, l'universalisation de l'âme espagnole », c'est surtout à lui qu'on le doit. C'est grâce à lui, et au symbolisme dont il fut le messager, que « l'individualisme », la libre manifestation des idées, le vol poétique sans entraves, se sont imposés. Et ce fut la cause d'une floraison nouvelle, inconnue. Et le niveau des esprits s'éleva. Jusqu'à ces temps derniers, les poètes castillans ne venaient qu'en seconde ou troisième ligne, en Europe. Maintenant, il est de jeunes poètes d'Espagne qui se peuvent égaler à ceux de n'importe quel Parnasse... Or Dario, ce révélateur de tant de cieux

inconnus sur les terres d'Espagne, est aussi le poète qui aura répandu sur elles, avec une prodigalité sans égale, les plus belles ondes de musique.

Les poèmes de facture irréprochable et de coupe classique, dignes presque d'un Cervantès, d'un Leon, d'un Gongora, abondent encore dans les *Proses Profanes*; l'auteur y fait preuve d'une connaissance admirable des ressources déjà si grandes de la prosodie traditionnelle qui, par exemple, a toujours admis le vers libre, ou, plus exactement, la libre et capricieuse combinaison des divers mètres. Mais en même temps, il y prélude aux innovations qui, malgré les foudres de l'Académie, vont se généraliser dans les recueils suivants : mètres nouveaux, fréquence de l'allitération, multiplication des césures, emploi de mots brefs qui allègent le vers et ôtent à la strophe son allure de prosopopée, imprécision de l'image et du mot, prédominance enfin de la musicalité...

L'espace nous manque pour essayer de fixer ici l'originale figure du poète, si riche de dons divers, païen et catholique ensemble, cosmopolite en même temps que très espagnol, classique et bien moderne ; elle a d'ailleurs été parfaitement étudiée par M. A. Gonzalez Blanco dans le premier volume des œuvres choisies du poète (Madrid, 1910); et je ne me suis proposé que d'indiquer l'influence exercée par Darìo, depuis vingt ans, sur les Lettres Espagnoles.

Ce beau poète aura servi de lien entre la France et l'Espagne : il a fait connaître et aimer à celle-ci les meilleurs représentants de celle-là ; il a chanté notre pays en d'admirables vers, comme ceux où il le met en garde contre l'agression des Barbares. En fait, ce cosmopolite, cet éternel voyageur dont l'œuvre pourrait si bien s'inscrire sous le titre d'un de ses recueils, *le Chant Errant*, ne réussit guère à se fixer qu'à Paris, et on l'a justement regardé comme un Français d'adoption. Ce que son art a de classique aussi bien que de moderne lui vient, pour une part, de chez nous. Il en convient dans ses *Divagations* :

J'aime plus que la Grèce des Grecs
La Grèce française, parce qu'en France,
A l'écho des Rires et des Jeux,
Vénus verse ses plus doux vins.

Elles montrent plus de charme et de perfidie,
Couronnées de fleurs et nues,
Les Muses de Clodion que celles de Phidias.
Les unes chantent en français, les autres sont muettes.

Verlaine m'est plus que Socrate ; et même Arsène
Houssaye surpasse le vieil Anacréon...

Darìo était venu tout jeune à Paris, assez tôt pour y recueillir le estament poétique de Verlaine, pour y connaître Mallarmé; il s'y

était lié avec Moréas, dont il nous trace, dans *les Rares*, un excellent portrait; il était l'ami de Gourmont qui, dès ses débuts, le devina; il aimait, un peu moins, M. J. Richepin et même Edmond Rostand.

MARCEL ROBIN.

LETTRES PORTUGAISES

Teixeira de Pascoaes : *Arte de ser português;* Renascença portuguesa, Porto. — Ribera i Rovira : *O Genio peninsular*; Renascença, Porto. — Jayme-Cortesão : *Cancioneiro popular*; Renascença, Porto. — Th. Braga : *Contos tradicionaes do Povo portugues;* G. Rodriguez, Lisbonne. — Th. Braga : *Tristão o Enamorado;* Renascença, Porto.— Almeida Garrett : *Frei Luis de Souza;* Lello e Irmão, Porto. — Vila-Moura : *Antonio Nobre;* Renascença; Porto. — Ricardo Jorge : *A Guerra e o Pensamento medico.*

En commentaire à l'actuelle question de l'intervention portugaise dans la guerre européenne, il n'est pas mauvais sans doute qu'un livre parfaitement original de pensée et d'exécution ait paru, au cours de ces derniers mois, pour servir de bréviaire national à la jeunesse lusitanienne. Nous voulons désigner ici l'**Art d'être portugais**, de Teixeira de Pascoaes. Nos chroniques d'avant la guerre ont suffisamment appelé l'attention sur la personnalité étrangement originale et captivante de ce poète mystique, doublé d'un apôtre, pour que nous nous croyions dispensé aujourd'hui d'insister sur sa doctrine *saudosiste*, où la spiritualité chrétienne d'atavisme sémitique et le naturalisme aryen se viennent fondre dans l'exaltation du sentiment portugais. C'est le songe de la Renaissance transposé en religion. Car il s'agit ici d'une religion nouvelle, d'une religion hardiment tirée de la conscience populaire lusitanienne, conformément au tempérament de la nation portugaise, à ses coutumes séculaires, à son lyrisme instinctif, à son histoire.

D'accord avec les plus modernes données de la Science, avec les plus récentes spéculations de la philosophie, l'évangile national que nous propose Teixeira de Pascoaes nous montre trois personnes en Dieu : la Famille, la Patrie, l'Humanité, formes de vie supérieure auxquelles se doit sacrifier l'individu pour sa propre rédemption. La règle de cet évangile est une loi d'harmonie, qui accorde les éléments antagonistes au nom d'une foi transcendante, faite uniquement d'amour de la vie. Le génie intuitif et visionnaire de Teixeira de Pascoaes nous montre en même temps l'admirable concordance qui existe entre la légende sébastianiste, le sentiment poétique et religieux qu'elle enferme, le génie de la langue révélé surtout dans ses vocables intraduisibles, les Chants populaires, la primitive Eglise libre de Portugal, l'âme du paysage lusitanien, l'ancienne jurisprudence et l'organisation municipaliste de la monarchie originelle. Pour lui, la Nationalité est un être vivant, de par les caractères bio-

logiques que le milieu confère à ses membres et qui sont transmissibles, de par l'activité morale qu'elle manifeste et qui constitue une expression de vie supérieure à celle de l'individu, une expression de vie spirituelle.

Le but de l'auteur est de révéler la vérité portugaise, dont la connaissance s'impose, dit-il, comme force reconstructive de la Patrie, dans son caractère, dans son âme traditionnelle, évoluée jusqu'au degré de perfection réalisé dès maintenant par l'esprit humain. Politiquement, il rêve d'un Portugal qui serait une sorte de confédération de municipes, autonomes quant à leur vie propre, mais intimement liés à la vie commune nationale. Mais d'abord il faut instaurer une éducation qui crée des Portugais, hors des vaines formules imitatives. Catholicisme romain, matérialisme français sont deux ennemis à combattre. Ainsi sera préparé l'avènement de l'*Ère lusitanienne* (tel est le titre d'un autre récent ouvrage où sont réunies deux conférences de notre poète); cette Ère complètera l'œuvre des Découvertes par la création d'une synthèse religieuse d'essence portugaise, à l'instar de la Grèce et de la Judée d'autrefois. Pour cela le Portugal doit s'enrichir matériellement et moralement. Il doit savoir travailler et penser selon les meilleures méthodes, scrupuleusement adaptées à son tempérament particulier.

Teixeira de Pascoaes veut un Portugal apte à tenir haut sa place dans le concert des nations et nulle ambition n'est plus légitime ; aussi le cataclysme actuel l'angoisse-t-il au plus haut degré. Avec le sort de la France et de l'Angleterre, c'est aussi celui du Portugal qui va se décider, en effet. Comment la Lusitanie, qui par l'héroïsme de ses explorateurs inaugura la grande ère des entreprises coloniales, pourrait-elle renoncer à défendre elle-même, avec sa propre tradition, l'avenir de son autonomie et de ses possessions ? N'est-ce pas pour les principes énoncés par Teixeira de Pascoaes à propos de la petite nationalité portugaise que la France saigne aujourd'hui si douloureusement ?

Si le fédéralisme ibérique, préludant au fédéralisme européen, doit un jour s'asseoir sur la reconnaissance des trois nationalités distinctes de la péninsule, notre victoire n'y aura-t-elle pas contribué ? Ainsi pense le vaillant rédacteur en chef du *Poble Catala* Ribera y Rovira, qui a pris en main la cause du rapprochement luso-catalan, et qui dit quelque part dans sa remarquable brochure **Le génie péninsulaire**, éditée récemment par La Renaissance portugaise :

Nous voulons donner à la nation les attributs de la personnalité, les caractéristiques du fait biologique humain. Nous considérons, en effet, la Nation comme une étape définie et nécessaire de l'ascension des peuples vers une plus parfaite organisation dans l'Humanité, sans contrarier la nature. Ainsi les nations sont les éléments de composition de la Civilisation

universelle, et non de simples et variables circonstances arbitrairement créées selon les vieilles théories artificielles de l'Etat, par l'odieuse imposition de la force.

La future confédération ibérique doit respecter la diversité nationale des peuples de la péninsule,lesquels se meuvent sous l'impulsion caractéristique de trois esprits principaux fixés par l'Art et par la Poésie : le catalan positif et païen, le castillan rigide et volontaire, le galaïco-portugais aventureux et sentimental.

C'est dans le folk-lore poétique et musical que le sentiment racique trouve son expression la plus pure et la plus vivace ; aussi bien l'étude des traditions populaires fut-elle stimulée beaucoup moins, la plupart du temps, par la simple curiosité scientifique que par le dessein de fortifier la conscience historique des nations.

Jusqu'ici cependant, le point de vue strictement littéraire fut presque entièrement négligé par les compilateurs et exégètes. C'est que le travail critique devait rester garant de la valeur documentaire des matériaux recueillis.

Dans le **Chansonnier populaire**, qu'il nous présente et qui constitue une sélection,M. Jayme Cortesão prend pour guide exclusif son souhait généreux de faire communier les générations nouvelles du Portugal avec les énergies latentes de l'Ame populaire. Car les revers et la corruption ont rendu le Portugal semblable à ce Fou tragique évoqué par Junqueiro dans *Patria*, et qui hurle dans la nuit à la recherche de sa propre âme.

Une étude minutieuse d'interprétation esthétique ouvre le volume, et c'est tout le lyrisme portugais qui s'y trouve défini dans sa virtualité native. Nous apprenons ainsi que l'Amour, pour le peuple de Lusitanie, est d'essence divine et se manifeste en toute la nature. Il a en soi-même sa cause et sa fin, et cherche à s'éterniser. Travail, vertu, héroïsme, religion y trouvent leur synthèse, et je crois que seuls les peuples celtiques se sont rapprochés de cette conception.

Que cela est loin de la dure et dramatique violence de l'art espagnol, dont le livre remarquable de Nicolas Hérédia : *De la sensibilité dans la poésie castillane*,dénonce la sécheresse comme rançon d'un culte excessif du point d'honneur et du formalisme. A bon droit, la génération d'aujourd'hui en Portugal prétend placer à côté de l'Epopée camonéenne le Poème du peuple, symbole de sa vie et de ses aspirations jusqu'à l'Eternité.

La caractéristique foncièrement sentimentale s'en éclaire singulièrement,si on compare les chansons aux **Contes Traditionnels du Peuple** tels que Théophilo Braga vient d'en rééditer le choix. Précédée d'une étude critique détaillée sur l'origine très diverse des contes, sur leur transmission à travers les différentes races et civilisations, sur leur degré de persistance dans les sociétés modernes,

cette collection comprend un volume de récits directement issus de la bouche du peuple, et un volume de morceaux littéraires, nés au cours des siècles des mêmes sujets traditionnels.

Et il est assez piquant d'apprendre que toute cette partie du folklore lusitanien présente des rapprochements singuliers avec les traditions de la Russie méridionale et celles de la Sicile.

Mais l'origine de la *saudade* est plus spécifiquement celtique, et c'est aux influences de la Table-Ronde que la civilisation portugaise doit ses traits les plus frappants.

Théophilo Braga, dont l'œuvre folk-loristique demeurera sans doute l'un des plus beaux titres de gloire, nous en fournit la preuve dans son récent livre **Tristan l'Amoureux**, qui enferme trois séries de cantilènes et de lais traditionnels, empruntés au *Romanceiro* populaire et consacrés à l'amant d'Yseult.

Une savante étude sur la légende de Tristan précède l'ouvrage, et nous avertit que les romances du folk-lore portugais ont toutes chances d'être les fragments d'un incomparable poème anonyme, où se peuvent retrouver certains épisodes de l'œuvre perdue de Chrestien de Troyes. Ainsi les Enfances Tristan nous sont restituées sous le titre de *La dure Loi d'Ecosse*. La deuxième partie, *Le Tribut des Pucelles*, et la fin intitulée *Le philtre de Fol-Amour*, nous offrent des détails non conservés dans les poèmes de France et d'Allemagne. Somme toute, le caractère général des Cantilènes lusitaniennes porte à les rapprocher plutôt des Chants armoricains ou gallois. Mais il est un détail d'histoire sur lequel insiste particulièrement Théophilo Braga, c'est que Philippe d'Alsace, comte de Flandre, à la cour duquel vivait Chrestien de Troyes, avait épousé une princesse de Portugal. Plus tard, Jeanne de Flandre, fille de Baudoin, premier empereur latin de Constantinople, devait épouser à son tour un prince de Lusitanie. Et cela explique bien des influences, tant nordiques qu'orientales.

Imaginées ou vécues, les diverses situations lyriques, épiques ou tragiques, brodées séculairement par les poètes sur le fond sentimental de la race, semblent des variations sur le thème initial de Tristan et Yseult. Si facilement, en Portugal, le réel historique rejoint la légende! Tantôt la libre expansion de l'ivresse d'amour se heurte à la raison d'état, et c'est l'épisode d'Inès de Castro; tantôt la passion est refoulée par l'ambiance des conventions sociales, et c'est le lyrisme ingénûment poignant de Christovam Falcâo, ce poète à qui Théophilo Braga vient de restituer sa vraie personnalité un moment contestée; c'est *Amour de perdition* du grand Camillo. Une autre fois c'est l'atmosphère catholique qui enveloppe de fatalité les purs élans du cœur, et nous avons **Frei Lüiz de Souza** de Garrett, chef-d'œuvre unique, que réédite fort judicieusement, dans sa nou-

velle *Collection Lusitania*, la librairie Lello. *Frei Luiz de Souza* est le drame plus que jamais actuel du soldat retenu captif et dont l'épouse se croit veuve, la plus belle tragédie du XIXe siècle et la mieux apte à toucher directement l'âme des foules.

Contemporainement, le songe angoissé du poète se trouve en conflit avec le milieu, et nous avons ce cas de torture mystique qu'est **Antonio Nobre**, si bien défini par le Vicomte de Vila-Moura, qui excelle dans l'étude des âmes malades de leur propre supériorité.

Ah! comment le Portugal, immortel champion de l'honneur chevaleresque, ne se serait-il pas levé tout entier pour protester contre la folie criminelle de l'Allemagne, affirmant par la voix de ses intellectuels son droit à subjuguer les autres peuples par tous moyens et au mépris de toutes lois! Le vénéré Président de la Société des Sciences médicales de Lisbonne, M. Ricardo Jorge, dans un discours indigné, publié sous le titre **La Guerre et la Pensée médicale**, s'est chargé de dénoncer ce cas de vésanie collective, et il l'a fait en évoquant le souvenir du grand Virchow, avec une autorité de langage qui ne laissait guère de place à la réplique.

PHILÉAS LEBESGUE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

J. Aulneau : *La Turquie et la Guerre*. Préface de M. Stéphen Pichon. Alcan, 3 fr. 50. — Louis Léger : *La Liquidation de l'Autriche-Hongrie*. Alcan, 1 fr. 25. — *L'Unité Yougoslave*. Manifeste de la Jeunesse Serbe, Croate et Slovène réunie. Avec une préface de M. le Professeur T. G. Masaryk. Plon-Nourrit, 1 fr. — Gabriel Alphaud : *L'action allemande aux Etats-Unis*. Préface de M. Ernest Lavisse. Librairie Payot, 5 fr. — Dr Gustave Le Bon : *Enseignements psychologiques de la guerre européenne*, 1 vol. in-12, 3 fr. 50. E. Flammarion, 1915. — Morton Prince : *La Psychologie du Kaiser*, 1 br. in-8, 0 fr. 60. Alcan, 1915. — Dr H. Mariavé : *La Leçon de l'hôpital de Notre-Dame d'Ypres*, 1 vol. in-12, chez l'auteur, 41, boulevard des Arceaux, Montpellier. — Henry d'Estre : *D'Oran à Arras*, Plon, 3.50. — Gaston Jolivet ; *Trois mois de guerre* (*Février, Mars, Avril 1915*), Hachette, 3.50. — Christian Mallet : *Etapes et Combats*, Plon, 3.50. — René Le Cholleux : *Notre-Dame de Brebières*, Bloud et Gay, 2 fr. — Léonie Godfroy : *Souvenirs d'Ambulance et de Captivité* (*Les Champs de Bataille*, 1914-1915). « Collection du Tour de France », librairie de l'*Eclair*, 10 faub. Montmartre, 3 fr. — Maurice Gandolphe : *La Marche à la Victoire. Tableaux du front*, 1. vol., 3.50, Perrin. — Gabriel Faure : *Paysages de guerre*, 1. vol. Perrin. — *La Campagne de l'armée belge* (d'après les documents officiels), 31 juillet 1914-1er janvier 1915), Bloud et Gay.— Collection « Pages d'histoire » : 1. *Le guet-apens ;* 2. *La Tension diplomatique ;* 3. *La mobilisation ;* 4. *La journée du 4 août :* 57. *Les volontaires étrangers enrôlés au service de la France ;* 78. *L'anniversaire de la Déclaration de guerre*. Chaque vol. 0. 60, Berger-Levrault.

En ordonnant clairement, comme il le fait, les données essentielles dont se compose l'histoire de l'Europe orientale, le livre de M. J. Aulneau, **La Turquie et la Guerre**, rendra des services. L'auteur retrace les antécédents de l'Empire ottoman, les débuts de sa décadence, la formation et le développement des Etats balkaniques, Monténégro, Bulgarie, Serbie, Roumanie, Grèce, avec la marche

concurrente des Germains et des Slaves vers l'Orient. Passant ensuite à l'étude intérieure de l'Empire ottoman, il examine la question des réformes. Ceci nous mène aux deux guerres balkaniques, prélude de la guerre actuelle, guerre elle-même considérée au point de vue de la situation de la Turquie. Sauf que le livre, sans doute composé avant les derniers événements, finit un peu court sur la malheureuse expédition des Dardanelles, dépourvue des suites que se promettait l'auteur, pas un trait de quelque importance ne nous paraît manquer au tableau. Cette estimable compilation se recommande par une sorte de plénitude, de rondeur nette, enfin par un ton général posé.

De l'étude de M. Louis Léger sur **la Liquidation de l'Autriche-Hongrie**, je détache le passage suivant, qui nous dira en peu de mots comment M. Louis Léger, d'ailleurs toujours si particulièrement utile à consulter sur les questions relatives à l'Orient européen, entend cette liquidation :

Les territoires de la Couronne de Bohême, Bohême, Moravie, Silésie, seraient de nouveau érigés en royaume indépendant. Ce royaume s'accroîtrait de deux millions de Slovaques enlevés à la Hongrie, que les Magyars traitent en véritables ilotes, et qui sont pour les Tchèques des frères de race et de langue.

La Galicie serait répartie entre l'empire de Russie pour la partie russe (improprement appelée ruthène) de cette province et, pour la partie polonaise, un Etat polonais à reconstituer sous la garantie des grandes puissances alliées.

La Transylvanie serait annexée au royaume de Roumanie avec telle partie de la Bukovine à déterminer d'entente avec la Russie.

Les provinces slovènes et croates, y compris, bien entendu, la Dalmatie, et les districts serbes de la Hongrie, seraient adjugées à la Serbie ou au Monténégro pour fonder une vaste confédération iougo-slave sous la tutelle de la Serbie.

Le Trentin italien, Trieste et Pola reviendraient à l'Italie.

Que resterait-il de l'Autriche actuelle ? Le Tyrol allemand, Salzbourg, les deux Autriches et la Hongrie purement magyare, soulagée de ses annexes slovaques, serbe, russe et roumaine.

Et pendant ce temps-là, l'Autriche empoche la Serbie, empoche le Monténégro, est en train d'empocher l'Albanie... Mais en cas de réussite de l'Entente, les données établies par cet éminent publiciste seront utiles.

Publiée à la veille de la défaite serbe, cette brochure sur **l'Unité Yougo-Slave** (manifeste de la Jeunesse Serbe, Croate et Slovène réunie) contribue à faire sentir la lourdeur du désastre. Qu'on ne se décourage pas ! Dans ces notes, l'on tâche seulement d'être un de ceux qui s'efforcent de montrer les choses telles qu'elles sont : nous n'avons besoin que de vérité. On aurait dû mieux comprendre l'im-

portance de l'élément sud-slave, voilà ce qu'on se dit ou se redit, en lisant ces pages. « Cette brochure, dit dans une Préface M. le professeur T.-G. Masaryk (un Tchèque), expose en pleine lumière ce qu'est notre lutte (la lutte des Tchèques et des Yougo-Slaves, des Slaves du Nord et du Sud) contre l'impérialisme allemand. Slaves du Nord, Tchèques et Polonais, Slaves du Sud (je ne doute pas que les Bulgares le comprennent bientôt) (1), nous constituons tous ensemble une muraille contre le *Drang nach Osten*. C'est de là que vient la grande importance, dans la politique générale, de la question slave et plus spécialement des questions tchèque, polonaise et yougo-slave. » Certes ! Supprimez le slavisme du sud (comme il l'est provisoirement à cette heure, ou à peu près), la brisure s'achève, l'Europe est coupée en deux, du haut en bas : les Slaves rejetés à gauche, les Anglo-Latins à droite, les uns et les autres refoulés sur leur propre territoire, et la barrière germanique s'étendant de l'Elbe à l'Euphrate, de Hambourg à Bagdad. Aujourd'hui l'on voit cela, et fort heureusement on se cramponne à Salonique (2). Espérons qu'on l'a vu à temps. Vraiment, on ne se rendait pas compte. On expédiait en Serbie, il y a un an, quoi ? Une mission sanitaire (et quelques aéroplanes). Au point de vue philanthropique, c'était très libéral. Au point de vue politique, ça l'était, encore plus, « libéral » !

Un des chapitres importants de cette guerre sera celui de **l'Action allemande aux Etats-Unis**. M. Gabriel Alphaud, secrétaire général du *Temps*, nous donne, sous ce rapport, l'historique de la fameuse mission Dernburg, complété par celui de l'incident Dumba (2 août 1914-25 septembre 1915). Pour comprendre la portée de la mission en Amérique de l'envoyé du Kaiser, il ne faut pas perdre de vue que « nulle part, selon l'expression de M. Lavisse dans la Préface qu'il a rédigée pour ce livre, l'action de l'Allemagne n'est plus puissante qu'en ce pays. C'est que le théâtre est vaste, énorme l'activité, et les affaires très grandes, et les Allemands une foule de plusieurs millions (quinze à dix-huit). Des Allemands participent à toutes les grandes affaires financières, commerciales, industrielles. Ils ont leurs banques, très actives. Ils participent à la vie intellectuelle par l'affluence de leurs maîtres dans les universités et les écoles secondaires ; leurs suffrages comptent pour beaucoup dans l'élection présidentielle et dans toutes les élections politiques ; les journaux de langue allemande sont très répandus ; nombre de journaux indigènes sont tributaires de la finance et du commerce alle-

(1) Hélas !... Il faut bien admettre que le léger libéralisme d'Occident subissait à son tour la réaction de l'espèce de mysticisme quasi-messianique des opprimés de l'Orient européen. Mais tout cela, pour tourner à de la pure métaphysique politique !

(2) Notons, de plus, le récent succès d'Erzeroum.

mands... C'est non pas comme le représentant d'une puissance étrangère, mais comme délégué de leur empereur que les Germano-américains ont accueilli M. Dernburg... On comprend l'embarras, les hésitations, la timidité de la résistance américaine. » Dans cet ouvrage, dont maints éléments ont été recueillis par l'auteur durant une mission en Amérique, la principale place est donnée à l'envoyé du Kaiser, M. Dernburg, bien au-dessus de l'ambassadeur officiel, le comte Bernstorff (lequel a essayé de se rattraper depuis).

On le voit, là-bas, « faisant jouer tous les ressorts de l'organisation allemande », dans la presse, dans les milieux politiques, financiers, industriels, etc ; et sa tentative, bien qu'elle ait été imparfaite, a suffi pour montrer la puissance de ces ressorts. Il faut bien reconnaître que nous n'avons rien de comparable aux Etats-Unis. Le torpillage de la *Lusitania* mit un terme, on s'en souvient, à la mission Dernburg. Mais d'après ce qui s'est passé depuis, d'après la transaction intervenue tout dernièrement entre les Etats-Unis et l'Allemagne (1), on peut croire que les Etats-Unis ne reconnaîtront jamais le blocus en ce qui concerne l'Allemagne, à moins d'y être forcés par le fait même. Ils préfèrent importer chez celle-ci que de faire les affaires de l'Angleterre. J'avoue être moins rassuré là-dessus que M. Gabriel Alphaud, lequel se bat un peu les flancs pour trouver que tout va bien pour nous de l'autre côté de l'Atlantique, en regardant les couleurs libérales qu'on est sûr de trouver dans quelque coin de tout tableau américain. En appendice est reproduite une curieuse collection de documents émanés de l'officine de M. Dernburg, et ayant tous un but de propagande et d'apologie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

De l'immense production historique, philosophique ou politique qu'a déjà suscitée la guerre, l'essai du Dr G. Le Bon émerge comme un phare éclairant au loin une mer brumeuse. — Ce n'est pas que je nie le mérite d'un grand nombre des écrits publiés sur les événements en cours ; mais la plupart d'entre eux sont fragmentaires, mieux intentionnés que documentés ; plus passionnés que perspicaces, plus hâtifs qu'intuitifs, ou encore trop dominés par le souci de justifier une politique ou une philosophie. Le livre du Dr Le Bon atteste la maîtrise d'un esprit que les événements n'ont pas surpris et qui a su garder intactes ses rares facultés d'analyse et de synthèse. Ce travail d'ensemble sur la guerre, élaboré dans l'espace de quelques mois, apparaît comme une entreprise unique. L'avoir menée à bien constitue une gageure ajoutée aux paradoxes que ce livre propose à notre curiosité. — J'ajoute que ce travail intéresse tout parti-

(1) Elle a été, depuis, plus ou moins remise en discussion.

culièrement le philosophe; car ce sont moins les événements de la guerre que l'auteur se propose d'étudier que les phénomènes psychologiques dont sa genèse et son évolution restent enveloppées. M. Le Bon appartient à la lignée des historiens psychologues; il croit avec Taine que la racine des grands événements est toujours un caractère de peuple et que l'histoire se ramène à la psychologie. Les diverses forces qui déterminent les actions d'un peuple : forces naturelles, forces économiques, forces militaires, forces politiques se trouvent finalement transformées en forces psychologiques. C'est donc à ces dernières que toutes les autres se réduisent.

Les directives de la psychologie de M. G. Le Bon sont trop connues pour que je les rappelle longuement ici. Aussi bien ne faut-il pas voir en elles d'arbitraires postulats *a priori*, mais des principes empiriques résumant une masse considérable d'observations historiques et politiques. La principale de ces directives réside dans la distinction des cinq catégories de forces qui engendrent les événements humains et des cinq logiques : biologique, affective, mystique, collective, intellectuelle, qui régissent les divers cycles de l'activité humaine. — La logique rationnelle règne d'une façon exclusive dans le laboratoire du savant ; mais elle n'exerce qu'une faible influence sur la conduite des individus et des nations. Ce sont surtout des éléments affectifs, mystiques et collectifs qui conditionnent leur activité. Sans la connaissance de ces éléments, il serait impossible de comprendre la vie des peuples. La raison n'oriente que bien rarement leurs pensées et leurs actions. L'historien rationaliste explique les faits par l'influence des idées, par le développement normal des institutions, par le jeu des intérêts, par les combinaisons préméditées des hommes d'Etat et des diplomates. Ce sont là, d'après M. Le Bon, des explications incomplètes ; les grandes dominatrices de l'histoire sont les forces biologiques : la faim, le besoin qui fait sortir les peuples de leur habitat ; la race, trop négligée par la sociologie intellectualiste et dont la guerre actuelle remet en lumière l'importance méconnue ; les forces collectives, plus puissantes que la volonté réfléchie des individus ; les forces affectives qui précipitèrent les uns contre les autres tant de peuples ; les facteurs mystiques, créateurs des illusions qui font vivre l'histoire et auxquels, en dépit du préjugé homaisien, l'humanité ne fut jamais plus asservie que de nos jours. Est-ce à dire que M. Le Bon dénie toute influence à l'intelligence dans l'évolution historique ? Non ; mais cette influence est très lente :

En réalité l'intelligence prépare lentement les changements qui, à la longue, transformeront nos âmes, mais son action immédiate est très faible. Fort peu de choses peuvent être changées par elle brusquement (1).

(1) Dr G. Le Bon. *La Psychologie politique*, p. 10.

Si l'on voulait rechercher les antécédents de cette conception qui domine toute l'œuvre de M. Le Bon, on pourrait citer les noms de M. Ribot, qui a réhabilité l'affectif dans la psychologie générale ; de Taine — le Taine de *l'Ancien Régime et la Révolution*, — admirable analyste des forces collectives qui entrent en scène aux jours de crise et changent le cours de l'histoire ; du génial comte de Gobineau — soigneusement laissé dans l'ombre par les adeptes de la sociologie intellectualiste — et qui a mis en parallèle, d'une part, la faible influence des idées, des institutions, des bonnes ou des mauvaises mœurs, et, d'autre part, l'influence primordiale, prépondérante de la race (1).

Mais laissons ces généralités et passons aux applications à la guerre. Les directives de la psychologie de M. Le Bon le conduisent à concevoir d'une façon particulière les causes soit lointaines, soit immédiates de la conflagration européenne. De là un certain nombre de parodoxes ou rectifications d'erreurs courantes qui dominent cette philosophie de la guerre. En ce qui concernes les causes lointaines, le paradoxe essentiel de M. Le Bon consiste à qualifier d'imaginaires des causes généralement considérées comme réelles ou objectives. Cette distinction, d'ailleurs, importe assez peu en ce qui concerne l'efficacité psychologique de ces causes. En effet, suivant la remarque de l'auteur (p. 88), les causes les plus imaginaires ne sont pas les moins efficaces quand on les envisage comme mobiles d'actions. — L'une de ces causes imaginaires est la prétendue surpopulation de l'Allemagne, M. Le Bon discute cette opinion :

> Si cette conception était juste, l'émigration allemande s'accroîtrait tous les jours, alors qu'au contraire elle a diminué au point d'être devenue fort inférieure à l'émigration anglaise... Et non seulement il n'y a pas surpopulation en Allemagne, mais depuis sa transformation industrielle, on peut dire qu'elle manque de bras. A de certains moments, elle est obligée de faire venir plusieurs centaines de milliers d'ouvriers étrangers, italiens, croates, etc. pour les travaux des récoltes et des mines.
>
> D'ailleurs y eut-il eu chez elle surpopulation, l'Allemagne n'aurait eu intérêt à la guerre que si les pays voisins avaient interdit l'entrée de leur territoire. Les motifs de guerre tirés d'un prétendu excès de population allemande sont donc illusoires.

M. Le Bon considère comme tout aussi erronée l'idée si générale en France que l'accroissement de la population d'un pays en fait la force. — Une autre cause imaginaire est le prétendu besoin d'expansion et de débouchés commerciaux. Ces débouchés, nous dit M. Le Bon, les Allemands les possédaient dans tous les pays où ils se répandaient chaque jour et qu'ils conquéraient pacifiquement. — Dans

(1) Qu'il me soit permis de rappeler que, dans un article déjà ancien, j'ai marqué l'opposition des deux conceptions de l'histoire : la conception intellectualiste et la conception affective. (*Revue des Idées* du 15 mars 1904.)

quelle mesure ces paradoxes économiques de M. Le Bon sont-ils justifiés? Ma tâche n'est pas de le rechercher ici où je n'ai à m'occuper que de psychologie. Aussi bien, comme il vient d'être dit, imaginaires ou réelles, peu importe; l'efficacité psychologique de ces causes reste inchangée. — Les autres causes lointaines de la guerre sont d'ordre intellectuel (erreurs politiques des hommes d'Etat anglais ou russes qui ne firent rien en 1870 pour empêcher les annexions de la Prusse); d'ordre collectif et affectif : haines de races, orgueil collectif des Germains; d'ordre mystique : mysticisme pangermaniste. Dans un curieux résumé (p. 124), M. L. Bon récapitule les facteurs psychologiques qui,dans les divers pays : Autriche, Russie, France, Angleterre, Allemagne, poussèrent les peuples à la guerre.

« On y trouvera des mobiles affectifs, collectifs ou mystiques, mais peu ou pas de mobiles rationnels. » Cela est surtout frappant pour l'Allemagne. Si la logique rationnelle avait joué un rôle quelconque dans la volonté de ses dirigeants, elle leur aurait fait éviter à tout prix le déclanchement du conflit. « Il apparaît très évident, en effet, que la progression de son industrie, de son commerce, et l'infiltration universelle de ses nationaux lui auraient bientôt permis de réaliser sans lutte ce qu'elle n'obtiendra jamais par la force après cinquante ans de batailles. »

La question des causes immédiates de la guerre est généralement moins discutée que celle des causes lointaines. Ici encore M. Le Bon prend le contrepied de l'opinion courante. Cette dernière consiste à admettre que l'Allemagne a profité du premier prétexte venu pour déclarer une guerre désirée ou même qu'elle a provoqué ce prétexte. La forme populaire, romantique et un peu mélodramatique de cette conception est la thèse du complot princier, du guet-apens mis au point par l'impérial protagoniste du drame, Guillaume II, à qui l'histoire sera en droit de lancer l'apostrophe du poète des *Châtiments* :

> C'est la date choisie au fond de ta pensée,
> Prince.....

Une variante de cette thèse, variante que des esprits informés et avisés n'ont pas dédaigné de prendre à leur compte (1), admettrait même deux complots; le premier qui daterait de l'entrevue au château de Konopicht entre Guillaume II et l'archiduc François-Ferdinand (12 juin 1914) aurait échoué par suite de l'assassinat de l'archiduc à Sérajevo, ce qui aurait contraint Guillaume II à « tout recommencer » et à dresser un nouveau plan qui devait aboutir à l'ulti-

(1) Voir un article du *Journal des Débats*, du 8 février 1916, intitulé *le Pacte de Konopicht.*

matum à la Serbie. — On sait que l'explication de M. Le Bon est toute autre. M. Le Bon rappelle qu'on ne saurait trop dissocier deux choses : Quelles furent les causes préparatoires du conflit actuel pendant les cinquante dernières années ? Première question. Qui voulut la guerre pendant la semaine des pourparlers diplomatiques ? Autre question. — Ces deux questions sont de très inégale importance. Les documents diplomatiques représentent la simple relation des efforts accomplis pour éviter la chute de la goutte d'eau qui tôt ou tard devait faire déborder le vase. La vraie question ne consiste pas à savoir qui versa cette goutte d'eau ; mais bien ce qui avait rempli peu à peu le vase. — Cette distinction bien établie, M. Le Bon croit qu'à cette question : Qui a voulu la guerre pendant la semaine des pourparlers diplomatiques ? l'historien qui se fonde sur la seule étude de la correspondance diplomatique sera tenté de répondre : personne.

Personne, en effet, ne l'a voulue ; tout le monde la craignait et cependant elle éclata, donnant ainsi un mémorable exemple de l'impuissance des chefs d'Etat devant l'engrenage des fatalités que créent les passions et les sentiments des hommes.

Ces fatalités, ce sont les événements eux-mêmes, une fois mis en mouvement ; ou plutôt, comme tout se résout en termes psychologiques, ce sont des erreurs de psychologie : erreur de psychologie de l'Autriche qui croyait que la Russie n'interviendrait pas à fond ; erreur de l'Allemagne qui croyait que la Russie et la France n'étaient pas dans la disposition de faire la guerre et aussi que l'Angleterre n'interviendrait en aucun cas ; enfin les méfiances mutuelles de l'empereur de Russie et de l'empereur d'Allemagne craignant l'un et l'autre d'être devancé par la mobilisation du voisin. L'exposé de ces considérations remplit deux des chapitres les plus passionnants du livre. Maintenant l'exposé de M. Le Bon est-il aussi probant qu'il est émouvant ? Ne reste-t-il dans l'esprit aucun doute. Quelques points obscurs subsistent. Par exemple si l'empereur d'Allemagne était persuadé à à ce point de la faiblesse et de l'impréparation de la Russie et de la France, comment redoutait-il à ce point d'être devancé par la mobilisation russe ? — M. Le Bon nous dit que l'Allemagne, vu l'état de prospérité de son commerce et de son industrie qui lui promettait à bref délai l'empire du monde, n'avait aucun intérêt à faire la guerre. Ailleurs (p. 62) il reconnaît que la prospérité de l'Allemagne commençait à être menacée. Mais il est exact de dire que ces points ressortissent à des considérations d'ordre général et ne se rapportent pas directement aux pourparlers diplomatiques. En ce qui concerne cette période, l'interprétation de M. G. Le Bon est probablement la vraie.

L'intérêt psychologique de cette question surpasse d'ailleurs son intérêt historique :

Nul ne souhaitait la guerre, et cependant elle fut déclarée par l'empereur d'Allemagne. Il en porte donc la responsabilité ; et c'est seulement au

point de vue psychologique qu'il est intéressant de montrer qu'il ne la voulait pas. »

L'espace nous manque pour suivre dans le détail la dynamique psychologique dont M. Le Bon a posé les principes. A propos du facteur biologique de la race, on pourrait rappeler les vues de M. Le Bon sur l'incompréhension mutuelle des peuples de races différentes et sur l'impossibilité psychologique de l'internationalisme. On pourrait aussi rappeler quelques-unes des lois de la logique affective, celle-ci par exemple que M. Le Bon emprunte au formulaire d'Hippocrate et qu'il transfère du médical ou psychologique : *Duobus doloribus simul abortis, vehementior obscurat alterum.* De deux haines qui surviennent simultanément dans une âme, la plus forte annule l'autre ; principe qu'il applique aux divisions intestines de la France et de l'Angleterre, lesquelles cédèrent instantanément devant la haine plus forte de l'agresseur. — On pourrait rappeler aussi les vues sur les variations de la personnalité ; sur l'apparition des personnalités nouvelles en temps de guerre ; sur le rôle des erreurs de psychologie dans la genèse des événements; sur le rôle de l'imprévisible en histoire. Une conséquence théorique de la systématique de M. Le Bon me paraît être la dépréciation de l'histoire rationaliste, des idéologies intellectualistes. Une autre conséquence, d'ordre pratique celle-là, serait, pour parer aux mauvais tours toujours possibles des imprévisibles fatalités, de s'assurer toujours d'un surcroît de puissance, d'une réserve de force supérieures aux disponibilités requises par les nécessités prévisibles.

L'essai de M. Morton Prince sur **La Psychologie du Kaiser** me paraît méconnaître une des vérités formulées par M. Le Bon ; j'entends le primat de la question de race sur les autres questions : notamment celle de la nature des institutions politiques et du régime des partis. M. Morton Prince oppose le kaisérisme à la social-démocratie qu'il réduit, d'ailleurs d'une façon assez arbitraire, à un vague républicanisme idéologique. Suivant l'auteur, la social-démocratie allemande, si elle eût été livrée à elle-même, eut suivi la même évolution pacifique que la démocratie américaine.

Si la démocratie avait été au pouvoir, si le parti social-démocrate avait pu faire sentir son influence, les politiques étrangère et militaire du gouvernement auraient été très différentes de ce qu'elles ont été et il n'y aurait pas eu de guerre. Le germanisme et le pangermanisme n'auraient pas été une menace pour le monde.

L'auteur conclut de là qu'il existe ou doit exister un fort lien de sympathie entre la démocratie américaine et la démocratie allemande. — Tous ces conditionnels me laissent rêveur. Le malheur est que la social-démocratie paraît entièrement kaiserisée, comme le reste du peuple allemand. M. Le Bon parle avec raison de l'extraordinaire unification mentale du peuple allemand. — L'auteur parle d'autre

part d'affinités entre la démocratie allemande et la démocratie américaine. Il paraît croire que la démocratie a la vertu de transformer la nature humaine et d'effacer les différences ethniques de sensibilité. C'est une croyance bien américaine et aussi bien française, mais qui n'en est pas plus juste...

Le livre du Dr Mariavé, **La Leçon de l'Hôpital Notre-Dame d'Ypres**, ressortit à la logique mystique. C'est une symbolique évangélique et apocalyptique de la guerre. — Prenant pour thème initial son aventure à l'Hôpital d'Ypres où il passa pour mort après avoir failli être tué par un obus pendant qu'il soignait cinquante quatre blessés allemands — ceci en vertu de la maxime évangélique : « Aimez vos ennemis » et au scandale de personnes moins imbues de l'esprit chrétien, — l'auteur, un médecin militaire français, adepte d'une doctrine mystique qu'il baptise l'amorisme, oppose l'un à l'autre l'Intelligence, principe d'égoïsme, de violence et de ruse et le cœur, principe d'amour et de paix, principe de la sainte Trilogie : Liberté, Egalité, Fraternité qui est fille du Verbe Eternel et dont la formule est : « Aimez vos ennemis ». Aimer ses ennemis, c'est leur donner la liberté, l'égalité, la fraternité. — Il oppose aussi l'Eglise et l'Etat : l'Eglise organe idéal de la Trilogie et de la formule : « Aimer ses ennemis » ; l'Etat, institution de violence, d'injustice et de proie. Mais par suite d'une subversion qui a sans doute son explication dans le Péché originel, l'Eglise a failli à sa mission divine ; avec les papes-rois, elle s'est étatisée, intellectualisée, athéisée. — Il y a un peu plus d'un siècle, une nation privilégiée, la France révolutionnaire a repris à son compte la formule trahie par l'Eglise, la sainte trilogie et a travaillé à la faire triompher dans le monde; aujourd'hui elle la défend contre l'Allemagne, principe satanique, symbole du Mal. — La France triomphera ; mais son triomphe ne sera pas la fin du chaos. Car au fond la trilogie n'est pas une base possible pour l'Etat. La loi des Etats ne peut être le pacifisme. C'est pourquoi, après le triomphe de la France révolutionnaire, les républiques qui se fonderont à son image et qui devaient s'embrasser s'armeront de nouveau et s'étoufferont dans un gigantesque conflit. — Le retour à l'ordre sera marqué par la réintégration de l'Eglise dans sa véritable mission et dans sa pure formule évangélique : « Aimer ses ennemis ». — Mais cette Rénovation aura été précédée d'un cataclysme auprès duquel la guerre actuelle n'est que de la Saint-Jean, et auquel échapperont quelques rares Elus. — Voilà, en bref, comment l'auteur décrit ce qu'il appelle « les Tribulations de la Trilogie ». Evidemment tout cela est ébouriffant ; et c'est le cas de redire avec G. Le Bon que la logique mystique suggère de bien singulières explications. On ne peut s'empêcher de trouver que ces apôtres de l'Amour sont de terribles gens. C'est inimaginable la consommation qu'ils font de cataclysmes et d'hécatombes...

Mais avec toutes ses étrangetés, ce livre est attrayant et même sympathique. Il dénonce un tempérament : de l'imaginative, de la verve, de la bonne humeur, de la vigueur, de la verdeur... et aussi cette qualité si prisée par Carlyle : l'absence de crainte. Car ce chrétien terrible ne se fait pas faute de prendre à partie toutes les puissances, y compris les princes de l'Eglise. Il ne redoute pas plus les anathèmes des gens bien posés qu'il n'a craint les obus d'Ypres. La seconde espèce de bravoure ne s'accompagne pas toujours de la première. L'inverse est vrai d'ailleurs.

GEORGES PALANTE.

§

Le récit de M. Henry d'Estre, **d'Oran à Arras**, *Impressions de guerre d'un officier d'Afrique*, est un des plus intéressants que nous ayons sur les premiers mois du conflit actuel. L'auteur qui était en promenade du côté de Lyon au moment où commencèrent les hostilités dut rejoindre son corps à Oran et assista au départ des premières troupes d'Algérie ; ensuite il fut appelé en France avec sa division, rattachée à la garnison de Paris, et se trouva à la bataille de la Marne. On sait que des corps d'Afrique contribuèrent efficacement à la déconfiture de l'ennemi. — M. Henry d'Estre officier d'ordonnance fut « chargé d'assurer la permanence du quartier général » ; on vient le chercher pour gagner Montyon où fonctionnait le poste de commandement de la division, et il dut traverser une partie du champ de bataille : Charny, Villeroy, — Montyon enfin, où des territoriaux, des paysans, des infirmiers allemands surveillés par des gendarmes étaient alors occupés à enterrer de nombreux cadavres de nos adversaires. On envoya ensuite M. Henry d'Estre vers Chambry, et ce fut une autre randonnée sur les routes, à travers la campagne où des fermes brûlaient, où des meules achevaient de se consumer. — Le journal de ses impressions pendant la bataille continue, et il y a un récit épique de l'assaut d'Etrepilly ; plus loin on fusille un espion, qui non seulement faisait des signaux, mais encore tirait sur nos troupes ; puis c'est un autre coin du théâtre de la lutte où sont des morts allemands, mêlés à des cadavres de tirailleurs marocains. — L'ennemi cependant bat en retraite après quatre jours de bataille et la division se porte en avant par Lizy-sur-Ourcq, la Ferté-Milon ; partout sont des corps étendus, des munitions abandonnées, des voitures et bicyclettes en débandade, des cadavres de chevaux. Les colonnes arrivent du côté de Villers-Cotterets, de Longpont ; puis ce sont les combats sous Soissons et le récit de cette période d'attente, de rencontres à peu près journalières, de bombardement presque ininterrompu. On envoie enfin des troupes en Artois. La division se porte à l'Est de la forêt de Compiègne et reçoit l'ordre de remonter vers le Nord. Le trajet cette fois est fait en chemin

fer et les troupes débarquent à Arras — que les Allemands devaient bientôt massacrer à son tour — et l'une des pages les plus heureuses du volume est donnée sur le décor de la petite place, sur la physionomie de la ville pendant le bombardement ; sur le Beffroi dont il raconte enfin l'agonie et l'effondrement. Le dernier chapitre de ce livre, d'une physionomie heureuse, et plein de détails observés, concerne les combats du Labyrinthe, au sud de Neuville-Saint-Waast, entre les routes de Lille et de Béthune. C'est de ce côté qu'il raconte avoir trouvé « dans un boyau plein de boue, des territoriaux appartenant au bataillon du commandant Bourdel, un des directeurs de la maison Plon, servant comme officier de réserve ». Le livre se termine ensuite par la guerre de tranchées, de sapes, la guerre de taupes du front actuel, et c'est un des chapitres les plus intéressants de l'ouvrage.

La plupart des publications actuelles, du reste, ne sont que des matériaux pour les ouvrages futurs. C'est surtout le caractère du volume publié par M. Gaston Jollivet, **Trois mois de Guerre** (*Fév., Mars, Avril 1915* (1), — résumé des opérations et des événements, « reliés et classés dans l'ordre chronologique », — et fait avec des extraits surtout divers.— Nous avons en somme un journal, le récit des événements donné par les notes officielles ; le tableau de la lutte en France d'abord, puis sur le front oriental, aux Dardanelles, etc... Viennent ensuite des renseignements sur la situation maritime, l'aviation ; les événements hors d'Europe, au Congo belge et en Turquie d'Asie ; une partie diplomatique traitant des négociations et actes divers, mesures financières et économiques ; les parlotes et bavardages de la Chambre ; la situation en Angleterre, en Russie, Serbie, Japon, etc., puis chez l'ennemi et les neutres. Il y a encore un chapitre de variétés sur les à-côtés du conflit ; deux autres sur les blessés et prisonniers, et enfin les « pages héroïques » de la guerre. C'est en somme un tableau impartial des événements et que M. Gaston Jollivet, sans doute, nous donnera jusqu'au bout.

Les **Etapes et Combats**, de M. Christian Mallet, constituent, à l'aide d'épisodes, sinon un récit suivi de la campagne jusqu'au mois de mai 1915, du moins une suite intéressante de faits et d'aventures ; les événements sont rapportés en tableaux successifs, mais où l'auteur ne semble guère avoir cherché à se donner un rôle. — Dès les premiers jours, il entre en Belgique, et c'est l'aspect misérable de ce pays ravagé ; des marches et des combats où il avoue ne rien comprendre, puis la retraite, qui le ramène aux Loges-en-Josas, à côté de Versailles. Il se trouve de nouveau en campagne au moment de la bataille de la Marne, et dont il ne lui est resté que des visions rapides, le souvenir de courses à travers bois ou d'embuscades. Sim-

(1) M. G. Jollivet a publié déjà : *Six mois de Guerre* (*1er août 1914, 31 janvier 1915*), travail analogue sur la période précédente.

ple cavalier, il continue à ne rien comprendre aux manœuvres qu'on lui fait faire, — cas le plus fréquent, semble-t-il bien — mais raconte une attaque de l'ennemi à la lisière de la forêt de Compiègne. Les chevauchées sous bois reprennent tandis que se livre la bataille de la Marne; puis ce sont des épisodes divers à Verberie, à Estrée-Saint-Denis, à Parvillers. En Belgique c'est le combat de Staden (19-20 octobre), où 200 cavaliers démontés arrêtent pendant 15 heures trois divisions allemandes. — En février 1915, sont donnés les combats de Nieuport, et commence la vie de tranchées. Nommé d'abord caporal, puis maréchal des logis, M. Christian Mallet passe sous-lieutenant d'infanterie sur sa demande et se trouve dans les boyaux du côté de Zonneback ; c'est la vie dans des trous, parfois la bataille, — toujours les balles qui grêlent. Le dernier épisode du livre est l'attaque de Loos (9 mai 1915) où il est blessé, mais conserve son commandement presque jusqu'à la fin.

Ce livre qu'on peut dire absolument vécu, — et souffert ! — est une narration rapide, sans recherches ni atténuations. C'est un témoignage. — Il se lit d'une haleine, et comme une des pages les plus extraordinairement tragiques du drame que nous suivons depuis vingt mois.

M. René le Cholleux a donné encore chez Bloud et Gay une curieuse brochure sur **Notre-Dame de Brebières**, la Lourdes du Nord, où le bombardement de l'ennemi a causé bien des ruines. — La petite ville d'Ancre, y est-il rapporté, est fort ancienne, et remonte au moins à Hugues Capet ; mais sous Louis XIII et après l'assassinat de Concini à la porte du Louvre, l'endroit prit le nom d'Albert, du nom de Charles, duc de Luynes, qui eut dans les bonnes grâces du Roi la succession du florentin, comme chacun peut savoir. — Vers les débuts du xe siècle, une statue miraculeuse avait été trouvée dans les environs ; on la déposa d'abord dans l'église où elle fut honorée sous le nom de Notre-Dame de Brebières, du lieu où elle avait été enfouie ; on lui éleva ensuite une chapelle, qui fut reconstruite en 1577, et au XVIIIe siècle elle reprit sa place dans l'église. L'édifice fut reconstruit de 1884 à 1893 et l'on voulut un bâtiment magnifique, de style « byzantin-arabe », en briques et pierres, où l'on entassa des marbres, des mosaïques, des cuivres découpés, et que domina un clocher couvert d'un dôme encore de cuivre, sur lequel fut placée une statue gigantesque de la Vierge présentant son fils qui était peut-être la meilleure pièce de cet ensemble. Bombardée par les Allemands, l'église d'Albert n'est plus qu'une ruine ; mais l'effigie miraculeuse qui se trouvait à l'intérieur a été sauvée ; on l'a transportée à Amiens.

La guerre a dévasté d'autres églises de la région, parmi lesquelles on peut citer celle de Rivière (Pas-de-Calais), qui datait de la Renais-

sance, et celle de Mailly (Somme) où se trouvaient des parties précieuses du xve siècle. Le portail de cette dernière fut haché par les projectiles, lesquels abimèrent en outre des tombeaux d'anciens seigneurs qui s'y trouvaient conservés.

J'ai gardé pour finir le récit donné dans le *Tour de France* par Mlle Léonie Godfroy, **Souvenirs d'ambulance et de captivité** (*Noyon et Holzminden*) qui est encore un témoignage dont la véracité retient et mériterait d'être présenté longuement.—Noyon fut occupé depuis le 30 août 1914, et nous savons malheureusement, — quand cela ne serait que par le témoignage de M. Clemenceau — que l'ennemi s'y trouve encore. On s'est battu tout proche, à Mont-l'Evêque, à Cuy, à Dives, à L'Arbroye et à Lassigny. Mlle Godfroy qui raconte ce qu'elle appelle « les coulisses de la guerre » était venue dans la ville comme infirmière de la Croix-Rouge, et vit d'abord le passage des locomotives belges qu'on faisait déménager ; puis le défilé des réfugiés du Nord, de l'Aisne, de Verdun ; des troupes anglaises qui battaient en retraite ; les premiers blessés du Catelet, etc... On fit sauter le pont sur l'Oise, tout proche, puis ce fut l'entrée des Allemands (30 août). Il y eut alors une invasion de l'hôpital, mais les infirmières demeurèrent à leur poste. La victoire de la Marne ne put libérer la ville, — et dès lors il fallut bien organiser l'existence. L'ennemi ayant tout pillé, le ravitaillement se fit par Chauny ; la circulation fut réglementée, l'existence dans la cité, l'éclairage, etc... A la cathédrale, on put continuer l'office catholique, mais il y eut office protestant, — pour les troupes seules d'ailleurs, et tandis que les habitants devaient assister à la messe dans la Salle Capitulaire. L'après midi, dans l'église, les officiers donnaients des concerts spirituels! — Les infirmières eurent bientôt à subir, du reste, nombre de persécutions, et Mlle Godfroy tomba malade ; à peine remise, elle demanda avec les autres à être rapatriée, mais tout le troupeau fut envoyé à Aix-la-Chapelle ; de là on le ramena à Avesnes pour y être interné à l'hôpital français, où se trouvaient déjà de 6 à 700 détenus. Après cinq semaines on fit de nouveau partir ces dames qui se retrouvèrent en Allemagne, à Herbesthal, à Cologne encore, à Paderborn, à Celle en Hanovre, puis au camp d'Holzminden, dans une baraque où étaient déjà cinquante-cinq personnes — enfants et femmes, mais d'un monde plutôt interlope. Mlle Godefroy dut passer deux mois de réclusion dans ce taudis et revint par la Suisse, mais après être tombée de nouveau malade à Rastadt. — Telle est cette odyssée aventureuse, qu'il vaut mieux exposer que qualifier et dont l'infirmière avoue qu'elle est à peine remise. — Son récit dans l'édition du *Tour de France* a été illustré de curieuses vues de Noyon : la délicieuse place du Cheva-leret, la cathédrale et ses dépendances (le cloître, la Librairie qui se

trouve au chevet, désignée seulement comme une maison du xve s.); la place Corbeau, le parvis, l'évêché, l'Hôtel de Ville, — à-côtés du camp de baraques de Holzminden, etc. C'est dire que ce fascicule est présenté avec le même soin que les précédents et qu'il fera bonne figure dans le volume que prépare le *Tour de France.*

CHARLES MERKI.

§

L'art de la guerre, qui s'apprend dans les écoles comme la musique ou la médecine s'est-il simplifié ou compliqué ? Il s'est plutôt simplifié, du moins chez les Allemands, si l'on en croît M. Gandolphe : dans son petit livre : **La Marche à la Victoire.**

On a chez nous, beaucoup trop parlé et rêvé de la tactique du « grand état-major. » Son action se développe suivant un rythme invariable dont aucun échec plus qu'aucun succès ne rompt l'ordonnance. L'agresseur germain a usé le meilleur de son imagination à préparer la guerre, il la mène avec une simplicité égale à sa violence.

L'art de la guerre, c'est peut-être, en effet, l'art de la préparer, comme l'art de faire une maison est d'abord d'en établir le plan, puis d'en amasser les matériaux :

C'est la poussée frénétique sur la ligne droite derrière le bouclier perforant de la grosse artillerie. L'ordre de marche est celui des journées ou, pour dire plus vrai, des cancrelas ; les têtes de colonnes butent sur l'obstacle, trébuchent ; derrière, sans un instant d'arrêt la file épaisse s'écoule au long de la barrière dont elle cherche inlassablement, automatiquement les points de rupture... l'assaut glisse, tâte plus haut, échoue, remonte et redescend...

C'est la tactique de la vermine.

Nous sommes loin des parties d'échecs que jouaient Montecuculli et Turenne. Mais, en réalité, ces parties d'échecs se faisaient à coups de canon, et la partie était gagnée par celui qui tapait le plus fort. La différence entre la tactique d'hier et celle d'aujourd'hui n'est donc que quantitative : les coups de canon se sont multipliés, les hommes, et la force des explosifs.

Paysages de guerre : paysages de ruines, ruines de ce que l'homme a si péniblement édifié ; ruines, aussi, de ce que la nature a mis tant de siècles à produire : les forêts. M. Faure s'arrête devant les sanctuaires ou les sites marqués par les guerres, depuis des siècles : les Flandes, l'Ardenne, l'Argonne, la Champagne, l'Ile-de-France, l'Alsace, et, par delà les Alpes, les champs de la Lombardie ou de la Vénétie.

A propos de Valmy, M. Faure évoque Gœthe qui fut un spectateur intéressé de la bataille où se jouait le sort de son maître, le duc de Weimar. Prononça-t-il la phrase qu'il se prête dans ses Mémoires :

« Je pense que sur cette place, et à partir de ce jour, commence une nouvelle époque pour l'histoire du monde. » M. Chuquet prétend que non. Qui peut le savoir ? A coup sûr, il ne la prononça pas dans les termes où il la cite plus de vingt ans après, mais il n'était pas nécessaire d'avoir le vaste esprit de Gœthe pour se rendre compte que cette débâcle des armées de Brunswick, dans laquelle lui-même était emporté, marquait une date dans l'histoire de l'Europe. Le plus obtus des émigrés, le dernier des soldats prussiens le sentit au vent de la défaite.

La Campagne de l'armée belge. On trouvera condensés dans ce livre, tous les événements qui remplirent les cinq premiers mois de la guerre, ces cinq mois pendant lesquels la Belgique a conquis une si grande place dans l'histoire et dans l'admiration du monde.

Rédigé clairement avec la collaboration d'officiers du ministère de la Guerre de Belgique, ce livre qui contient seize cartes hors texte permet au lecteur de suivre, pas à pas, les phases du drame qui se joue encore mais dont les plus glorieux actes furent Liége, Namur, Anvers et l'Yser.

JEAN DE GOURMONT.

§

La librairie Berger-Levrault fêtera bientôt la centième des brochures parues dans sa Collection *Pages d'histoire* et dont certaines aurait dû déjà être signalées ici mais tant de publications ont paru, et paraissent encore sur la guerre ! Cependant il est bien émotionnant, à distance, de revivre les premiers jours de la guerre, avec les quatre premières brochures : **Le guet-apens. La tension diplomatique. La mobilisation. La journée du 4 août.** Cette date du 4 août, qui rappelle au surplus la plus belle journée de la Révolution française, est maintenant doublement rayonnante, et mériterait d'être adoptée comme fête nationale, celle du 14 juillet étant promue au rang supérieur de fête internationale (elle est déjà commune à diverses républiques d'Amérique et à nous). Gouvernants, et gouvernés ont été, ce jour là, à la hauteur des circonstances. Aucune voix discordante ne s'est élevée. Tout le monde s'est serré autour du drapeau, tout le monde a applaudi au fier message de notre Président, au salut ému de M. Paul Deschanel à la dépouille mortelle de Jaurès, au discours plein de dignité de M. Viviani. Vraiment *l'union sacrée* n'a pas été un vain mot, et nous continuons, malgré certains petits remous, à vivre du souffle de confiance et de vaillance qui a passé sur nos âmes ce 4 août-là. Mais en vérité, comment tout cela s'est-il fait ? Comment après presque quarante ans de discordes, ordre moral, boulangisme, panama, affaire Dreyfus, sans parler des derniers soubresauts, grèves de pos-

tiers, émeutes de vignerons champenois, etc., avons-nous pu montrer tant de sang-froid et ne pas recommencer les frénésies de 1793 ou de 1871 ? La question est d'importance. Il est certain que nos ennemis escomptaient et que beaucoup de nous redoutaient les pires émeutes ou coups de force. A ce calme imprévu, je ne vois qu'une seule explication, c'est, que depuis quarante ans, et par le fait même de ces libres discordes, nous avions fait l'apprentissage de la maîtrise de nous-mêmes, alors qu'en 1793 nos aïeux se trouvaient dévirilisés par soixante quinze ans d'absolutisme, et qu'en 1870 nos pères restaient irrités par dix huit ans de poigne policière et administrative. De sorte qu'en fin de compte c'est la liberté qui est la mère de l'energie virile, et que c'est l'autorité qui est cause des réactions, des désillusions et des révolutions. En dépit des qualités personnelles du souverain, le second empire n'avait jamais su réaliser la concorde nationale ; il vivait de compression et d'illusion ; le jour où celle-ci se déchira, ce fut la réaction révolutionnaire. Quant au terrorisme de 1793 son histoire psychologique est à reprendre, et j'ai déjà indiqué sur quelles bases ; le faire découler, comme Taine, de l'esprit classique et des théories de Jean-Jacques, c'est vraiment faire par trop abstraction des résistances intérieures et des menaces extérieures, et s'en tenir à ces autres facteurs, comme les anciens historiens, c'est négliger ce qui est la vraie cause profonde, l'absence d'esprit public chez les gouvernés et chez les gouvernants d'alors.

La brochure 57 de la même collection **Les Volontaires enrôlés au service de la France en 1914**, de M. Poinsot mérite aussi une mention spéciale. Certains d'entre nous avaient vraiment, les années précédentes, abusé des plaisanteries sur les rastaquouères ou des désobligeances pour les métèques. L'heure sonne, et voilà que tous ces suspects accourent sous nos drapeaux ! « On entend souvent parler d'étrangers qui se battent pour la France, disait alors le *Chicago Herald*, on n'entend jamais parler d'étrangers le faisant pour la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Autriche. Aucune de ces nations ne possède une légion étrangère... La logique n'a rien à y voir. Les étrangers se battent pour la France parce que c'est la France ; ils ne se battent pas pour l'Angleterre et les autres pays parce qu'ils ne sont pas la France, voilà tout. » Au 1er janvier 1915, d'après l'auteur que je cite, plus de 16000 étrangers s'étaient engagés dans notre année 1462 Belges, 379 Anglais, 3393 Russes, 4913 Italiens 300 Grecs, 541 Luxembourgeois, 969 Espagnols, 1467 Suisses, 1369 Austro Hongrois, 1072 Allemands, 592 Turcs, 200 Américains ; ces chiffres sont à retenir car aucun peuple, cela est certain, n'aurait exercé une attraction semblable, même pour une cause aussi juste que la nôtre. Pourquoi cela, sinon parce que notre pays a toujours été le champion du droit et de la justice, le

défenseur des nationalités, le héraut de la liberté, de l'égalité, et de fraternité? Ces idées-là, il est facile de les bafouer, et on peut même ajouter que ce n'est pas le renfort de quelques milliers de volontaires hétéroclites qui ont permis à nos troupes de briser le choc des hordes allemandes, mais vraiment il serait d'un bien mauvais réalisme de nier le rôle de ces « impondérables » dont le grand réaliste Bismarck reconnaissait la puissance. Si nous nous étions engagés dans la voie de l'autoritarisme et du purisme exclusiviste, nous n'eussions obtenu ni la presque unanimité des sympathies au dehors, ni la complète unanimité des ferveurs au dedans. Et ceci sans doute est matière à philosopher : comment se fait-il que le ralliement national s'effectue plus facilement autour de gouvernants avancés et quelquefois même énergumènes rouges qu'autour de personnages sages et modérés, défenseurs de la propriété, de la religion de l'armée, de la patrie etc. ? Les conservateurs prétendent que c'est parce qu'ils ont plus d'abnégation que les chambardeurs, et il est possible qu'ils aient quelque peu raison, mais les autres prétendent que c'est parce que leur soi-disant antipatriotisme est au fond plus patriote que le militarisme des sages, et qui sait s'ils ont tout à fait tort ? Du moins faut-il reconnaître que les juifs, que l'on croyait parfois incapables de patriotisme, ont été parmi les plus ardents défenseurs de chacune de leur patrie adoptive (en Allemagne les plus bruyants pangermanistes, Harden et Lasson, sont israélites) et ceci devrait rectifier bien des idées. Ce que les grincheux reprocheront désormais aux juifs, ce sera peut-être d'être trop chauvins ! Et le fait est qu'on peut manquer de tact, même en patriotisme.

A la journée du 4 août 1914 on peut ajouter celle du 4 août 1915 que M. Henri Welschinger, de l'Institut, commente dans la brochure 78, **L'Anniversaire de la Déclaration de guerre**. Ici encore de nobles paroles ont été prononcées dans nos Chambres comme dans les Chambres anglaises, comme à la Douma russe. Et de son côté le Kaiser a cru devoir adresser à son peuple un Manifeste dont le début a de quoi nous stupéfier et stupéfiera nos descendants à tous : « Devant Dieu et devant l'histoire je jure que ma conscience est pure, je n'ai pas voulu la guerre. » Comme nous l'avons encore moins voulu, nous autres Alliés, la question reste entière, et se complique alors d'une autre énigme : Quelle est la sincérité personnelle de Guillaume II ? Son serment est bien impressionnant : Devant Dieu et devant l'histoire, je jure... Mais d'abord si le Dieu vers qui monta ce cri est le « bon vieux Dieu allemand » que nous ne connaissons que trop, « la caution n'est pas bourgeoise ! » Et puis ce « devant l'histoire » a de quoi nous faire réfléchir aussi. Le Kaiser veut-il faire appel à des historiens à la Treitschke et à la Lamprecht? les cautions sont de moins en moins bourgeoises ! Jusqu'à cet accent

de sincérité, tout d'abord angoissant, qui provoque le doute, le Kaiser est un comédien si habile ! Et ce n'est pas la première fois qu'il y va de son petit *tremolo*. Dans ses télégrammes au Tzar des 28-31 juillet 1914 il avait appuyé sur cette chanterelle : « Je suis allé jusqu'à l'extrêmité du possible dans mes efforts pour maintenir la paix. Ce n'est pas moi qui supporterai la responsabilité de l'affreux désastre qui menace maintenant tout le monde civilisé. » Ah ! le bon apôtre !... Comment ajouter foi au Manifeste du 4 août 1915, quand on connaît les télégrammes de juillet 1914 où tout sue la perfidie ? Les psychologues professionnels comme Gustave Le Bon qui ne s'en aperçoivent pas sont vraiment de bien piètres psychologues. Ces dix télégrammes que n'avons connus qu'assez longtemps après la déclaration de guerre (Le *Livre Allemand* en a publié neuf, très imprudemment car tous mettent en éclatante lumière la bonne foi du Tzar sinon son habileté, et très maladroitement car le dixième, publié alors en riposte par le gouvernement russe, est écrasant pour le Kaiser) ces dix télégrammes, dis-je, suffisent à trancher la question et le lecteur le plus bénévole n'a besoin d'aucun commentaire pour se faire une opinion. C'est une fois cette opinion bien formée, bien assise, qu'il convient de relire le soi disant cri d'angoisse du misérable : « Devant Dieu et devant l'histoire, je jure que ma conscience est pure, je n'ai pas voulu la guerre. » Si le 4 août est une grande date de la Révolution, le 21 janvier en est une aussi !...

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Norvège.

Dans mon compte rendu des articles de Johan Bojer sur les impressions qu'il a reçues au cours de son récent voyage (*Mercure* du 1er janvier), je lui ai attribué à tort un article non signé, écrit à propos de l'anniversaire de la bataille de la Marne, et qui était, ainsi que je l'ai remarqué, très différent des autres par le ton et la forme, mais non par le sentiment. Je ne sais comment cet article s'était glissé dans le paquet de la série de Bojer, mais il convient de rendre à César ce qui est à César, même quand César est anonyme.

Il a été beaucoup question, depuis quelque temps, des articles de M. Sigurd Ibsen. Ils ont attiré l'attention surtout à cause de son nom. Mais l'auteur, ancien diplomate, ancien ministre, auteur d'articles très étudiés sur les questions de politique extérieure et d'un ouvrage philosophique, *Quintessence humaine*, dont j'ai donné une analyse assez développée dans la Revue de *méthaphysique et de*

morale, méritait bien par lui-même que sa pensée fût analysée. M. William Archer, traducteur anglais des œuvres de Henrik Ibsen, et qui connaît aussi les œuvres du fils, a été indigné à la lecture des « Considérations sur la guerre » publiées par celui-ci dans *Tidens Tegn* du 3 janvier dernier : il les a résumées avec une concision extrême dans le titre de la réponse qu'il a envoyée au même journal : « Un Ibsen pro-allemand » (numéro du 26 janvier). Et, depuis lors, une sorte de réprobation morale a été plusieurs fois exprimée dans la presse contre M. Sigurd Ibsen, considéré comme acquis à la cause allemande.

Même s'il en était ainsi, il n'y aurait pas lieu de se préoccuper, à ce propos, de l'influence fâcheuse que cela pourrait produire sur l'opinion norvégienne. D'abord parce que M. Sigurd Ibsen, en raison de l'attitude politique qu'il a prise, en 1905, contre M. Michelsen, peu avant la séparation de la Norvège et de la Suède, n'est pas un guide écouté avec faveur dans son pays : il n'est jamais rentré, depuis cette date, dans la politique active.

De plus, il n'est pas tout à fait exact qu'il ait pris parti pour le pangermanisme. Il est vrai qu'il a pleinement accepté certaines thèses allemandes essentielles. Il est vrai qu'il ne tient aucun compte de la manière dont la guerre est menée. Il est vrai que l'invasion de la Belgique et le « Nécessité ne connaît pas de loi » ne l'ont nullement choqué. En sorte que tous ceux, parmi les alliés, qui conçoivent cette guerre comme une résistance à une menace d'oppression, et qui veulent la pousser jusqu'à l'établissement d'un régime international de sécurité et de droit garanti, ont ample occasion de se trouver blessés dans leur sentiments intimes à la lecture de ces considérations, où leur idéalisme n'est pas même considéré comme un des faits de la cause. Mais les conceptions de M. Sigurd Ibsen lui sont bien personnelles, et sont l'application des idées générales qu'il avait déjà exprimées. Au lieu d'exposer ses arguments concrets, d'ailleurs connus, relatifs à la guerre actuelle, il me paraît plus intéressant d'examiner ses idées générales.

Il est né en Norvège en 1859, puis a passé son enfance en Italie, où il a commencé ses études, pour les achever en Allemagne. Il a débuté dans la carrière diplomatique aux Etats-Unis, et il s'est fiancé en France, où il a fait plusieurs assez longs séjours. Pendant toute sa jeunesse, les propos âprement critiques de son père sur la Norvège et l'air étouffé que l'on respire dans un pays trop petit, n'étaient pas faits pour lui faire aimer son pays qu'il ne connaissait pas, ni ni pour lui inspirer grande foi au mérite des petites nations. Il est, à un degré rare, dépourvu du sens national, et dans sa *Quintessence humaine*, il ne connaît pas d'intermédiaire entre l'individu et l'humanité universelle. Le patriotisme lui paraît tantôt une illusion,

tantôt une dérision. Il est donc cosmopolite, au sens propre de ce mot, et par suite le contraire même d'un internationaliste, tel que Jaurès, par exemple, pour qui la bienfaisante diversité des nations n'était pas simplement un fait actuel, mais devait demeurer même dans l'unité socialiste humaine.

M. Sigurd Ibsen est un réaliste, ce qui veut dire, aujourd'hui, un sceptique qui ne croit pas aisément à la puissance de l'idéalisme, surtout des foules. Sa manière trop aristocratique de comprendre l'individualisme l'empêche d'admettre qu'elles puissent imposer une idée de justice. Il reconnaît que la conscience politique de la masse dépasse de loin la pratique politique des hommes d'Etat, et en même temps il croit que lorsque cette masse s'agite au nom d'un idéal hautement proclamé, celui-ci n'est qu'une duperie, car il a été suggéré par des gens qui s'en servent pour dissimuler des desseins moins généreux.

Les conceptions de M. Sigurd Ibsen ne se résument pas dans ce pessimisme, d'ailleurs assez répandu aujourd'hui. Il estime que les questions politiques sont par elles-mêmes, en général, faciles à comprendre et à résoudre : chacun sait ce qu'il faudrait faire. Et pourtant on piétine, et l'on ne parvient à rien de bien satisfaisant, parce que la vie politique est une lutte perpétuelle, et tout se détermine suivant une résultante de forces, au lieu de l'être par la raison. C'est ainsi que la société humaine en arrive à présenter un chaos analogue à celui de la nature elle-même, tandis que le rôle de l'homme, et son désir, est de parvenir à une organisation qui éviterait le gaspillage des forces et lui permettrait de diriger sa propre destinée collective au lieu de le subir passivement. On voit que cette analyse, en apparence purement critique, est en définitive finaliste, puisqu'elle tend à rechercher pourquoi l'humanité ne se rapproche pas plus vite d'un idéal de société harmonieuse. Mais le réalisme de M. Sigurd Ibsen ne lui permet pas de faire une place suffisante, parmi les forces qui concourent à donner sa direction à l'humanité en marche, aux forces d'idéalisme qui existent dans la masse, et, par ce seul défaut, toute sa théorie devient trop étroitement matérialiste et laisse échapper toute une part de la complexité des phénomènes humains.

Enfin, la construction même de la société qu'il nous fait entrevoir, me paraît un peu trop architecturale, symétrique et froide. Il n'en précise pas le plan, bien entendu. Mais, écartant au préalable tout jeu de forces confuses et dirigées en tous sens, c'est-à-dire la vie même, il semble ne vouloir reconnaître la qualité de « conforme à la raison » qu'à un ensemble conçu dans sa totalité majestueuse.

Il est bien certain que les études réunies par M. Sigurd Ibsen en 1911, sur lesquelles je viens de donner ces indications rapides, n'ont pas été écrites en vue de défendre l'Allemagne. On ne peut même

pas dire que les économistes et philosophes allemands aient exercé sur l'esprit de l'auteur une influence prépondérante. Cependant, son système le prédisposait à écarter les thèses des alliés et à bien accueillir les thèses allemandes dans la guerre actuelle.

En effet, par la combinaison de son réalisme sceptique et de son manque de sens national, il était moins que quiconque prédisposé à faire fond sur les déclarations des alliés en faveur des petites nationalités, et à croire qu'une revision de la carte européenne réalisant dans la plus large mesure posssible l'indépendance des nations opprimées serait un bienfait. Et par contre, le fait que le pangermanisme est à la fois peu soucieux de réunir dans le même Etat toutes les populations allemandes, et désireux d'englober dans l'Allemagne des populations qui ne le désirent pas, ne devait pas le choquer. Pas plus que les Allemands, il ne pouvait s'apercevoir que c'était là un véritable attentat à la nationalité allemande elle-même.

La guerre ne l'a pas surpris. Elle lui est apparue comme un résultat de la « situation », c'est-à-dire une de ces catastrophes dont les responsables sont tout le monde et personne, et qui sont dues à l'état chaotique, au manque d'organisation de la société humaine. Il s'est exprimé sur ce sujet presque dans les mêmes termes dont il s'était servi à propos des craintes de guerre en 1911. Il ne croit donc pas que la guerre ait été voulue contre l'Allemagne, ni même souhaitée, par aucun des alliés, mais il ne croit pas davantage qu'elle ait été voulue par l'Allemagne. C'est, à ses yeux, la preuve de l'impuissance des hommes à se gouverner selon la raison, même lorsqu'ils sont d'accord pour dire en quoi elle consiste.

Quant au vaste plan paugermaniste, il l'envisage évidemment avec une certaine sympathie, non parce que c'est un projet allemand, mais parce qu'il y voit un vaste projet constructif. Ce n'est pas encore l'organisation totale de l'humanité, mais cela lui paraîtrait un pas vers ce grand but. D'ailleurs, l'impérialisme anglais lui est également sympathique, pour la même raison. Il regrette seulement que l'Angleterre ait inventé ce qu'il appelle des prétextes à cette guerre, au lieu d'avouer hautement ses ambitions. Et, ne croyant pas au maintien, après la guerre, de l'union des alliés, dont le groupement est peu naturel, il souhaite que l'Angleterre et l'Europe centrale germanique trouvent le moyen de s'entendre, afin qu'un nouveau pas soit fait dans la voie de l'organisation générale de la société humaine.

Telles sont les vues de M. Sigurd Ibsen. Elles pourraient difficilement être plus favorables à la cause allemande. Elles ne sont pourtant pas déterminées par une particulière germanophilie, et procèdent d'un ensemble d'idées qui ne sont pas répandues seulement en Allemagne.

Il me semble qu'elles peuvent suggérer quelques réflexions non pas précisément sur la politique des alliés, mais sur leur impuissance à exprimer cette politique avec une force suffisante. Visiblement, M. Sigurd Ibsen admire le plan pangermaniste pour ce qu'il contient de positif dans le sens de l'organisation. A cela, les alliés répondent que ce plan est mauvais, parce qu'il tend à généraliser les oppressions nationales, déjà si nombreuses. Mais, malgré cette critique, il ne manque pas de gens qui admirent la puissance constructive ainsi manifestée, et qui regrettent de n'y voir opposer par les puissances alliées que la simple résistance : elles ne veulent donc obtenir rien de plus qu'un résultat négatif. Les personnes qui pensent ainsi se trompent. De l'accord des alliés peut sortir aussi un résultat positif, non seulement parce que l'on pourrait mettre fin à la plupart des oppressions nationales sans en créer de nouvelles, comme les gouvernements alliés l'ont proclamé à plusieurs reprises, mais encore parce que une organisation de la société humaine, plus souple et plus viable que celle qui serait imposée par l'Allemagne, peut être ébauchée comme suite naturelle de leur alliance. Le grand tort des alliés est de n'avoir pas su faire sentir l'importance de l'œuvre positive qui peut résulter de leur victoire.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Suède.

« Que faut-il penser au juste des propos sibyllins de M. de Hammarskjöld ? Doit-on vraiment se résigner à l'idée de voir la Suède sortir de sa neutralité, ainsi que le laissa entendre le président du conseil suédois ? »

Voilà la question que me posent avec insistance des amis français, amis de la Suède, qui s'expliquent mal comment de multiples manifestations de sympathie pour la France peuvent coexister avec des menaces et des grincements de dents, tantôt à l'égard de la Russie, tantôt à l'égard de l'Angleterre.

D'abord, qui est ce M. de Hammarskjöld qui ne craint pas de hausser le ton, au nom de la Suède. N'oublions pas que cet homme d'Etat est avant tout un spécialiste du droit international. Il fut le délégué suédois au tribunal de la Haye, et même il fut choisi comme un des arbitres dans l'affaire de Casablanca, qu'il arbitra du reste en faveur de la France, — ce n'est donc pas un prussophile à tous crins. Mais le droit des gens lui tient particulièrement au cœur. Il n'est pas loin de penser, comme l'a insinué un leader de la gauche, pendant le grand débat de début de la session du Riksdag, que la Suède se couvrirait de gloire en « se laissant ensevelir sous les décombres du droit des gens ». Peut-être ne va-t-il pas jusque-là, mais

il regrette de ne pas avoir pu entraîner les autres petites nations à faire bloc avec la Suède contre les prétentions des grandes, lisez de l'Angleterre. Et il prédit qu'après la guerre les belligérants regretteront bien de s'être laissé aller à cette destruction des accords internationaux. — En principe on peut sympathiser avec M. de Hammarskjöld, se lamentant sur les ruines du droit international. Mais la dure réalité est là. Et ce n'est ni l'Angleterre, ni la Suède mais l'Allemagne qui a créé ce triste état de choses, en piétinant la neutralité belge et tant d'autres conventions internationales. Il est vrai que la Suède a moins souffert que bien d'autres de ces violations teutonnes du droit ; rappelons cependant l'affaire tragique de Mäntyluoto où une vingtaine de marins suédois périrent par des mines allemandes illégalement posées.

Jusqu'ici on s'est contenté d'établir une petite guerre commerciale avec l'Angleterre ; « état de guerre partiel », comme s'exprime avec satisfaction un organe activiste. L'Angleterre ayant mis l'embargo sur des colis postaux, contenant du caoutchouc, expédiés d'Amérique à des firmes suédoises (de nom et de domicile), la Suède a riposté en arrêtant le transit des colis postaux d'Angleterre en Russie : à un moment donné il y avait plus de 45.000 colis entassés dans le port d'arrivée. Pour rétablir les communications ainsi interrompues entre l'Angleterre et la Russie — la voie d'Arkhangel étant fermée par les glaces — on dut recourir à un expédient vraiment extraordinaire : transporter les colis de Kirkenäs en Norvège à Rovaniemi en Finlande (500 kilomètres de distance) en traîneaux tirés par des rennes sur les neiges quasi éternelles du Finmark. — La Suède interdit l'exportation de la pâte de bois dont l'Angleterre est grande consommatrice ; celle-ci répond en restreignant sa consommation de papier. Cet échange de coups d'épingles peut évidemment durer longtemps sans amener la vraie guerre. Mais il y a lieu de crier casse-cou !

C'est ce que fait M. Erik Hedén dans un article très remarqué du *Stormklockan*, organe des jeunes social-démocrates, sous cette rubrique quelque peu alarmiste : « Préparons la grève générale ! Il faut agir — ou accepter la guerre. »

Voici comment il exprime ses craintes :

Il n'est guère probable que le président du conseil veuille la guerre. Mais ce n'est que trop probable — et c'est là l'important — que la tactique qu'il a choisie nous mène avec une logique implacable tout droit à la guerre. Une tactique de représailles toujours renforcées, à tout propos accompagnée de menaces de guerre, conduira tout ou tard à un tournant. Il arrivera un moment où M. de Hammarskjold, si cette tactique est suivie, se trouvera avoir à choisir entre ces deux alternatives : une retraite honteuse, et le recours au moyen extrême dont il a si longtemps menacé. Aura-t-il

alors vraiment l'abnégation de choisir la retraite, en sacrifiant sa propre réputation et aussi celle de la Suède engagée dans ce jeu dangereux ? Supposons qu'il le fasse — rappelez-vous alors que derrière lui M. Trygger (le leader de la droite) se tient prêt à intervenir au gré du pouvoir personnel du roi, et ce que lui, Trygger, veut, tout le monde le sait après le débat d'ouverture du Riksdag.

Pour ne pas se voir un beau jour acculés à une guerre à tous point de vue indésirable, M. Hedén exhorte la classe ouvrière et le parti socialiste à préparer activement et sans tarder la grève générale. — Or, M. Erik Hedén est au *Socialdemokraten*, organe central du Parti, le collaborateur principal de M. Branting. Celui-ci cependant n'a pas paru enchanté par le cri d'alarme jeté par son adjudant ; pour un peu il l'accuserait de pousser le gouvernement aux solutions extrêmes. Du reste, M. Branting, tout ententophile qu'il est, surtout après sa visite au front français, a toujours eu beaucoup d'indulgence pour le ministère de M. de Hammarskjöld, dont il entoure notamment le ministre des Affaires Etrangères, le grand financier Wallenberg, d'une tendresse toute particulière. La phrase finale de M. Hedén nous laisse entrevoir le pourquoi de cette tendresse ; la chute de MM. de Hammarskjöld et Wallenberg serait guettée par une équipe de droitier purs, véritables activistes, prêts à effectuer la fameuse jonction à l'Allemagne. M. Branting et ses amis de gauche soutiennent donc *par crainte de pire* un gouvernement qui fait une « guerre partielle » à l'Angleterre. M. Hedén, de son côté, estime qu'on se trouve déjà sur la pente fatale et M. de Hammarskjöld, même flanqué de M. Wallenberg, ne lui inspire aucune confiance.

Comme pour faire compensation, voilà qu'une voix s'élève du camp des activistes pour proclamer que la politique de la Suède doit être une politique de neutralité. C'est M. Nils Wohlin, auteur de plusieurs études sociales de grande envergure, qui dans la revue *Svensk Tidskrift* publie un article retentissant intitulé : *Ce que pensent bien des nationalistes suédois.*

M. Wohlin fait remarquer qu'au début de la guerre nos sympathies et nos antipathies faillirent nous faire oublier notre propre pays. Cependant, à son avis, le cours de la cause suédoise a monté depuis lors, et le nombre augmente sans cesse de ceux qui comprennent que le jour où l'individualité suédoise se laisserait absorber par le germanisme, la Suède serait morte quelque florissante qu'elle pût paraître, sous une protection étrangère. « Lorsqu'on annonça la première patrouille de cosaques à Wirballen, une secousse électrique parcourut des centaines de milliers de poitrines, ici dans le Nord. Nous crûmes que ce fut la grande lutte des races, la lutte contre l'Orient qui commença et nous jugeâmes notre place indiquée

d'avance. » Mais depuis, bien des choses se sont révélées : en descendant vers le Levant la guerre est devenue une lutte contre les intérêts coloniaux vitaux de grandes puissances économiques. Le feu qui fait rage là-bas n'allumera pas les poudrières du Nord ; et une guerre qui supprime l'existence de deux petites nations vaillantes n'est pas non plus une guerre de Suédois. Qu'à cette époque d'intrigues et de chants de haine nous ne nous sommes pas laisser entraîner, cela prouve que notre race a de la noblesse et de la force vitale.

... Nous autres Scandinaves, nous avons pourtant des visées plus hautes que de nous aplatir comme les Turcs et les Bulgares, pour servir de marche-pieds aux Allemands. Il faut dire aussi que l'expansion de l'Allemagne n'est pas dû exclusivement à une supériorité de l'esprit. Des conditions géographiques et géologiques y ont contribué, surtout la richesse en fer, en charbon et en potasse du bassin rhénan.

Le danger allemand en Suède n'est pas une construction. Le désir de l'Allemagne est de nous faire entrer dans la Zollverein de l'Europe centrale qu'on prépare de longue date. Ce serait là la fin de tous nos espoirs dans une vie économique indépendante. Car dans ce domaine nos intérêts principaux ne sont pas parallèles mais plutôt diamétralement opposés à ceux de l'Europe centrale. Si l'on envisage l'avenir, le danger allemand apparaît encore plus grand que le danger anglais. C'est, en outre, être bien pessimiste que de croire que la Suède ne saurait renaître que par l'Allemagne. Ce que nous avons surtout à apprendre des Allemands, se sont leurs traits de caractère slaves et juifs : patience, tenacité, économie, discipline.

Au sujet de l'activisme, l'auteur se permet de dire quelques mots « sur sa tombe avant qu'on ne la couvre ». Tous nous sommes des activistes dans ce sens que nous estimons nécessaire à la santé d'un peuple qu'il se propose des buts à atteindre, mais aucune sympathie pour la Finlande ne devrait nous faire admettre que notre armée glorieuse puisse être mise, comme des troupes de couleur, sous une direction allemande et qu'un beau jour on voie, comme les Turcs, une belle image dans la *Kriegschronik* représentant notre garde et accompagnée de ces mots : « Musterhafte deutsche Diziplin in der schwedischen Armee. » Neutralité ne veut pas dire lâcheté, car lâche est celui qui veut mais qui n'ose pas, non pas celui qui ne veut pas.

... A la place de l'absorption par l'Allemagne, l'auteur préconise la collaboration avec les autres pays scandinaves. Le peuple danois, avec tous ces défauts, est pourtant un peuple modèle en fait d'intelligence et de sens réaliste. S'écarter de la Norvège, ce serait trancher en deux une seule et noble race le long de son épine dorsale. Il faut attendre le grand homme d'Etat qui saura unir les peuples du

Nord pour la tâche commune de protéger et de développer leur culture matérielle et morale.

Pour conclure, M. Wohlin résume son point de vue « qui est celui de milliers de nationalistes suédois », en disant qu'ils ne voient pas dans la politique de neutralité un signe de faiblesse ou de découragement, mais l'effort d'un peuple libre et jaloux de son indépendance de décider autant que possible lui-même de la route à suivre.

Après ces fortes paroles on s'étonne moins de voir le chef des activistes suédois, M. A. Molin, se décourager ; voici ce qu'il écrit dans sa revue *Detnya Sverige* (son article est antérieur à celui de M. Wohlin, il n'en est pas moins caractéristique).

« Il est possible que l'activisme suédois sera deçu dans ses espérances. Cela pourra se faire par suite d'une politique à courtes vues de la part de l'Allemagne : l'attitude de la Suède envers l'Allemagne est déterminée par l'attitude de l'Allemagne envers la Russie, par le vouloir et le pouvoir de l'Allemagne de forcer le barbare à genoux et lui arracher la nagaïka des mains, et il n'est pas impossible que l'Allemagne trahisse sur ce point ; cela pourra encore se faire par suite d'une politique de faiblesse de la part de la Suède, sous une direction qui peut-être connaît sa responsabilité mais qui certainement n'a pas la force de l'assumer. Enfin, les deux facteurs pourront coopérer. Quoiqu'il en soit et quelque perte qu'en résulte pour la Suède et pour la civilisation européenne, il faut que la jeune Suède montre qu'elle peut passer par l'épreuve des désillusions en gardant intacte malgré tout sa volonté de réparer par son œuvre d'âge virile ce que les dirigeants d'aujourd'hui semblent vouloir laisser se perdre par faiblesse et étroitesse de vue. »

Pour conclure, j'ai recours à mon éternel præterea censeo : La Suède restera neutre. M. de Hammarskjöld défendra de toutes ses forces le droit des gens et les droits de la Suède. L'Angleterre de son côté prétend ménager tous les intérêts légitimes. On finira par trouver un terrain d'entente, un modus vivendi. C'est là le vœu de tous les Suédois, sauf peut-être de ceux qui ne font que du commerce et du journalisme de simples intermédiaires.

FRITIOF PALMER.

Suisse.

L'ACQUITTEMENT. — Les deux colonels félons, après aveux sans ambages et glorification sans remords de leurs attentats contre la patrie suisse au profit de leur patrie austro-allemande, ont été acquittés par le conseil de guerre de la 5e division. L'état-major triomphe. La franc-maçonnerie militaire, le prestige des étoiles, les injonctions

du chef de l'état-major von Sprecher, la puissante pression occulte du général ont victorieusement opéré. Des militaires n'ont pas voulu condamner des officiers appartenant à la caste. C'est l'affaire Dreyfus renversée, avec cette différence que les faits de la cause étant avoués, reconnus, mis en pleine lumière par le procès, ne prêtaient à la discussion que sur leur interprétation, et avec cette aggravation que la caste dont l'honneur était en jeu ne demeurait pas strictement nationale, mais s'inféodait à deux puissances étrangères.

Le « scandale sauveur » dont, imprudemment et dans mon incurable optimisme, je voulais favorablement augurer, a finalement tout perdu, — du moins pour le moment. Le mal est plus profond que je ne l'imaginais. Le prussianisme de nos classes dirigeantes, exaspéré par les pleins pouvoirs, résiste à tout, même au scandale. Loin de s'en effarer, loin de s'en voir diminué par l'évidence, d'y trouver sa ruine et son effrondement, il s'en pare glorieusement et, ne pouvant plus se dissimuler, il s'affiche. « N'avouez jamais ! » disait Avinain. Nos colonels ont trouvé mieux : « Avouez tout, mais vantez-vous-en ! »

Cette tactique par le cynisme était évidemment la meilleure, puisqu'elle a réussi devant des juges hypnotisés à la fois par la puissance germanique, le prestige des accusés et la volonté de leurs grands chefs.

Was Wille will
Und Sprecher spricht,
Das thue still
Und murre nicht.

La justice suisse a donc dès maintenant bouclé la boucle de ses exploits, sous l'œil du Kaiser et la bénédiction du Vieux Dieu. Après la justice civile qui, à Lausanne, avait jugé qu'il était licite de violer la constitution, voici la justice militaire qui décide, à Zurich, que la livraison à des puissances étrangères belligérantes de renseignements secrets appartenant à l'état-major de la Confédération et la violation de la neutralité en pleine période de guerre n'est pas un cas punissable judiciairement. Telle est la mentalité qui règne aujourd'hui dans le royaume de Danemark.

Le système de défense des deux inculpés fut aussi simple qu'arrogant. Il consista tout uniment à dire : Oui, les faits sont patents. Oui, nous communiquions quotidiennement des renseignements confidentiels de notre état-majar à l'attaché militaire allemand von Bismarck et à l'attaché militaire autrichien von Einem, avec lesquels nous entretenons des rapports étroits. Mais ce faisant nous estimons, que nous rendions service à notre pays, car nous obtenions, en échange, des informations intéressantes qui nous permettaient « de mieux étudier l'histoire de la guerre. » Qu'à satisfaire ainsi notre curiosité nous portions atteinte à la neutralité, nous n'en disconvenons

pas, mais cela nous laisse parfaitement indifférents. Tout le service de renseignements est d'ailleurs contraire à la neutralité. La neutralité, qu'est-ce que c'est que ça? Elle consiste pour nous à en donner autant à l'attaché autrichien qu'à l'attaché allemand et à tenir entre nos deux sympathiques voisins la balance égale. Sur quoi nous nous déclarons, la main sur la conscience, des gens pleins d'honneur, des officiers modèles et de parfaits citoyens.

Telle fut, sommairement mais très exactement résumée, l'argumentation d'Egli et de von Wattenwyl et la plaidoirie de leurs avocats, le tout constellé d'insultes et de railleries à l'adresse de la Suisse romande et d'accusations menaçantes à l'endroit du principal témoin à charge.

Il est regrettable que le tribunal n'ait pas cru devoir s'attarder un peu aux faiblesses de cette thèse. Les renseignements livrés aux attachés étrangers étaient sans valeur et n'intéressaient pas la sécurité de la Suisse, aux dires des accusés et de leur haut garant, le colonel von Sprecher. S'ils étaient sans valeur, comment nos gens pouvaient-ils en recevoir d'importants en échange? L'argument du troc ne résiste pas à cette simple observation. Si par contre, contrairement à leur affirmation, les documents suisses avaient de la valeur, c'était passer des armes à l'une des parties belligérantes au détriment de l'autre, sans recevoir en retour quelque chose d'une utilité correspondante, puisque la Suisse n'est pas en guerre. De toute façon, la position prise par les deux complices et leur puissant acolyte était insoutenable. Sans parler de ce qu'il y a de répugnant et d'inacceptable pour notre pays à penser que l'honneur de la Suisse peut faire l'objet d'un trafic, considération dont le tribunal n'a pas paru le moins du monde se préoccuper.

En réalité, les renseignements confidentiels transmis avaient une grande valeur, comme on en a pu juger aux quelques passages, discrètement triés, de la fameuse « Gazette de l'Etat-major » lus à l'audience par le greffier. Ces passages contenaient, selon les comptes rendus, « toute une série de nouvelles relatives à des mouvements, de troupes étrangères (lisez françaises) à des compositions de troupes, à des actions de guerre, à des emplacements de troupes, *des détails circonstanciés sur la bataille d'Arras, sur le nombre des Anglais en France* » ; puis, concernant le front italien, « des renseignements parfaitement précis sur des opérations d'artillerie, sur des mouvements de troupes, *le tout hautement confidentiel et révélant très clairement la cause de certains succès et de certains revers* ; sur le service des chemins de fer, sur la fabrication des aéroplanes, des munitions, sur les transports » ; on y trouvait « *le compte rendu détaillé de l'ordre de bataille des Alliés sur le front français* ».

Que devient, devant ces constatations, l'autre allégation des incul-

pés que les renseignements fournis n'intéressaient pas la sécurité de la Suisse ? Ce n'était donc pas créer un véritable danger pour notre pays que de se livrer à des agissements portant directement préjudice à deux pays belligérants voisins, la France et l'Italie ? Sans doute, le danger n'était que latent, du moins autant que ces agissements demeuraient secrets, mais le fait même qu'ils pouvaient être découverts, que la connivence de l'état-major suisse avec les empires du centre pouvait venir à la lumière, ne constituait-il pas le plus évident péril pour notre sécurité? Qu'elles en fussent averties, et les deux puissances lésées se trouvaient en droit d'y voir un acte d'hostilité flagrante à leur égard et une rupture de la neutralité au profit de leurs ennemis. Négligeant les trahisons à l'égard de la Russie qui, bien que moralement certains, n'ont pu être juridiquement établies, n'y en avait-il pas suffisamment pour motiver, de la part des puissances alliés, de sérieuses explications diplomatiques à demander à la Suisse ?

Quant aux prétendus renseignements obtenus en échange, que signifiaient-ils ? Les attachés allemand et autrichien s'empressaient de communiquer à leurs gouvernements les précieuses indications qu'ils recevaient de leurs espions et amis, les deux colonels suisses. Mais ceux-ci, quel usage faisaient-ils des informations qui leur étaient données ? Où en trouve-t-on trace ? Quels sont les documents où elles figurent ? Egli et von Wattenwyl les consignaient-il aux dossiers de l'État-major ? Renseignaient-ils le Conseil fédéral. Aucunement. Egli et von Wattenwyl étaient considérés par les attachés centraux comme de loyaux et d'indéfectibles camarades, comme de bons et purs Allemands ; les nouvelles qu'ils leur communiquaient étaient des confidences de boche à boche, qui n'allaient pas plus loin et que nos deux Suisses savaient garder plus jalousement que les secrets militaires fédéraux qui leur étaient confiés. C'est ainsi qu'ils connurent l'offensive germano-autrichienne contre la Serbie un mois avant qu'elle se produisît et l'assaut de Verdun bien avant qu'il se déclanchât. Peut-être auraient-ils appris de même, un beau jour, quelque projet d'agresssion austro-allemande contre le territoire helvétique.

Toute cette scabreuse et suspecte théorie des compensations, assimilant des officiers supérieurs de l'armée fédérale à de louches agents d'espionnage, ne tient pas debout. Il a fallu toute l'ingérence du haut commandement pour l'imposer, toute la complaisance du tribunal pour l'accepter. Car quel que soit le subterfuge des considérants plus ou moins sévères qui figurent au verdict, le fait est là, scandaleux, offensant pour la dignité d'un peuple libre, démocratique et neutre : l'acquittement.

Que des mesures disciplinaires aient été prises ensuite contre les coupables, que le général leur ait infligé vingt jours d'arrêts et les

ait mis en disponibilité, que le Conseil fédéral les ait suspendus des fonctions civiles qu'ils occupaient à l'état-major, se réservant d'ailleurs de leur en confier d'autres dans l'administration militaire, qu'à la suite de ces pâles sanctions l'un des deux acquittés de Zurich, froissé dans sa conscience, ait jeté théâtralement sa démission à la tête du pays qui le méconnaissait, qu'on ait donné ce maigre os à ronger à l'opinion romande, peu nous chaut : cela ne répare pas la sorte de triomphe moral qui leur a été décerné, cela n'atténue en rien la défection de la justice militaire.

Mais ce qu'il y a eu de plus grave, ce qui est ressorti de plus inquiétant des débats de Zurich, c'est l'attitude de la camarilla d'état-major qui nous gouverne, dont nous dépendons, qui tient on ne sait comment sous sa botte le Conseil fédéral, les Chambres et le pays, et qui fut personnifiée par son chef, le colonel von Sprecher von Bernegg. La fantastique déposition de Sprecher, couvrant ses subordonnés, affichant avec une audace déconcertante des sentiments et des façons de voir en importation directe de Berlin ou de Vienne, aux grands applaudissements de la presse gouvernementale et germanophile, a produit un effet consternant. Voilà donc où nous en sommes ! Le chef de notre état-major s'est permis de déclarer que la neutralité n'oblige pas strictement ; que si elle comporte des devoirs, elle confère aussi des droits, qui sont précisément de la violer lorsque cela paraît utile à l'autorité militaire. Il s'est permis d'incriminer l'Angleterre, de ne pas respecter la correspondance des neutres, sans se dire que l'administration militaire suisse en fait exactement de même sur le territoire de la Confédération, comme cela a été prouvé au Tessin, et sans penser que les citoyens suisses préfèreraient beaucoup être protégés contre les attentats des sous-marins impériaux, que d'avoir la satisfaction de savoir que la « puissance qui domine la mer » laisse libre passage aux complots qui s'ourdissent en Suisse contre les usines des Etats-Unis et la vie des ouvriers américains. Quelle honte ! Toute confiance a désormais disparu. Nous ne nous sentons plus en sûreté ! Notre neutralité n'est plus qu'un vain mot. Notre armée ne nous protège plus contre les menaces ou les tentations du nord. Nous sommes à la merci d'hommes dont le plus cher désir est de transformer notre pays en une marche de l'Allemagne.

Que vont faire maintenant les Chambres fédérales, dont la longue soumission jusqu'ici aux empiètements du pouvoir n'inspire qu'une légitime suspicion ? Que vont faire les citoyens ? Et de quoi se compose au juste cette mystérieuse inconnue, l'opinion actuelle et réelle des cantons alémaniques et de leurs électeurs ? Autant de questions angoissantes dont dépend présentement le salut de notre patrie.

LOUIS DUMUR.

§

Turquie.

ARABES ET TURCS. — Nous lisons dans *Al Mouqattam* (6 janvier 1916) grand quotidien arabe qui paraît au Caire, une très intéressante « Lettre de Constantinople ». Le correspondant du journal égyptien nous révèle les manœuvres auxquelles le gouvernement d'Enver et de Talaat a recours pour insuffler à la jeunesse turque la haine de la race arabe. Car les Arabes sont pour les Turcs des ennemis d'autant plus redoutables qu'ils ont pour eux le nombre : douze millions, nullement mélangés à d'autres races, et habitant le vaste territoire compris entre le Tigre, le canal de Suez, la Méditerranée et l'océan Indien. Hallucinés par un passé glorieux de civilisation, d'art et de poésie, les Arabes n'oublient pas que le Prophète Mahomet était des leurs ; aussi ne peuvent-ils pardonner aux Turcs d'avoir usurpé, en 1517, l'autorité religieuse du Califat (1). « Le monde arabe — a très justement écrit M. René Pinon, — c'est la grande inconnue de l'Asie occidentale ; la grande réserve de l'Avenir. Selon qu'il y aura ou qu'il n'y aura pas accord entre les Turcs et les Arabes, l'Empire ottoman vivra ou périra (2) ».

Voici la traduction des passages les plus importants de la correspondance publiée par *Al Mouqattam :*

... On vient de fonder, à Constantinople, la *Tourk-Odjaghi* (3), association à laquelle tous les jeunes gens de race turque ont adhéré. Le Comité « Union et Progrès » en a rédigé les statuts dont l'article principal stipule *la nécessité de répandre l' « idée nationaliste » chez tous les Turcs, sans exception.* D'où ce corollaire : *nécessité de tuer l' « idée nationaliste » chez toutes les races non turques qui peuplent l'Empire ottoman, et en particulier chez les Arabes...*

Dans le dernier Congrès tenu par les *Unionistes*, la mise à exécution de cet article essentiel du programme de la *Tourk-Odjaghi* fut confiée à l'élite de la jeunesse turque. Jalâl Noûri Bey, Ahmad Aghâïf Bey et Ahmad Chaiîf Bey sont à la tête de l'association. Le gouvernement de Talaat Bey les a investis de son influence et les a très largement subventionnés.

Ces jeunes gens se servent de la presse pour faire entendre leur vibrant appel. Mais ils ne se contentent pas de l'hospitalité qui leur est gracieusement offerte par les journaux et les revues de Constantinople. Ils publient en outre des ouvrages divers dans lesquels la thèse nationaliste est déve-

(1) Sur l'antagonisme des deux races arabe et turque voyez notre article : *La révolte de Djemal*, dans le *Petit Parisien* du 22 novembre 1915. Pour plus de détails, on pourrait consulter : Négib Azoury, *Le réveil de la Nation Arabe* (Plon, 1905) ; Eugène Jung, *Les Puissances devant la Révolte Arabe* Hachette, 1906) ; René Pinon, *L'Europe et l'Empire Ottoman*, chapitre VIII (Perrin, 1913) et, du même auteur, *La réorganisation de la Turquie d'Asie*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1913.

(2) Cf. René Pinon, *art. cit.* p. 901.

(3) Traduisez : *Le foyer turc.*

loppée — avec jactance, cela va sans dire. Ces ouvrages sont répandus, par le gouvernement lui-même, en Anatolie, au Caucase, en Turkestan, et dans les parties les plus éloignées de l'Asie turque.

Jalâl Noûrî Bey n'a pas écrit moins de dix volumes de propagande. « *L'union musulmane* » ; « *Histoire de notre civilisation* » ; « *Nos besoins nationaux* » — voilà les plus caractéristiques.

Dans *l'Union musulmane*, Jalâl Noûrî Bey est net : « Les Arabes et les Turcs, écrit-il, sont des musulmans. C'est entendu. Mais ces deux races ne fusionneront jamais dans le creuset de l'Islam ! Une telle fusion est impossible parce que l'Islam commande aux mahométans de savoir la langue arabe. Or nous ne pouvons pas, nous les Turcs, observer ce commandement. Notre propre langue serait condamnée à mort ; notre force ethnique serait anéantie... La raison en est simple : La langue arabe est à la base d'une des plus belles civilisations du monde. La langue turque ne peut donc pas lutter avec elle ; elle serait fatalement battue. Pour triompher de la langue arabe, *il nous faut l'étouffer!*... Maintenant que nous avons l'occasion de lui donner le coup de grâce, ne la laissons pas nous échapper. Il y va de notre avenir comme grande Nation... Certaines personnes intéressées prétendent que la race turque n'a pas plus de huit millions de représentants. C'est faux. Nous sommes bien plus nombreux. Un lien solide de fraternité nous unit. Faisons donc un seul bloc et groupons-nous, le plus tôt possible, sous les plis du plus radieux des drapeaux — le drapeau turc ! *Sachons bien que nous appartenons à notre race avant que d'appartenir à l'Islam...* Nous ne pourrons nous relever qu'au nom de notre nationalité. L'Islam est le plus dangereux des écueils. Il condamnera à mort la Patrie Turque — à moins que nous le réformions, en en faisant une *religion nationale !* »...

N'étaient le soin méticuleux qu'*Al Mouqattam* a toujours mis au choix de ses collaborateurs, la valeur de ceux-ci et la sûreté éprouvée de leurs renseignements, la lecture de cette correspondance nous eût laissé quelque peu sceptique. Car il faut être déséquilibré pour tenir un tel langage. Soumettre l'Islam à la race turque — c'est en effet cela que veut dire Jalâl Noûrî Bey quand il écrit : « réformer l'Islam en en faisant une *religion nationale* » ! — certes, les Jeunes-Turcs ne doutent de rien !...

Nous nous demandons ce que doivent en penser les *deux-cent-quarante millions de musulmans, non turcs de race*, disséminés sur la surface du globe... Un Etat mahométan qui laisse écrire et répandre, sous son contrôle et avec son approbation officielle, de pareilles erreurs, est un Etat condamné aux yeux du Monde Musulmal. Tôt ou tard, justice sera faite.

Comme toutes les religions, l'Islam n'a pas manqué de réformateurs. Les Abdoul Wahhâb, les Mahdî, les Jamâl ed Dîne, les Kawâkibî, les Abdoû — autant de noms qui rappellent des tentatives plus ou moins heureuses de réforme religieuse musulmane. Mais tous ceux qui se sont donné pour mission de réformer l'islamisme se

re commandaient, sinon par leur grande science théologique, du moins par la pureté immaculée de leur idéal religieux.

Les temps sont bien changés...

Dans son ouvrage, *Nos besoins nationaux*, — continue le correspondant d'*Al Mouqattam*, — Jalâl Noûrî Bey écrit : « Ce qui est utile aux habitants des pays chauds est néfaste à ceux des pays froids. Aussi est-il indispensable pour les Turcs d'édicter des lois nouvelles *qui remplaceraient les lois consignées dans le Coran...* »

Dans le chapitre consacré à *l'administration des vilayets*, le même auteur écrit : « Il faut que les pays arabes, l'Irâq et le Yémen en particulier, soient une colonie turque. Il faut que nous y répandions notre langue pour que nous puissions en faire, lorsque le moment sera opportun, la *langue religieuse de l'Islam*. « Turquifier » les pays arabes est un devoir primordial. Cela est indispensable pour la sauvegarde de notre nationalité. L' « idée nationaliste » qui travaille la jeunesse arabe commence à nous menacer. Un cataclysme peut en résulter. Ayons les yeux ouverts !... »

Dans un de ses articles sur les pays arabes, Ahmad Charîf Bey, un des rédacteurs du journal officieux turc *Tanîne* (1), écrit : « Le gouvernement n'a pas encore « turquifié » les pays arabes. Cette négligence est très regrettable... Quand j'ai visité Damas, j'ai vu les traces des Ommayades et des Ayyoubites. Mais rien ne m'a révélé la trace de nos illustres aïeux. A tel point que Damas, à première vue, ne m'a point semblé être une ville turque (2). Est-ce ainsi que l'on colonise?... Les Arabes parlent leur langue ; ils ignorent la nôtre. On dirait que leur pays n'appartient pas à la Turquie... Au gouvernement de leur faire oublier leur langue nationale et de leur apprendre, en échange, la langue de la race conquérante. Si le gouvernement se dérobe et n'accomplit pas ce devoir, il aura creusé sa tombe de ses propres mains... Il faut que les Arabes oublient leur langage, leur histoire, leurs coutumes, leurs traditions. Si on ne les y force pas, ils seront tentés de reconstituer leur ancien Empire. Et les Turcs pourront alors dire adieu à leur suprématie !... Notre intérêt exige que nous usions de la manière forte. Il nous faut reconquérir les pays arabes *les armes à la main !...* »

Les Jeunes-Turcs, dérogeant à la prudente politique des Padischahs Ottomans qui s'étaient contentés jusqu'ici de régner, veulent maintenant faire œuvre d'assimilation, d'unification. Mais là où les anciens rois de Perse, Alexandre, Rome et Byzance ont échoué, les Jeunes-Turcs ne peuvent point réussir.

Dans un ouvrage publié aux frais du gouvernement de Constantinople et

(1) *Le Tanine* est un journal du gouvernement jeune-turc. Son directeur actuel est Midhat Chukri Bey, qui est aussi président du bureau permanent du « Comité *Union et Progrès* », où il exerce en plus les fonctions de secrétaire général. Midhat Chukri Bey est une sorte d'« éminence grise » dont le pouvoir est presque illimité... [Voyez dans *l'Echo de Paris* du 26 janvier 1916, les très intéressantes déclarations que Midhat Chukri Bey a faites à M. C. Ibanez de Ibero.]

(2) C'est la pure vérité. L'ancienne capitale des Califes Ommayades a toujours gardé, depuis 1516, année de la conquête de la Syrie par le sultan turc Sélim Ier, son caractère de ville arabe. Le cachet en est resté pur. [*Note du traducteur.*]

distribué par ses soins, en Anatolie et au Caucase, un écrivain turc écrit : « Il existe des Turcs naïfs pour qui les Arabes sont des êtres issus d'un limon sacré. Mahomet n'était-il pas Arabe ? Les pays arabes ne sont-ils pas ceux de la Révélation et des Prophètes ?... — Qu'ils sachent, ces Turcs au cœur simple, que les Arabes causent notre malheur... Les pays arabes ont été sanctifiés par les incursions de nos conquérants. Ils sont devenus notre propriété. *Et le coursier du Turc vaut certes un Prophète Arabe !...* »

Un poète de Constantinople s'est enfin écrié dans un de ses poèmes :

Respecte, toi l'Arabe,
Le Croissant du drapeau turc.
Dans les steppes de ton pays, si tu lèves la tête,
Nos canons tonneront !...

Cette correspondance, signée Al Ghassâni, est pleine d'enseignements. N'y voit-on pas les signes avants-coureurs de la dissolution d'un Empire ?

La politique suivie par les Jeunes-Turcs n'est pas la bonne. Les populations diverses incorporées dans l'Etat ottoman forment un ensemble hétérogène dont la cohésion est par trop artificielle. Or les fausses manœuvres ne sont pas de nature à faire durer cette cohésion. Une politique dépourvue de souplesse avait déjà aliéné à la Porte les sympathies des Albanais. Il en est résulté que les Turcs n'ont pas pu se maintenir en Europe. Se maintiendront-ils en Asie maintenant qu'ils enveniment les haines inexpiables que l'Histoire a mises entre eux et les Arabes ?

M.-Y. BITAR.

VARIÉTÉS

Folklore militaire suisse. — M. Hans Baechtold, dont on a signalé ici l'excellente monographie sur les cérémonies des fiançailles et du mariage en Suisse, a eu la bonne idée de profiter de la mobilisation de ses compatriotes pour entreprendre, par interrogations directes et par distribution d'un questionnaire en trois langues, une enquête sur le Folklore militaire. Des résultats préliminaires viennent de paraître : ils forment le fascicule 3 de 1915 des *Archives suisses des Traditions Populaires*, et l'on peut se procurer pour 1 fr. le tirage à part de ce fascicule en s'adressant à la Société, 8, rue des Augustins, à Bâle.

Comme on sait, l'armée suisse n'est ni une armée de métier, ni une armée permanente au sens absolu; ses cadres permanents, sans vivre tout à fait à part de la nation, constituent pourtant ce qu'en sociologie on appelle une société spéciale. Il semblerait donc qu'elle présente des conditions défavorables pour la constitution d'un trésor traditionnel. Or c'est justement le contraire : l'armée suisse conserve, précisément par son mode de fonctionnement, des carac-

tères paysans, si je puis dire. C'est-à-dire que le soldat ne considère les périodes militaires que comme un épisode fort peu important du cycle annuel de ses occupations; la période militaire est trop courte pour qu'il se sente déraciné, et transporté dans un milieu nouveau, fondé sur des normes spéciales, et ceci d'autant moins qu'à ses côtés se trouvent les gens, sinon de son village, du moins de sa vallée et de sa région.

C'est ainsi que j'essaie d'expliquer ce fait d'abord étrange : que le folklore militaire suisse est dix fois plus riche que le folklore militaire français : toutes les coutumes, comme le tirage au sort, les amulettes protectrices, les dictons, etc. qui jouaient un si grand rôle chez nous au XVIIIe et pendant une partie du XIXe siècle subsistent en Suisse à l'heure actuelle; mais, et ceci est à considérer, bien plus dans la suisse alémanique que dans la suisse romande. Cette persistance à conserver et à se transmettre de génération en génération (familiale ou militaire) un ensemble de croyances, de formules, de cérémonies semble spécifique dans les régions allemandes; il se peut que ce soit là une forme particulière de ce mysticisme confus qui en pays allemands s'est tantôt exprimé sous les formes les plus élevées et les plus pures, en poésie, en musique, et tantôt sous les formes les plus sauvages, notamment lors des guerres, qui toujours y ont été marquées par un excès de cruauté et de terrorisme, une rage de destruction.

Quoi qu'il en puisse être des sources profondes de cette tendance, elle s'exprime surtout par les formules et pratiques magiques destinées à protéger des balles, des boulets (ces formules sont souvent très anciennes) et plus rarement des blessures d'armes blanches. Très curieuse est une lettre, trop longue ponr être traduite ici, qui fut imprimée et répandue en grand nombre dans l'armée suisse, et sans doute aussi allemande. Cette lettre devait être toujours portée sur soi. Une autre mi-partie en latin et en français datant du XVe siècle a été communiquée à la Société : le Valaisan qui en est propriétaire l'a accompagnée du commentaire suivant :

En défaisant un vieux meuble j'ai trouvé en 1907 un parchemin qui contenait certaines prières ayant le pouvoir de préserver de certains malheurs. J'étais sceptique, je ne croyais rien. Mais tout de même l'idée me vint d'expérimenter ces forces. J'en fis une copie et je la portai continuellement sur moi. Je peux le dire en toute franchise et tout honneur qu'il ne m'est plus rien arrivé de malheur. Si j'avais les finances, avec un peu plus d'érudition, j'en ferais faire autant d'exemplaires que chaque guerrier des pays de l'Entente en aurait un pour leur venir en aide d'avoir la victoire. Je ne voudrais pour rien au monde qu'il soit introduit à ces malheureux qui ont commencé cette monstrueuse guerre, mais je ne voudrais pas non plus violer la neutralité de la Suisse.

Resterait à savoir si nos bonhommes auraient autant confiance dans cette lettre protectrice que le bon Valaisan ? Peut-être préféreraient-ils les formules inscrites dans un vieux cahier, de 1740, trouvé à Moudon, telles que :

Mais j'ai en Dieu confiance qui a plus de force que tout arque de gaire, balle et bombe, boulé, épée, bayonnette mise et que toutes asars de la gaire me faire pas plus peur que le Roi David contre le filistin Goliat.

Ou bien :

Je romps toute force pour voir et pour entendre que tu ne puisse avoir un point clos, ni pierre dure, ni bois coupé, ni plomb fondu, ni aciertrempé, ni fer tranchant, qu'en mon corps tu ne puisse rien ni devant ni derrière, amen.

Passons aux pratiques magiques. Dans ce même cahier de 1740 on lit :

Pour tirer droit à la cibe : prenés de la chemise d'une fille pucelle tachée de ses règles et mettés en dans vos balles en les fondant.

Mais Abraham Gédéon Drapel, bourgeois d'Aigle, recommandait en 1794 :

Pour tirer à la cibe, prenez l'os du bras gauche de derrière le coude d'un pendu, plantez-le par le milieu d'un crapaud, l'y laisser une année et après passez votre plomb par le trou et ferez les balles.

Ces recettes et bien d'autres du même genre sont anciennes : mais elle sont toujours utilisées en Suisse, surtout à la chasse ; l'enquête instituée pour la Société de Bâle a prouvé que les soldats suisses, lors de la mobilisation, étaient en grand nombre munis de ces moyens magiques de préservation, car nul ne savait si la Suisse n'aurait pas le sort de la Belgique.

Les chansons militaires publiées dans le fascicule n'ont rien de remarquable : elles appartiennent soit au trésor français, surtout franc-comtois et savoyard, soit au trésor allemand, ou proviennent de feuilles volantes et de cahiers imprimés. Mais les inscriptions que les soldats suisses ont mises un peu partout depuis leur mobilisation sont pour la plupart *up to date* et souvent amusantes. Telle l'inscription relevée sur une guérite en Suisse allemande.

Was Wille will	Ce que Wille veut
und Sprecher spricht	et que Sprecher dit
das tue still	fais-le en silence
und murre nicht	et ne grinche pas

Wille est, comme on sait, le général en chef et Sprecher est son chef d'état-major. Ou cette inscription, placée ostensiblement sur la cagna des officiers en haute montagne :

Seigneur, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (Manuel du tireur suisse, chap. VIII).

Parmi les historiettes comiques recueillies par les collaborateurs, plusieurs semblent assez anciennes comme celle-ci : le général pose des questions à un fantassin ; celui-ci répond bien d'abord, puis tout à coup s'arrête court ; et le général de hurler le dicton (allemand) : Voilà de nouveau l'âne qui refuse de grimper la montagne. — Faites excuse, mon général, dit l'autre, je ne suis pas une montagne.

Mais la suivante, que j'avais entendue raconter à Neuchâtel, doit être contemporaine, et me paraît même authentique.

Dans une grande taverne de Bâle plusieurs allemands fêtaient la prise d'Anvers. Entrent des soldats suisses ; les Boches les invitent à trinquer, ce que les Helvètes acceptent avec plaisir, mais en silence. Après plusieurs chopes : « Eh bien, mes braves, dit un Allemand, n'est-ce pas que vous ne tireriez pas sur les soldats allemands s'ils passaient vos frontières ? » — « Pour sûr non », répondent tous les Suisses avec ensemble. Pleins d'enthousiasme, les Boches commandent de nouvelles tournées. — Puis : « Mais vous tireriez bien sur les Français et surtout sur les Anglais, n'est-ce pas. » — « Pour sûr non », répondent tous les Suisses, avec le même ensemble. — Froid et silence. « Mais enfin », demande le Boche, « pourquoi ne tireriez vous pas ? » — Les soldats suisses vident d'abord leurs chopes puis : « Parce que nous sommes dans la musique ».

Le vocabulaire militaire a également fourni des matériaux souvent curieux ; cependant les termes usités en Suisse romande présentent trop d'analogies avec le vocabulaire spécial français pour n'être pas en majorité dus à des emprunts. Tels : *bidoche*, *godasses*, *rabiot*, *custance*, *liquette*, etc. Mais nouveaux semblent être : *tu as tout du Boche*, pour : *tu as la nouvelle tenue ;* et *être en arbre de Noël*, pour, en parlant d'un officier, *se mettre en tenue de campagne*, avec tous les accessoires actuels qui balottent de tous côtés. D'autres termes sont locaux, comme *trapon* pour *pantalon* ; on avait autrefois en Savoie et en Suisse romande des culottes à trapon, qui boutonnaient devant sur deux rangs un pan qui se rabattait, — ou encore *lope* pour *lieutenant* et *demi-lope* pour *sous-lieutenant*. Quant aux termes spéciaux en usage dans les régiments de la Suisse allemande, ils proviennent surtout de la Bavière et du Wurtemberg.

L'un des chapitres les plus intéressants est celui qui traite des prophéties. La plupart sont des rééditions, plus ou moins adaptées, de prophéties anciennes, surtout en Suisse de celles de Nicolas de Flue, d'après l'original imprimé à Zug en 1712 et qui jouirent d'une grande influence lors de tous les troubles du XIXe siècle, notamment en 1846 ; elle ressuscitèrent en 1870 et dès le début de cette guerre reçurent des interprétation nouvelles. Selon l'une, la bataille décisive entre les 4 grandes nations continentales aurait lieu au Birrfeld, en Argovie.

Une voyante de Saint-Gall a affirmé que la présente guerre « donnerait aux Suisses l'occasion de voir les Cosaques abreuver leurs chevaux dans le lac de Constance » ; une autre prophétie situe la grande bataille finale près de Herisau. Mais la plus curieuse de toutes, quoique non accomplie, fut la suivante :

En 1913 l'instituteur de Loerrach avait donné aux fillettes une composition libre. L'une d'elles dit dans la sienne qu'en l'année 1914 commençerait une guerre épouvantable, qu'elle décrivit. L'instituteur lui demanda pourquoi elle avait écrit cela ; elle répondit que c'était à la suite d'une vision qu'elle avait eue l'autre nuit ; il demanda si, dans cette vision, elle n'avait pas appris aussi quand la grande guerre se terminerait. « Si, dit-elle, six semaines après ma mort » — Or l'enfant mourut le 28 mars 1915 ; la guerre aurait donc dû prendre fin le 9 mai...

Nous en sommes loin !

A. VAN GENNEP.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Pierre Imbart de la Tour : *Le Pangermanisme et la philosophie de l'histoire* ; Perrin. 0 75

Jean Bernard : *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914*. Avec illust. cartes et plans : Berger-Levrault.

N° 4. 0 75

N° 5. 0 75

L. de Lanzac de Laborie : *Essais historiques et biographiques* ; Plon. 3 50

Gaston Roupnel : *Une Guerre d'usure. La Guerre de Sécession* ; Didier. 1 »

Littérature

A. Bossert : *Herder, sa vie et son œuvre* ; Hachette. 3 50

Alphonse Séché : *L'Oreille sur le cœur* ; Sansot. 3 50

Ouvrages sur la guerre

Mme Ed. Drumont : *Le Journal d'une mère pendant la guerre* ; Attinger. 3 »

Capitaine Folliet : *Vouloir !... La Volonté à la guerre*. Avec une carte hors texte ; Chapelot. » »

Paul Ginisty : *Les Artistes morts pour la patrie*. Préface de M. A. Dalimier ; Alcan. 1 50

La Guerre. Documents de la Section photographique de l'armée. Fascicule I ; Colin. 1 25

Gabriel Langlois : *Anecdotes patriotiques et plaisantes* ; Berger-Levrault. 0 90

Gabriel Langlois : *Les Prophéties relatives à la guerre de 1914-1915* ; Berger-Levrault. 0 60

A. de Pouvourville : *Jusqu'au Rhin*. Avec 32 cartes ; Berger-Levrault. 3 50

Claude Prieur : *De Dixmude à Nieuport*. Avec 2 cartes ; Perrin. 3 50

Philosophie

André Ruplinger : *Charles Bordes*. Préface de M. Gustave Lanson. Avec un portrait ; Rey. 6 »

Poésie

Henry Bataille : *La Divine tragédie* ; Fasquelle. 3 50

François Porché : *L'Arrêt sur la Marne* ; Nouv. Revue Française. 1 25

Daniel Sivet : *Les Lointains* ; Plon. 3 50

Roman

F. Louis Bertrand : *Les Vies obscures;* La Dépêche (Toulouse). 2 50

Fred Maël : *l'Ile qui parle;* Flammarion. 3 50

Jean Morgan : *Un Enfant dans la foule;* Plon. 3 50

Emile Nolly : *Le Conquérant ;* Calmann-Lévy. 3 50

H. Resnohlet : *Autour du poêle ;* Préface de M. E. Lavisse ; Berger-Levrault. 2 50

Sociologie

Pierre Baudin : *Le Budget et le Déficit ;* Alcan. 3 50

Hubert Bourgin : *La Culture allemande devant la civilisation ;* Didier. 0 75

H.-L. Folin : *L'Idolâtrie politique;* L'Individualiste européen 2 »

Marie Laparcerie : *Comment trouver un mari après la guerre ;* Méricant ; 1 75

Varia

Marcel Clavié : *La Vie nouvelle des bibliothèques municipales de la ville de Paris;* Alcan. 1 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Christian Beck. — La vraie Syrie française. — Une lettre du front. — Le Cubisme aux armées. — Œuvres françaises et russes sur les scènes allemandes. — La Danse et la Douleur. - Pour la Pâque. — Hoch Zeppelin ! — Echo du Passé. — Un nouvel art décoratif. — Les Gens de lettres et la propagande. — Varia. — L'aide aux familles des Prisonniers de guerre français et belges. —

Mort de Christan Beck. — Notre collaborateur Christan Beck vient de mourir à Menton, où il s'était retiré pour se soigner après un séjour en Suisse. Il était né en 1879, à Liége. On le vit très jeune à Paris dans les milieux littéraires : c'était un assidu des mardis du *Mercure de France* de la rue de l'Echaudé. Il fit de nombreux voyages — dont plusieurs à pied — en Belgique, en France, en Italie, en Allemagne, en Suisse, en Russie, en Norvège. Il collabora à diverses revues belges et françaises, publia quelque plaquettes. Il fut l'un des promoteurs du congrès pour l'extension et la culture de la langue française, qui se tint pour la première fois à Liége en 1905. Il entreprit enfin la publication, à la librairie du *Mercure de France,* d'une collection qui, sous le titre de *Trésor du Tourisme,* réunit sur les contrées recherchées des touristes les pages significatives des grands écrivains et des voyageurs célèbres ; trois volumes de cette collection avaient paru quand survint la guerre : *l'Italie septentrionale, Rome et l'Italie méridionale, la Suisse.* Christan Beck avait épousé, il y peu d'années, la belle-fille de notre confrère, M. R. D. de Maratray.

§

La vraie Syrie française. — L'article que nous avons publié sous ce titre (*Mercure,* 16. I. 1916), nous a valu de la part de K.-T. Khaïrallah (*Mercure,* 16. II. 1916), deux pages farcies d'insinuations malsonnantes et d'erreurs. Méprisant celles-là, nous réfuterons celles-ci.

K.-T. K. estime que les thèses groupées en tête de notre article « doivent être bien étonnées de se trouver rassemblées. » — Et pourquoi ? MM. Flandin, Driault et Charmetant ont-ils, *oui* ou *non,* soutenu que « dans l'Empire turc démembré — nous rappelons nos propres termes — la Syrie doit

être le lot de la France » ? Ces lignes (1) : « De par les nécessités géographiques comme de par les lois historiques, la France doit être *maîtresse* dans les vilayets ou mutessarrifats de Beyrouth, du Liban, de Jérusalem..., de Syrie avec Damas, de Zor, d'Alep et d'Adana... » — ces lignes sont-elles, *oui* ou *non*, signées Etienne Flandin ? K.-T. K. écrit que l'honorable sénateur « préconise pour la Syrie un régime d'autonomie très large ». Voici le texte de M. Flandin (2) : « Il faudra à la Syrie, *sous la direction française*, un régime d'autonomie très large et très souple. » Les mots « *sous la direction française* » sont restés dans l'encrier de K.-T. K !... Quant à M. Driault, n'a-t-il pas écrit (3) : « La France en Syrie et en Palestine se débarrassera sans peine des traces éphémères laissées par le passage du Kaiser... Son esprit y règne depuis les Croisades... *Elle s'établira fortement sur toute cette côte, de Port-Saïd à Alexandrette* ? » Et Mgr Charmetant est-il, *oui* ou *non*, l'auteur de ces lignes (4) : « Il nous faut la Syrie tout entière, de Gaza à Adana, et du Liban à Mossoul ?... » — Que ces publicistes ne conçoivent pas tous de la même façon, le *mode* d'établissement de la France en Syrie, c'est possible. Mais cela détruit-il le *principe* qu'ils ont soutenu, et que nous avons rappelé ?

K.-T. K. affirme que nous nous rallions à cette thèse : « pas d'autonomie ». — Affirmation gratuite : où avons-nous écrit cela ?

K.-T. K. prend note du passage de notre article relatif à la « fraternité d'armes des Croisés français et des Syriens » pour écrire : « Jusqu'ici l'histoire nous avait appris que les Croisés sont allés se battre là-bas contre les Syriens ». — Est-ce une manie, chez K.-T.K. de *tronquer* les textes ? N'avons-nous pas, *exactement sept mots après* ceux qu'il cite, ajouté ce qui suit : « Grâce aux services rendus par les *Chrétiens de Syrie* aux Croisés, dès l'apparition de ceux-ci aux confins du Liban, etc. » ? Avons-nous donc trahi M. Ristelhueber, (l'auteur invoqué par K.-T.K. pour prouver nos *substitutions* !), et dont voici le texte (5) : « On conçoit la joie des *Chrétiens de Syrie* à l'arrivée de leurs coreligionnaires d'Occident... » ? — Quant à la leçon d'histoire que K.-T. K. nous donne, elle est fausse : les Croisés sont allés se battre contre les *Musulmans* de Syrie, non contre les *Syriens* — ce qui n'est pas la même chose !

K.-T. K. estime que nous trouvons « de sérieuses répugnances à écrire le mot Maronite » et que nous lui substituons « tout bonnement celui de Syrien ». — Ces *sérieuses répugnances* ne nous ont pas empêché de citer le très élogieux article de M. Ristelhueber sur cette communauté catholique d'Orient. D'ailleurs, *oui* ou *non*, les Maronites sont-ils des Syriens ?... K.-T. K. nous demande précisément « à qui s'applique... l'appellation de Syriens ? » — Nous lisons dans *La Syrie*, brochure de K.-T.K. (6) : « La

(1) Cf. E. Flandin, *Nos droits en Syrie et en Palestine*, dans la *Revue Hebdomadaire* du 5 juin 1915, p. 18.
(2) Cf. E. Flandin, *art. cit.*, p. 31.
(3) Cf. E. Driault, *La reprise de Constantinople et l'Alliance Franco-Russe*, p. 39 (Alcan, 1915).
(4) Cf. Mgr Charmetant, *Constantinople, Syrie et Palestine*, p. 13 (Paris, 20, rue du Regard).
(5) Cf. René Ristelhueber, *Les Maronites*, Extrait de la *Revue des Deux Mondes* 1er janvier 1915, p. 14.
(6) page 4. (Leroux, 1912).

Syrie *politique* comprend *actuellement* : 1°) le sandjak d'Alep... 2°) le vilayet de Beyrouth... 3°) le vilayet de Sourya... 4°) une partie du sandjak de Zor... 5°) le *Liban autonome*... » — K.-T.K. répond ainsi *lui-même* à sa question : *les Syriens sont les habitants de ces différentes provinces syriennes* !... Il convient d'ajouter ceux de la Palestine, qui est aussi une province syrienne.

K.-T. K. nous demande si nous pouvons l'assurer « que tous les Syriens sont du même niveau intellectuel et qu'ils possèdent les mêmes tendances et les mêmes sympathies ». — Quand, au point de vue *politique*, nous parlons de la Syrie, c'est la Syrie *chrétienne*, protégée plusieurs fois séculaire de la France, qui nous occupe. Si tous les chrétiens de Syrie ne sont pas « du même niveau intellectuel » — comme partout il peut y avoir des exceptions — tous néanmoins, dans leur grande masse, ont les mêmes sympathies pour la France. Ces sympathies les portent vers Elle plutôt que vers toute autre Nation.

K.-T.K. affirme : « C'est l'influence politique qui a préparé le terrain à la culture. » — Sans doute. Mais combien celle ci a favorisé celle-là ! Depuis 1860, l'influence intellectuelle des Missionnaires français n'a pas seulement développé l'influence politique de la France en Syrie; elle l'a aussi *faite*. Notre contradicteur ajoute que la culture française dans notre pays « n'est nullement antérieure à 1860 ». — C'est enfoncer une porte ouverte. N'avons-nous pas écrit : « Or cette renaissance littéraire syrienne *bien qu'exclusivement arabe* à ses débuts, n'a pas tardé *vers le milieu du XIXe siècle*, à subir certaines influences étrangères » ?...

K.-T.K. écrit : « Chidiac, Dahdah et Yazigi procèdent de cette culture essentiellement nationale qui, *sous les auspices du clergé maronite*, a produit la renaissance syrienne, bien avant l'école française ». — Et d'abord Chidyâq ne doit nullement sa culture au « clergé maronite ». Dans leur école de *Aïne Warqâ* il n'a appris qu'à *lire* (1). Sa culture arabe, il la doit à son frère Assad, écrivain célèbre assassiné par ce clergé (2), à Nasr Allâh At Tarâboulousî, un *Grec-Catholique* d'Alep et à Mouhammad Chihâb Ad Dîne, un *Musulman* du Caire (3). Quant à sa culture française (4) il la doit à son travail personnel et surtout à ses longs séjours dans Paris (5) où il a publié en 1855 son fameux *As Sâq* dans lequel il s'est révélé aussi fin connaisseur des « mœurs parisiennes » que des lettres françaises : n'y-a-t-il pas traduit des fragments des *Méditations Poétiques* de Lamartine et des *Natchez* de Chateaubriand (6) ? — Quant à Dahdâh,

(1) Cf. G. Zaïdâne, *Biographies des Hommes illustres de l'Orient au XIXe siècle*, II, p. 81. (Le Caire, 1903).

(2) Cf. G. Zaïdâne, *op.cit.* p. 82 ; Nadra Moutran, *La Syrie de demain*, p. 362. (Plon, 1916). Par suite de cet assassinat, Chidyâq s'est converti à l'islamisme. Il *abhorrait* le clergé maronite et était loin de se réclamer de lui. Il l'a du reste stigmatisé comme il convenait (Cf. *As Sâq*, Livre I, ch. 5, 15 et 16 ; Livre III, ch. 20, etc.)

(3) Cf. G. Zaïdâne, *op.cit.*, p. 83.

(4) K.-T.K. affirme que Chidyâq savait l'italien. Aucun de ses écrits, croyons-nous, ne le prouve. Mais nous trouvons, parmi ses ouvrages, une grammaire en langue arabe destinée à apprendre le français aux Syriens, et dont voici le titre : *As sanad Ar Râwi*.

(5) De 1848 à 1858, Chidyâq a voyagé en Europe. (Cf. G. Zaïdâne, *op. cit.*, p. 84).

(6) Cf. Faris El-Chidiac, *La vie et les aventures de Fariac*, pp. 35 et 36. (Paris, Benjamin Duprat, Editeur, 1855).

venu en France âgé de 32 années, il y est mort à 76 ans. C'est en France, où tous ses ouvrages (1) ont été publiés, qu'il s'est fait connaître comme publiciste. Le journal arabe qu'il a rédigé à Paris de 1858 à 1862, était dirigé par F. Bourgade, Recteur de Saint-Louis (2). Cette collaboration de quatre années avec un français éminent fut pour beaucoup dans la culture française (3) de Dahdâh, allié plus tard aux De la Borde, famille d'académiciens et d'érudits. — Arrivons à Yâzigî. Celui-ci ne doit rien au clergé maronite. Il était Grec-Catholique. Sa culture arabe, il l'avait dans le sang : son père Nâssîf, qui fut son professeur, était le maître incontesté de l'époque. Quant à sa culture française, il la doit à une collaboration de *neuf annees consécutives* (1872-1881) avec les Jésuites français de Beyrouth (4). Yâzigî a le premier employé, pour transcrire en arabe un mot français, des signes conventionnels représentant les voyelles françaises qui n'existent pas dans notre langue (e, é, è, o, u).

Ce qui précède ne démontre-t-il pas que Chidyâq, Dahdâh et Yâzigî, n'ont nullement été étrangers, comme l'affirme K.-T. K. à la culture française? Où donc est la *falsification*, « galant » contradicteur?

Mais là où ce dernier fait preuve d'une *ignorance inexcusable*, c'est lorsqu'il affirme que « Yâzigi n'a jamais quitté la Syrie ni connu de langue étrangère ». Or, en 1894, Yâzigî, *après avoir voyagé en Europe*, alla se fixer en Egypte où il est mort (5). Comme langues étrangères il savait le français et l'anglais (6).

K.-T. K. estime qu'il est téméraire d' « assurer que l'éducation congréganiste a influencé les Lettres arabes ». — Bien que jeune, K.-T. K. perd la mémoire. A-t-il donc oublié ce qu'il écrivait en 1912, dans sa brochure que nous avons citée, à la page 55 : « L'œuvre (des Jésuites de Beyrouth) s'est agrandie *et est devenue colossale*... La grande imprimerie à vapeur, la Faculté d'études orientales, le journal *Al Bachir*, la revue *Al Machriq* (édités *en arabe*) sont venus l'appuyer et l'entourer d'un prestige qui a eut son influence en Syrie, *qui a été un facteur puissant dans la renaissance moderne* » ? Et n'ajoutait-il pas à la page 56 : « Nombre de syriens éminents sont entrés dans la Cie de Jésus... On ne voit pas *au nom de quoi* on peut leur refuser leur part de collaboration pour la cause commune et méconnaître leur œuvre. Les Eddé, les Cheikho, les Ma'louf, les Salhani peuvent réclamer *à bon droit leur place dans la pléiade des savants et des écrivains syriens les plus éminents* » ? — D'ailleurs quelle autorité ont les appréciations *contradictoires* de K.-T. K. lorsqu'un « groupe de savants » de la célèbre Université « Musulmane » *Al Azhar* n'hésite pas à déclarer (7) : « En Syrie... les Jésuites, par le concours de leur talent, sont devenus *les propagateurs de la langue arabe* »?

(1) Sauf un, imprimé d'abord à Vienne, puis réimprimé à Paris (Cf. Vicomte Philippe de Tarrazi, *Histoire de la presse arabe*, I, p. 101. Beyrouth, 1913).

(2) Cf. Tarrazi, *op. cit.*, I, p. 60. — C'est par erreur que dans notre article (*Mercure*, nº 422, p. 218), nous avons attribué, à Dahdâh lui-même la direction du journal.

(3) Nous devons à Dahdâh la traduction en arabe d'un ouvrage de M. de Laguéronnière, conseiller d'Etat sous Napoléon III.

(4) Cf. Tarrazi, *op. cit.*, II, p. 89.

(5) Cf. Vicomte de Tarrazi, *op. cit.*, II, p. 91.

(6) Cf. Vicomte de Tarrazi, *op. cit.*, II, pages 89 et 90.

(7) Cette proclamation des savants musulmans du Çaire, reproduite *in extenso*

K.-T. K. donne une liste d'auteurs français — ou plutôt allonge la nôtre — et s'écrie : « Voilà les créateurs de la Syrie française » ! — Certes ! Mais *qui* a enseigné et fait comprendre ces auteurs? *Qui* a découvert aux yeux des Syriens « l'irrésistible rayonnement » du génie de ces Maîtres (1)?

K.-T. K. affirme que G. Zaïdâne ignorait « les mots les plus usuels de la langue française ».— C'est faux. En plus du latin (2), Zaïdâne savait le français (3). D'autre part, il nous a lui-même affirmé qu'il a voulu faire, pour l'Histoire de l'Islam, ce que Dumas a fait pour l'Histoire de France. On a d'ailleurs surnommé Zaïdâne le « Dumas de l'Orient» (4). Ses romans historiques — il en a écrit vingt-deux — ont néanmoins le mérite d'être *de la plus impeccable érudition* (5). Les critiques français les plus compétents l'ont établi à la suite de notre traduction, avec Charles Moulié, de *La sœur du Calife.*

Il n'y a pas que des erreurs, dues à l'ignorance et au parti-pris, dans les deux pages de K.-T.K. Les exagérations, contradictions et sophismes y pullulent.

Exemple d'exagération : « La renaissance syrienne eut lieu *sous les auspices du clergé maronite* ».— Et l'impulsion donnée au développement de notre culture nationale par les chefs des autres rites orientaux : le Patriarche Grec-Catholique Aghàbios Matar, dans le *Collège d'Aïne Trâz*; le Patriarche Syrien-Catholique Mikhaïl Jarwé, dans le *Collège de Charfé* (6); le Patriarche Arménien-Catholique Grégoire Ier, dans le *Collège de Bzimmâr*; etc.— cette impulsion ne compte-t-elle donc pas (7)?

Exemple de contradiction : Après avoir affirmé que « c'est l'influence politique qui a préparé le terrain à la culture »,K.-T. K. ajoute que « celle-ci s'est répandue avec rapidité, grâce à l'admirable dévouement des missionnaires » — ce qui ne l'empêche pas, quelques lignes plus bas, de nier l'influence des missionnaires sur cette culture !...

dans le journal arabe *Akhbâr oul Harb* (4. II, 1916),a été traduite en partie dans *La Dépêche Marocaine* (10.II,1916).

(1) Cf. René Pinon, *L'Europe et l'Empire Ottoman*, ch. XI « La question des écoles ». (Perrin, 1913).

(2) Cf. *Biographie de Georges Zaïdâne,* p. 7 (Le Caire, 1915).

(3) Cf. *Biographie de Georges Zaïdâne,* p. 12. En outre, si K.-T. K. ouvrait *Les Arabes avant l'Islam,* par G. Zaïdâne, (le Caire, 1908), il y verrait, aux pages 27 et 28, une *bibliographie française* très fournie. Pour se documenter, Zaïdâne,*qui n'a jamais eu de collaborateur*, consultait aussi bien Berger, Dussaud, Clermont-Ganneau, Maspéro, Renan, etc., que Browne, Cooke, Gibbon, Margoliouth, Rawlinson, etc. — Bien mieux : à la p. 14 (t. III) de l'*Histoire de la Littérature Arabe*, par G. Zaïdâne (le Caire, 1913), nous trouvons un passage dont voici la traduction littérale : « Ibn Ar Rachiq, (XIe siècle), a écrit *Kitâb Al Oumda*. C'est un « Art poétique » arabe *comparable à l'« Art poétique » français de Boileau...* » — Et K.-T.-K., *témoigne* que celui-ci ignorait « les mots *les plus usuels* de la langue française » !... (Voir aussi à la p. 214 du t. III de l'ouvrage précité une autre preuve de la *connaissance parfaite* du français par G. Zaïdâne).

(4) Cf. La revue arabe *Al Monstaqbal.* (Citée dans la *Biographie de G.Zaïdâne*, p. 88).

(5) Quelques lettrés, chez nous, ont fait ressortir, après la mort du romancier arabe, les différences qui existent entre son procédé et celui de Dumas. (Voir notamment, dans la *Biographie de G. Zaïdâne*, les pages 14 et 129).

(6) où il a réuni une bibliothèque, qui, de nos jours encore, compte parmi les plus riches du Liban (Cf. *Al Machriq* III, 319).

(7) Cf. L. Cheikho, *La Littérature arabe au XIXe siècle*, I, 1800-1870 (Beyrouth, 1908); II, 1870-1900 (Beyrouth, 1910).

Exemple de sophisme : L'éducation congréganiste n'a pas influencé les lettres arabes puisque, affirme K.-T. K. (sans le prouver, du reste), « le premier roman français traduit en arabe fut celui d'Eugène Sue, le *Juif errant* ». — Ce qui revient à dire : L'éducation congréganiste a formé une légion d'écrivains arabes. Or, il s'est trouvé, parmi ces écrivains, un traducteur d'Eugène Sue. Donc l'éducation congréganiste n'a pas influencé les lettres arabes.

Ce n'est vraiment pas fort, K.-T. K !

Nous voudrions, pour terminer, couper court à une légende : Si nous avons cité, dans notre article, un seul des publicistes syriens ayant soutenu la thèse française relative à la Syrie, nous ne méconnaissons pas pour cela le mérite des autres. Est-ce que l'attitude, franche et loyale, affichée par M. Chekri Ganem dans ses vibrants articles (1), a besoin d'être rappelée par nous pour être appréciée ?... M.-Y. BITAR.

§

Une lettre du front.

28 janvier 1916.

Monsieur l'écrivain du Mercure de France,

Je ne suis qu'un pauvre artilleur de la légère. Tous les jours je fais mon petit fricot : c'est de soigner les deux canassons de tête de ma pièce, et, les jours qu'on en met un coup, de monter sur mon porteur et mener de mon mieux notre brave mirliton. Je ne suis pas un penseur. Je fais la guerre, moi, et ça ne m'amuse pas ; seulement, tant qu'il faudra y être, j'y serai ; et je ne rentrerai chez moi que le concert fini, si j'ai le bonheur de pouvoir numéroter tous mes os.

Eh bien, le soir, quand on est peinard, et qu'on a de la bougie, j'aime bien lire le journal. C'est crevant de lire ça. Un copain, qu'est au pognon, reçoit un tas de canards, et il nous les refile. Alors, dans la batterie, on s'envoie *l'Intransigeant*, *l'Echo de Paris*, *le Journal*, est-ce que je sais ?... On les lit souvent tout haut, parce qu'ils nous font rigoler. Sûrement le plus gonflant, c'est *l'Echo de Panam*. La-dedans, y a un Masson, qui vous maçonne ça, oh ! mais alors, à la hauteur ! Et puis les autres ! Dans *l'Intran* qu'est-ce c'est ce type là qui s'appelle Richepin ? En v'là un excité ! Et Abel Hermant ? Il est bath ce micheton-là, il me plaît. Il écrivait l'autre jour (j'ai copié sa phrase tellement que j'ai trouvé ça beau) :

« Camarade » a changé de sens. Nous l'entendons aujourd'hui comme Walt Whitman. La camaraderie est une amitié de qualité supérieure, née sur le champ de bataille, exaltée par le péril de mort. Naguère, c'était une amitié de qualité inférieure, qui fleurissait sur le Boulevard, et ne gênait ni l'une ni l'autre des parties contractantes dans la lutte pour la vie.

Alors il est allé sur le champ de bataille se faire des camarades, cet Abel Hermant ? C'est bien, ça, poteau, je te serre la pince !

On lit aussi le *Journal*. Un jour, Lucien Descaves — est-il bon çui-la ? Vous connaissez ? — Y pleurnichait, parce que, paraît-il, il a cinquante ans. C'est triste à notre âge qu'il disait, nous ne pouvons plus être sol-

(1) Voyez notamment : *La Syrie intégrale* dans le *Matin* (3 juin 1915) ; *France et Syrie* dans l'*Œuvre* (31 décembre 1915) ; etc., etc.

dats. Alors on a été trop petits pour faire 70, et maintenant on est trop vieux pour faire 1915. Mais où donc a-t-il été chercher ce bobard-là, voire Descaves ? On en a des vieux de cinquante ans avec nous. Qu'il aille voir à son bureau de recrutement, qu'il fasse une demande. S'il tient à peu près sur ses guiboles, je lui parie bien un litre de blanc qu'on le prendra, moi ! Dans notre gourbi, nous avons une gravure qui représente un grand' père, Collignon, qui s'est engagé, qui s'est battu, et qui s'est fait bousiller par les Boches. Il avait plus de cinquante ans, ce papa-là.

Dans le *Journal*, je lis encore Edouard Haraucourt. Ah ! Quel rigolo encore, celui-là ! Regardez donc ce qu'il nous balançait l'autre jour :

> Je vous jure que je balaierais les rues, si on m'y invitait, et sans dépit, sans dégoût, sans révolte, sans regret, fier de ramasser le balai qu'un gars a laissé là pour descendre dans la tranchée. Si on me réquisitionnait pour décharger des camions ou brouettier du fer, je sens que j'en pleurerais de joie...

Ça, y a pas, ça vaut l'os !

Le copain, il ne reçoit pas que des journaux, on lui envoie aussi des petits livres — des revues, qu'il appelle — et c'est pour ça que je vous écris : parce que l'autre jour, j'ai lu un de ces petits livres qu'était le *Mercure de France*. On y citait des phrases épatantes de musiciens. Ce musicien André Gédalge — qui c'est ? C'est-il lui l'auteur de *la Mattchiche* ou de *Boudabadabou*. — il écrit :

> Je ne pense à aucune musique. Nuit et jour, depuis un an, j'entends à l'horizon gronder la bataille. Si j'étais en état de penser à autre chose qu'à ceux qui, plus heureux que moi, sont dans la fournaise, je voudrais écrire *la Marseillaise*. Malheureusement pour moi, elle a déjà été écrite...

Hein ! il n'y va pas avec le dos de la cuiller, celui-là ! Et puis d'autres aussi : les mossieurs Saint-Saëns, Gustave Charpentier, Messager, est-ce que je sais? Vrai, ils vous en envoient de tordantes !

Ah ! c'est égal ! messieux l'écrivain du *Mercure de France*, vous savez que tous ces frères-là, ils nous ont d'abord fait rigoler, mais ils commencent maintenant à nous courir sérieusement. On n'a pas besoin de leurs boniments ; on les débecquète. S'ils ont tant de courage, ils n'ont qu'à venir nous donner un coup de main par ici — tiens ! ils seront les bienvenus ! Mais s'ils restent là-bas, au coin de leur feu, tranquillement, tandis que nous autres on se fait casser la figure, ils n'ont qu'une chose à faire, une seule, vous savez : À LA FERMER.

PIPHOT.
Conducteur de 2e classe
groupe d'art. lég.
Secteur 118.

§

Le Cubisme aux armées. — La vision ultra-moderne de la vie ne pouvait, il semble bien, être atteinte par le spectacle de la guerre, bien qu'il paraisse à beaucoup que la direction présente des choses soit une régression dans la marche du monde. Les peintres cubistes, presque tous partis pour la ligne de feu, mènent de front les deux bons combats militaire et artistique. Et leurs œuvres ont rencontré là-bas de nouveaux et enthousiastes admirateurs, depuis le poilu de deuxième classe jusqu'aux plus hauts gradés de l'état-major. C'est ainsi que le général F..., commandant une brigade

en Argonne, et le capitaine du génie B... sont possesseurs d'œuvres tout à fait inédites, signées de Fernand Léger, et dont ils ont orné fièrement leurs abris. Les qualités décoratives de l'artiste, que dix-huit mois d'Argonne ont peut-être avivées encore, ne paraissent nullement révolutionnaires à tous ces braves qui, sans trop la hantise d'hier, sont en train de nous forger le beau demain.

§

Œuvres françaises et russes sur les scènes allemandes. — Dans un compte rendu des théâtres viennois, que publie le *Berliner Tageblatt* du 11 février, Félix Salten parle en ces termes de Gogol et de Molière :

La *Volksbühne* nous a donné *Le mariage*, bien que Gogol soit un Russe. Le fait qu'il mette en scène des caractères presque exclusivement russes n'est pas pour diminuer la joie que nous pouvons trouver à cette charmante comédie. L'esprit qui vivifie cette pièce a une grâce aérienne, une légèreté qui semble se jouer et élève, avec une maîtrise parfaite et sûre, tout un monde de petit bourgeois au-dessus de la banalité.

Le *Burgtheater* nous a offert, pour sa dernière « première », *les Complices* de Gœthe et le *Don Juan* de Molière. Dans *Don Juan*, qui agit surtout comme comédie pour marionnettes, flambait un esprit ardent et passionné, luttant pour la liberté et qui semblait vouloir faire craquer la charpente primitive de la pièce. On a fait preuve d'un sens artistique compréhensif et viril en rétablissant la géniale scène du mendiant, supprimée bizarrement dans l'adaptation de Max Grube. Ainsi nous fut enfin rendue perceptible la hardiesse irrésistiblement séduisante qui anime cette pièce, semblable au battement d'un cœur fier et noble.

§

La Danse de la Douleur. — Dans le mondes des théâtres, on souffre beaucoup de la guerre, comme dans tous les mondes, d'ailleurs. Mais, là, une souffrance s'ajoute aux autres. Les comédiens ont un besoin de s'extérioriser qui devient très douloureux lorsqu'il est depuis trop longtemps insatisfait. Que faire ? Où jouer ? Où chanter ? Où danser ? Le public reste obstinément chez lui.

Une danseuse célèbre, Mme Isadora Duncan a trouvé la solution. Elle danse *at home*. Deux ou trois fois par semaine, elle réunit ses amis dans son luxueux appartenant de l'avenue de Messine. Un grand atelier y est aménagé comme une scène de théâtre. On cause, on fume. On boit. Puis, à minuit, Mme Isadora Duncan annonce :

— Maintenant, je vais danser.

Et elle danse, au ravissement de ses amis.

Elle a créé pour le temps de guerre une « Danse de la douleur » du plus grand effet.

§

Pour la Pâque. — Le renouveau des sentiments religieux ne se fait pas sentir seulement parmi les soldats catholiques et protestants. Les poilus israélites en éprouvent aussi les effets, et les rabbins en fonction aux armées de la République ne cachent pas le plaisir que leur cause ce retour aux pratiques cultuelles, Mais comme il sont gens prévoyants ils s'inquiètent déjà du manque de pains azymes dont leurs ouailles risquent de souffrir à la prochaine Pâque. Par l'intermédiaire de *l'Univers israélite*, l'un deux adresse à ce sujet un pressant appel aux israélites de l'arrière.

L'année dernière, à l'époque de *Pessach*, j'arrivais au XIVe corps d'armée ; j'eu à peine le temps de pourvoir au désir de nos poilus israélites de manger des azymes. Tout au plus eus-je le loisir d'organiser pour quelques-uns d'entre eux la cérémonie du *Seïder*, et d'en reunir un nombre plus grand pour des offices divins.

Quelques minimes paquets de *Matzos* composaient tout mon approvisionnement, et j'étais un peu confus de répondre par un non aux sollicitations qui m'étaient adressées par mes nouveaux amis.

Mais pour 1916, deux mois nous séparent encore de la fête de Pâque, et j'ai pensé à faire appel — par le bienveillant intermédiaire de *l'Univers* — aux œuvres, aux administrations israélites qui manifestent tant de sollicitude pour nos chers soldats, afin qu'elles prennent leurs dispositions dès aujourd'hui et que tous les aumôniers du front soient amplement pourvus de *Matzos*. Ils pourront eux-même faciliter aux soldats avec lesquels ils vivent l'observance d'une pratique qui leur tient tant au cœur.

Il y a quelques jours, je traversais un village reconquis, encore battu par la mitraille. Je fis halte dans une demeure israélite où l'on procédait à un grand nettoyage. J'eus un instant l'idée que c'était en manière de purification après le départ définitif des Boches. Mais la brave dame qui me reçut, m'expliqua que « la maison était grande et qu'il fallait bien s'y prendre dès maintenant pour que tout soit prêt pour Pâque ».

Ces pieux préparatifs, que les obus viennent maintes fois interrompre, doivent être une leçon pour nous.

Le trait de piété de la bonne dame juive qui balaie sa maison trois mois avant la Pâque pour que tout soit prêt ce jour-là, ne méritait-il pas d'être rapporté ?

§

Hoch Zeppelin! — Voici un spécimen inédit — en France — de lyrisme zeppelinesque. Il fait partie d'un tract de *miscellanea* rimées : *Unseren tapferen Kriegern 1914/15*, édité à Hambourg par la librairie Herold et dont l'auteur est G.-P.-H. Wollenhaupt. Il est vendu aux profit des victimes de la guerre. Les *Hamburger Nachrichten* du 7 février 1915 annonçaient déjà que 50.000 exemplaires en avaient été envoyés dans les hôpitaux et sur le front, et 20.000 autres pour l'anniversaire de la naissance du Kaiser. Depuis, il n'a cessé d'être répandu, même à l'étranger — et surtout, disons-nous, à l'étranger. L'auteur a soin, d'ailleurs, de nous apprendre que ses élucubrations ont été honorées « *par de très hautes missives de cabinet et de nombreuses lettres de félicitations du front et des hôpitaux* ». Le *Hoch Zeppelin!* se chante ainsi, sur l'air : *Doktor Eisenbart.*

A l'est et à l'ouest, au sud et au nord,
Partout, en tout lieu,
L'on exalte le « Zeppelin »
A le voir parcourir les airs.

Il n'y a que « John Bull » que cela ennuie fort ;
il ne peut plus reposer,
la nuit même, en songe, il est tourmenté
par le spectre effroyable, le « Zeppelin ».

Mais Michel s'en réjouit outre mesure
— « Zeppelin » est « made in Germany » —
Et bientôt, à l'horizon, l'ordre aussi résonne :
« Hurrah ! the Germans to the front ! »

Comme conquérant des airs il a volé audacieusement
sur le Danemark et sur Vienne,
loin sur la mer jusqu'à Westerland,
bientôt nous serons aux bords de la Tamise.

D'abord on marche sur Londres :
le « L » (1) 17 indique d'ailleurs assez clairement,
— en caractères visibles sur chaque aéronef —
l'hommage rendu à la Grande Angleterre !

C'est en personne que l'on apporte à mister Grey
les meilleurs pralinés teutons,
farcis selon une méthode toute particulière,
où l'on n'a pas lésiné avec la qualité.

De la sorte John Bull pourra, au clair du soleil,
et, s'il lui plaît, au clair de la lune, la nuit,
à des hauteurs vertigineuses, aériennes,
voir voler les « damned Germans ».

Pour varier, voici que bourdonne — pyramidal ! —
bien haut au-dessus du canal anglais
la bonbonnière « non plus ultra »,
pleine de whisky, soda et liqueur.

En bas, dans les profondeurs marines,
rampe, en guise de « tertius gaudens »,
le sous-marin allemand, qui salue :
« Good morning, Sir, how do you do ? »

C'est ainsi que nous volons dans tous les sens
chez nos bons cousins d'au-delà des mers,
depuis l'aube matinale jusqu'à la nuit tombée,
tant que « mister Spleen » (2) respire encore !

Puis nous l'inviterons gentiment,
en compagnie de Poincaré et du Petit Père,
de Churchill, Delcassé et Grey,
au thé de cinq heures en Allemagne.

Itinéraire direct pour Berlin
—en guise d'adieu, que résonne le « God save the Queen ! —
et c'est le « zeppelin » qui transporte — hipp, hipp, hurrah ! —
L' « Honorable Société à Responsabilités Limitées (3) »,

En tête, « John » avec la cornemuse,
que suit, en chapeau claque et en frac,
le Poincaré, « mon cher ami », (*sic*)
en tambour, avec le parapluie.

C'est ainsi que, librement et hautement, nous exaltons
l'homme qui a construit le premier aéronef,
qui nous transporte aux quatre points cardinaux,
auquel va toute notre reconnaissance.

Vieillard de cinq ans plus que septuagénaire,
chevelure chenue, barbe de neige,
il a volé fièrement au-dessus des plaines allemandes,
à travers les océans de l'air, intrépide et serein.

Aussi, chers guerriers tous tant que vous êtes,
poussez cette acclamation de tonnerre,
si forte que les oreilles lui en tinteront :
« Vive à jamais notre Zeppelin ! »

(1) Première lettre du mot *Luftschiff* (*aéronef*).
(2) Le roi d'Angleterre.
(3) Voici le texte allemand de ce quatrain :
Direkten Weges nach Berlin —
zum Abschied tœnt, God save the Queen —
bringt Zeppelin, Hipp Hipp Hurrah,
die « ehrenwerte M. B. H. »
Les Allemands désignent de la sorte les sociétés anonymes (*Gesellschaft mi beschrœnkter Haftung*).

§

Echo du Passé : bataille de Neerwinden 1693. — « Quand nous eûmes mangé, je pris quelques anciens officiers avec moi pour aller visiter tout le champ de bataille et surtout les retranchements des ennemis. Il est incroyable qu'en si peu d'heures qu'ils eurent à les faire, dont la nuit couvrit la plupart, ils aient pu leur donner l'étendue qu'ils avoient entre les deux villages (ce que nous appelions ceux du front), la hauteur de quatre pieds, des fossés larges et profonds, la régularité partout par les flancs qu'ils y pratiquèrent et les petites redoutes qu'ils y semèrent, avec des portes et des ouvertures couvertes de demi-lunes de même. Les deux villages, naturellement environnés de fortes haies et de fossés, suivant l'usage du pays, étoient encore mieux fortifiés que tout le reste. La quantité prodigieuse de corps dont les rues, surtout de celui de Neerwinden, étoient plutôt comblées que jonchées, montroit bien quelle résistance on y avoit rencontrée ; aussi, la victoire si disputée coûta cher. » (*Mémoires de Saint-Simon*).

§

Un nouvel art décoratif. — Une idée qui s'impose, en ce moment où la couture française pâtit, est celle de l'union de la peinture et de la mode. On a même proposé déjà d'assimiler la mode aux arts décoratifs et, par ce moyen, de sauver la mode française en péril.

C'est dans cette pensée qu'une artiste de la couture, Mme Bongard, suivant l'exemple de M. Poiret, à qui elle est d'ailleurs étroitement apparentée, attire les peintres chez elle. Elle organise dans ses salons de mode des expositions de peinture. Tous les meilleurs peintres modernes tiennent à honneur d'y être représentés. Depuis le 1er mars, la maison de la rue de Penthièvre est devenue un salon artistique. Une exposition de dessins y fait courir actuellement l'élite de la société parisienne.

Des conceptions inédites naissent des conversations qui se tiennent là, entre la maîtresse de céans et ses invités. L'art de la couture en bénéficie. Le peintre Matisse s'extasie devant les plis d'une jupe, il conseille telle forme de col dessinée à compléter *l'architecture* d'une robe, et il découvre la beauté des gris doux et chauds et la valeur des noirs, qui varie suivant le taffetas, le drap, le satin ou le velours.

§

Les gens de lettres et la propagande. — Le comité de la société des gens de lettres a décidé de créer une commission de propagande dont le rôle consistera à se tenir au courant du mouvement intellectuel extérieur et à procurer aux écrivains étrangers qui viendront en France un accueil conforme à nos traditions d'hospitalité. Cette commission de propagande est ainsi composée : *Président* : Pierre Mille ; *Membres* : Georges Lecomte, Jules Clère, Pierre Decourcelle, Louis Forest, Maurice Leblanc, Jules Perrin, Rodocanachi, Rosny aîné.

§

Varia. — De jeunes gens de lettres avaient, le soir du 29 janvier, convié leurs camarades à un banquet confraternel. L'invitation cordiale disait : « Après le repas, on échangera des idées. »

Le dîner fut fort gai. On y but beaucoup à la santé des chers absents, et, au dessert, quelqu'un prit la parole. La péroraison touchait à sa fin, et elle était, ma foi, fort subversive, quand la voix de l'orateur s'arrêta dans sa gorge : la sonnerie du « garde à vous » retentissait au carrefour voisin. Les zeppelins! Les zeppelins ? Ce fut un sauve-qui-peut. On se précipita au vestiaire, on bouscula un peu les dames...

Il y a toute une littérature contre le « proprio ». On la croyait abolie. Les socialistes la découvrent. Nous renouons connaissance avec M. Vautour. Les lithographies romantiques le représentaient drapé dans une large redingote à col et parements de velours, le menton enfoncé dans le faux-col, le gilet barré d'une grosse chaîne d'or. Le café-concert avait repris le bonhomme. Il y avait dans toute chanson digne de ce nom un couplet sur les belles-mères, un sur les maris trompés et un sur les « proprios ». Les auteurs y mettaient toutes leurs rancunes d'étudiants. Quand les étudiants font trop de bruit, ils voient apparaître le concierge qui leur annonce :

Que le propro
Que le pripri
Que le propriétaire
Va se voir obligé
De leur donner congé.

Les socialistes ont changé cette guitare contre une menaçante trompette.

Félix Robert, le seul matador français qui ait eu l'honneur de « toréar » en courses de cartel dans les grandes plazas d'Espagne et de France, vient de mourir au château de Ciboure-Lançon, près de Marseille. C'était un malin. La plus romanesque carrière le conduisit à la fortune.

Son apogée se produisit à l'époque de l'interdiction des courses de taureaux en France. Les matadors espagnols étaient retenus à la frontière. Félix Robert fut chargé de tuer le taureau aux courses de Dax. Le ministère tint bon. Il interdit de tuer le taureau. Mais le bruit courut que le taureau serait tué quand même. Ce fut un beau moment pour les reporters. Admis à voir Félix Robert tuer le taureau dans l'intimité, pour le principe des libertés régionales, ils assistèrent à l'étrange spectacle d'un commissaire de police tirant Robert par sa veste pour l'empêcher de mettre à mort l'animal. Force finit par resté à l'autorité, et Félix Robert fut conduit en prison où les victuailles affluèrent en telle quantité que les journalistes, après s'être restaurés très largement, durent laisser bouteilles et paniers à demi pleins. Entre temps, le taureau s'était échappé de sa cage et courait, cornes basses, sur la grand'route. La gendarmerie galopait derrière lui, mais avec prudence. Le commissaire n'hésita pas. « Au nom de la loi », il requit Robert de tuer le taureau. Le matador s'exécuta et réintégra sa prison. Après quoi, il émigra aux Mexique et y contracta un riche mariage. Nous l'avons dit, c'était un malin.

Quelques vers extraits d'un poème de M. Charles Richet composé à la gloire de Pasteur et à qui l'Académie française a donné son grand prix de poème de 1915 :

Comme un fauve assoupli sous la main du dompteur
Le microbe féroce obéit à Pasteur !

Il ne vient plus porter l'opprobre et la ruine.
S'il fait encore le mal, c'est un mal innocent
Par les heureux poisons qu'il verse dans le sang.
— O nature ! O splendeur ! — Il protège ! Il vaccine !
.... Ce mal, c'est le charbon, et les causes, un bacille !
Un petit bâtonnet, robuste, infime, habile,
Effrayant de vigueur et de fécondité !
Eh bien, ce monstre affreux, Pasteur le rend docile.
Il le force à vieillir en domesticité.
Alors vieillard usé qui devient débonnaire,
Ce bacille, jadis si méchant et si fort,
Ne peut plus rien donner qu'un malaise éphémère ;
Un peu de fièvre... assez pour sauver de la mort,
Car il a déversé dans le sang des Toxines
Dont la force s'oppose au jeune envahisseur.
Nous avons le secret de toutes les vaccines :
Tout microbe affaibli devient un défenseur.

Le nom de l'auteur ne fait pas sans cause une rime riche à Pécuchet.

§

L'aide aux familles des prisonniers de guerre français et belges expose chez Bernheim-jeune, boulevard de la Madeleine, jusqu'au 18 mars, les lots d'art de la tombola organisée au profit de l'œuvre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La résistance de la cote est générale et nos rentes ont poursuivi sans arrêt leur mouvement en avant.

Cette attitude de nos fonds nationaux dénote l'optimisme du marché quant aux résultats à attendre de la grande bataille engagée autour de Verdun.

Le 5 o/o vaut 88.25 et le 3 o/o 62 fr. 40.

Il est intéressant d'observer que depuis le vendredi 25, jour de l'offensive allemande sur le front occidental, la baisse du mark à Genève est de 1 fr. 45 o/o.

Les récents succès de l'armée russe qui, après s'être emparée d'Erzeroum, vient d'occuper Bitlis, ont eu une heureuse répercussion sur la tenue des rentes qui ont progressé d'une façon sensible : Russe 3 o/o 1891, 57 fr. 60 ; Russe 5 o/o 1906, 84 fr. 50 ; Russe 4 1/2 1909, 74 fr. 95. Les valeurs industrielles ne font pas moins bonne contenance : Bakou 1238 fr. ; Maltzoff 475 fr. ; Toula 1065 fr.

La Rente Extérieure d'Espagne a été ramenée à 90 fr. 40 sur la persistance des craintes concernant la prime de conversion avec la rente intérieure.

La décision du gouvernement anglais de suspendre jusqu'à nouvel ordre les transactions sur le marché des métaux a affecté les valeurs de cuivre qui se présentent en légère réaction sur la baisse du métal : Rio 1712 ; Tharsis 163 ; Boléo 780.

Stagnation à peu près complète des cours sur les actions des grands réseaux français. Notons pourtant une légère avance de l'Ouest à 695 fr. et la baisse du Nord à 1115 fr. venant de 1140 fr.

Tenue satisfaisante des actions de nos grandes banques :

Banque de France 4490 ; Crédit foncier 610 ; Banque de Paris 850 ; Crédit Lyonnais 969.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres americaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.